LES CATACOMBES ROMAINES

ÉTUDES ET DESCRIPTIONS DES LIEUX DE SÉPULTURE
DES PREMIERS CHRÉTIENS A ROME

PAR

LE R.J. SPENCER NORTHCOTE

ANCIEN SCHOLAR DU COLLÈGE DE CORPUS CHRISTI
A OXFORD

Ouvrage traduit de l'Anglais

ET SUIVI D'EXTRAITS
DE MINUTIUS FELIX ET DE ST AUGUSTIN
SUR OSTIE.



ROME
IMPRIMERIE DE LA PROPAGANDE
PARIS
POUSSIELQUE RUSAND
1859.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Pendant l'hiver de 1847, on me demanda une série de lettres sur les catacombes romaines pour une revue périodique qui se publiait alors. Les lettres furent achevées au printemps, et parurent à différents intervalles dans le « Rambler » de 1848 et 1849. Bien qu'elles aient été écrites après beaucoup de visites aux catacombes, ces lettres ne peuvent avoir d'autre prétention que d'être une compilation tirée des grands travaux de Bosio, Arringhi, Boldetti, Lupi, Marangoni, d'Agincourt et Marchi. Toutefois, à peine furent-elles terminées, je m'appliquai à des études plus approfondies de ce grand sujet, non seulement en revenant soigneusement aux livres que je viens de citer, ainsi qu'à plusieurs autres, mais en me livrant sur les lieux à l'examen raisonné des cimetières.

Jour par jour, pendant l'hiver de 1848 1849, j'ai continué à visiter tout ce qui était accessible par un chemin quelconque quelque fois seul, quelque fois avec le Père Marchi, ou le chevalier de Rossi, plus fréquemment avec Mr Perret qui à cette époque recueillait les matériaux de l'ouvrage que le gouvernement français a publié depuis ; Et plus j'ai examiné plus je suis resté convaincu de l'importance de ces anciens monuments qui jettent une si grande lumière sur les premiers siècles de l'histoire ecclésiastique, comme aussi de l'insuffisance, sous beaucoup de rapports de l'inexactitude des descriptions qui jusqu'ici ont été publiées dans ce pays. Pour suppléer à cette lacune, et pour mettre un terme, s'il est possible, à l'indifférence qui a prévalu chez la plupart des voyageurs anglais à l'égard de ces reliques sacrées du christianisme primitif, je me suis décidé à publier un volume à part contenant une description beaucoup plus détaillée des catacombes et de leur contenu que celle envoyée par moi au *Rambler*. Je n'ai point épargné mes peines pour en faire un travail aussi soigné,

aussi complet que possible et plus de la moitié de ma tâche était terminée quand les troubles politiques chassèrent de Rome les étrangers et m'obligèrent à suspendre mes travaux.

A mon retour à l'automne de 1854, tout était changé. De nouveaux monuments de la plus haute importance avaient été mis au jour et les excavations entreprises, par ordre de sa sainteté le pape Pie IX, sous la direction de la commission d'archéologie sacrée, en révélaient chaque jour de nouveaux.

A peu près vers le même temps, la publication de « Fabiola » détruisait radicalement cette indifférence à l'endroit des catacombes dont je me plaignais auparavant. Effectivement, pendant l'hiver de 1854 et 1855 à peine une semaine se passait-elle sans qu'un grand nombre de personnes, que l'ignorance de la langue italienne ou tout autre cause empêchaient de trouver un meilleur guide, ne vinssent me prier de les conduire aux catacombes. Je le fis aussi souvent que cela me fut possible, et bien rarement j'ai eu la contrariété de re-

gretter que les choses qu'on allait visiter ne fussent pas suffisamment appréciées. Presque chacun semblait trouver dans la vue de ces cimetières souterrains, un intérêt qui allait au delà de son attente; généralement on exprimait le souhait que quelque description en fut publiée en Angleterre. Il était impossible que je pusse compléter le manuscrit dont j'ai parlé. Non seulement d'autres devoirs plus importants me dérobaient le temps qu'il eut fallu pour terminer un travail entrepris sur une aussi grande échelle, mais encore le progrès continuel des découvertes aurait certainement rendu tout grand travail incomplet, même avant qu'il ne fut sorti de dessous les presses. D'un autre côté il me semblait malheureux de ne pas faire un usage quelconque des matériaux qui avaient été réunis, et après deux ou trois essais infructueux pour confier ce travail à des mains plus habiles et moins occupées, je me suis laissé persuader de publier les pages qui suivent.

Elles ont été écrites en vue de deux objets principaux : le premier est de mettre sous les yeux des lecteurs Anglais une de-

scription courte, mais vraie, des traits les plus frappants des catacombes romaines, le second de fournir aux visiteurs Anglais un guide pratique de ce qui mérite le plus d'y être vu. Au total je pense, on trouvera que les premiers chapitres de cet ouvrage peuvent fournir à ceux qui visitent les catacombes par eux mêmes, tous les renseignements nécessaires afin que ce qu'ils verront puisse les intéresser et les instruire. Les derniers chapitres pourront être lus, avec profit et plaisir, par ceux-là même qui sont privés de la satisfaction de voir de leurs propres yeux les monuments qui y sont décrits.

Après nous être ainsi étendu en manière d'apologie sur les défauts de forme des pages qui vont suivre, il nous reste à ajouter pour ce qui regarde le fond, que rien de ce qu'elles contiennent n'est le résultat d'une recherche ou d'une découverte qui nous soit propre, mais que nous avons tout reçu du R. P. Marchi de la société de Jésus, et du chevalier J. B. de Rossi, ces profonds et illustres étudiants des catacombes, dont la bienveillance m'a souvent permis de les

accompagner dans leurs souterraines excursions. J'ai voulu placer cet ouvrage dans les bibliothèques anglaises afin qu'il puisse se répandre parmi nos compatriotes et contrebalancer les mauvais effets de certaine publication à vil prix, qui circule parmi nous, et dont les auteurs, il est charitable de le croire, ont été trompés par des livres et n'ont jamais réellement visité les lieux qu'ils ont entrepris de décrire.



LES CATACOMBES ROMAINES

CHAPITRE I.

ORIGINE ET HISTOIRE DES CATACOMBES.

On peut définir en peu de mots les catacombes de Rome : un labyrinthe de Galeries souterraines se croisant dans toutes les directions, et s'élargissant çà, et là, de manière à former des salles plus ou moins élevées et plus ou moins spacieuses.— Elles sont taillées dans le vif et la totalité de leurs parois 'présente une suite d'ouvertures oblongues disposées en étage les unes au-dessus des autres, qui évidemment creusées pour recevoir des cadavres ont été refermées en suite par une plaque de terre cuite ou de marbre, sur laquelle ou trouve souvent inscrit le nom de la personne ensevelie.

Quant à l'étendue de ces excavations les moyens de l'évaluer avec précision manquent absolument. On a avancé sur ce sujet des théories exagérées en imaginant non seulement que toutes les catacombes du voisinage immédiat de Rome sont en communication l'une avec l'autre, mais encore qu'elles vont s'étendre bien loin dans la campagne, atteignant d'un côté Tivoli et de l'autre Ostie. Cette supposition n'a aucun fondement. Il ne faut y voir qu'une pure théorie

formellement démentie, tant par les descriptions des catacombes remontant à une époque où l'on connaissait encore leur histoire, que par la nature du sol volcanique dans lequel elles sont ordinairement creusées. Ce sol est tellement poreux qu'aucune excavation n'a pu y être pratiquée sous des ravins aussi profonds et aussi étroits que ceux qui séparent les petites collines de la campagne Romaine, et en forment une suite d'ondulations semblables aux vagues de la mer. Cette impossibilité est encore plus manifeste sous des rivières et des cours d'eau considérables; dans ces conditions, les travaux eussent été infailliblement détruits par l'envahissement des eaux. Mais tout en rejetant ces exagérations, la véritable étendue des catacombes de Rome, autant qu'on peut la deviner, suffit largement à nous remplir d'étonnement.

Toutes nos appréciations à ce sujet ne peuvent être malheureusement que conjecturales; car il est évident qu'alors même que nous connaîtrions, ce qui n'est pas, l'exacte dimension en longueur et en largeur de la superficie minée par les catacombes, cela seul ne suffirait pas à nous faire atteindre le résultat désiré. Ces prodigieuses excavations forment des labyrinthes compliqués de sentiers se coupant dans toutes les directions, qui, dans plusieurs endroits, se reproduisent en quelque sorte les uns au-dessus des autres, de manière à former différents étages. Il faudrait donc que tous ces méandres fussent exactement mesurés, pour que nous puissions nous faire une idée exacte de l'étendue ce travail d'exca-

vation. Les indications fournies accidentellement par les vieux missels, les livres d'office des Eglises, et les descriptions dues aux anciens auteurs, ne mentionnent pas moins de quarante catacombes différentes, s'étendant autour de Rome dans des directions diverses et côtoyant ses quinze grandes voies consulaires. Sur ce nombre, il n'y en a guères qu'un tiers qui soient ouvertes, et même parmi celles qui ont été le plus fréquentées, il n'y en a aucune qui ait été examinée jusqu'à présent dans toutes ses ramifications; car les éboulements causés par les tremblements de terre et les inondations, et plus encore par un long abandon, la quantité de terre accumulée dans les galeries, et pardessus tout, le manque de fonds nécessaires pour entreprendre des travaux sur une grande échelle, présentent des obstacles qui de longtemps ne pourront être surmontés.

Nous devons donc nous contenter de quelques évaluations, approximatives, basées sur l'étude de certaines parties réellement mesurées avec exactitude. La meilleure carte de ce genre qui ait été faite jusqu'à présent est celle d'une portion de la catacombe de Ste Agnès, sur la voie Nomentane, publiée sons la direction immédiate du Père Marchi, et qui comprend à peu près un huitième de ce cimetière. La plus grande longueur de la partie ainsi relevée ne dépasse pas 700 pieds et sa plus grande largeur est d'environ 550 pieds. Cependant si nous mesurons toutes les rues qu'elle contient, leurs longueurs additionnées forment un total qui n'est guère moindre que deux

*

milles Anglais, ce qui porterait à quinze ou seize milles l'étendue de toutes les rues du seul cimetière de Ste Agnès ajoutées les unes au bout des autres, en prenant celui-ci comme un spécimen assez exact de ceux qui restent (puisque certainement, s'il est plus grand que quelques uns, il est plus petit que d'autres), on arriverait à donner à tout l'ensemble des catacombes un développement approximatif de neuf cent milles environ.

Quant au nombre de tombeaux contenus dans cette immense étendue de rues, il est impossible d'en parler avec quelque assurance; car l'élévation des parois des galeries, et la quantité de tombes qui se trouvent dans des galeries de même élévation diffèrent selon les cimetières. Peut-être que leur hauteur moyenne pourrait être évaluée à 7 ou 8 pieds environ; mais dans quelques endroits elle en atteint douze ou quinze, et toujours l'épaisseur entre les différentes couches de tombes varie suivant la qualité du sol dans lequel elles ont été creusées. Puis des tombes de toutes dimensions, d'hommes, de femmes et d'enfants, sont mêlées avec si peu de régularité qu'il y a nécessairement beaucoup de place perdue, même sans compter les interruptions causées par les tombeaux voutés (*arcosolia*, comme on les appelle) et par les ouvertures ménagées pour donner entrée dans les chapelles et dans les autres chambres. Ainsi tandis que dans quelques cas, nous trouvons jusqu'à dix ou douze tombes étagées l'une au dessus de l'autre, sur d'autres points nous n'en rencontrons plus que trois ou qua-

tre; de sorte qu'en prenant la moyenne, le P. Marchi ne pense pas que nous puissions compter plus de dix tombes, c'est-à-dire cinq de chaque côté pour une portion de galerie de la longueur de sept pieds, et, selon ce calcul, on peut admettre que les catacombes de Rome contiennent près de sept milions de tombes.

Ces catacombes, après avoir été oubliées pendant un long espace de temps, furent découvertes à la fin du seizième siècle, par Antoine Bosio, Maltais de naissance et avocat de profession, qui résidait à Rome en qualité d'agent ou de procureur des chevaliers de Malte.

Il semble s'être intéressé dès sa jeunesse aux antiquités chrétiennes, et plus tard, il consacra tout son temps et toute sa fortune à explorer ce monde souterrain, à l'égard du quel, la curiosité publique venait d'être tant soit peu éveillée, par l'éboulement accidentel d'une partie de la grande route, en dehors de la porte Salara, qui mit au jour la catacombe de Ste Priscille. Cette catacombe, écrit un auteur contemporain, remplit la ville d'étonnement, en lui apprenant que, cachées sous ses propres faubourgs, s'étendaient d'autres villes qui lui étaient inconnues, et elle commença à comprendre ce qu'elle ne savait que par ouï dire ou par des livres. Car on ne doit pas supposer que l'existence des catacombes ait jamais été ignorée ou du moins qu'on ignorât qu'elles avaient jadis existé; mais personne ne pouvait dire à l'avance et sans examen si le temps, l'eau, et

les ravages des Barbares en avaient laissé subsister des traces sensibles. Les anciens actes des martyrs et d'autres recueils ecclésiastiques n'attestaient pas seulement leur existence ; mais indiquaient clairement, dans le plus grand nombre de cas, en quelle catacombe particulière telle ou telle inhumation avait eu lieu. Ce furent donc ces anciens documents, que Bosio prit pour guides de ses recherches, afin de déterminer avec quelque degré de probabilité l'emplacement où chaque cimetière pouvait être retrouvé. Ayant appris par exemple qu'un grand nombre de martyrs avaient été ensevelis dans une catacombe sous la voie Appienne à trois milles en dehors de la ville il s'attacha à reconnaître avec le plus grand soin toutes les vignes et autres champs environnants afin de découvrir, s'il était possible, l'entrée primitive; quelquefois revenant à beaucoup de reprises sur le même terrain, et ne trouvant rien, bien qu'il eut toute raison d'affirmer que la catacombe existait, tandis que d' autres fois un heureux accident, tel que l'éboulement d'un chemin on d'une portion de vigne, ou parfois le creusement d'un puits, d'une cave ou d'un trou pour l'extraction du sable, lui apportait un secours inattendu.

Mais alors même que l'entrée d' une catacombe était découverte, toutes les difficultés n'étaient pas aplanies; car le plus souvent on la trouvait bouchée et l'accès en était impossible à moins d'un immense travail. Bosio dut à ses propres frais, et plus d'une fois, de ses propres mains, se frayer le passage à

travers les décombres accumulés par des siècles d'abandon et différentes causes extérieures, et lors qu'il avait pu pénétrer jusqu'à ces galeries tortueuses leurs innombrables détours formaient un nouvel obstacle à travers lequel il ne pouvait avancer tant soit peu, sans déployer la plus extrême prudence, sous peine de se perdre sans ressource sans parler de chances assez fréquentes que son chemin fut brusquement intercepté par les éboulementes de terre ou les infiltrations des eaux. Il raconte lui même comment la première fois qu'il descendit dans le cimetière de St. Calixte, sur la voie Appienne, ayant eu quelque peine à reconnaître son chemin pour en sortir (10 Décembre 1593); il se munit à sa seconde visite d'un gros peloton de fil et d'une grande quantité de chandelles, et ainsi armé, avec une pelle ou deux pour creuser et des provisions en abondance, il passa des jours et des nuits entiers à explorer les innombrables galeries. Il compait donner au public le résultat de ses trente trois années de labeurs incessants; il se montra donc non moins infatigable à copier les peintures qu'il rencontra, à faire des dessins des chambres les plus intéressantes et des autres objets de quelque prix découverts dans ses fouilles. Mais il mourut malheureusement avant que son ouvrage fût achevé, laissant ses écrits et ses biens à l'ordre des chevaliers de Malte. Le Prince Charles Aldobrandini, à cette époque ambassadeur des chevaliers à la cour de Rome, communiqua ces papiers au Cardinal François Barbérini, bibliothécaire du Vatican, qui les remit à son

tour au père Jean Severano Oratorien, sous la direction du quel le grand ouvrage fut publié avec quelques additions, trente années après la mort de son auteur, et arriva bien tôt à une seconde édition; mais l'impatience témoignée généralement par le monde lettré et celle qui possédait en particulier ses patrons ne permirent pas à l'éditeur d'écrire le livre en latin, ce qui parait avoir été la première intention de Bosio, ni de le rendre aussi complet sous tous les autres rapports qu'il l'avait souhaité; cette tâche revint à Aringhi, aussi Oratorien, qui s'en acquitta trente ans plus tard: ce fut donc ce dernier qui ouvrit aux savants du monde entier les trésors nouvellement découverts.

Depuis cette époque les catacombes ont donné lieu à bien des controverses, portant particulièrement sur un point très intéressant, celui de savoir par qui et pour quoi elles avaient été originairement creusées. Aujourd'hui, on peut l'affirmer avec certitude, tous ceux qui les ont examinées avec soin sont unanimes dans leur conviction; elles furent l'œuvre exclusive des premiers chrétiens, en les creusant, ils en voulaient faire un lieu de sépulture, elles furent employées comme telles par l'Eglise durant les premiers siécles du christianisme, en un mot: elles servirent pendant cette période de cimetière ordinaire. Mais Bosio lui même, et à sa suite d'autres écrivains d'un grand poids, ont embrassé une opinion jusqu'à un certain point contraire à celle-ci, il est donc nécessaire d'entrer dans quelques explications

Plusieurs autres théories mises de temps en temps en avant par des auteurs dont la science était toute superficielle sont d'ailleurs trop souvent citées comme si elles devaient faire autorité, leur examen devient donc le préliminaire indispensable d'une notice sur les catacombes écrite dans un but d'utilité générale, encore que par elles mêmes, ces assertions ne méritent guère la peine d'être réfutées.

L'évêque Burnet, l'historien de la réformation, a été le premier, autant que nous le sachions, à introduire cette question dans la littérature anglaise, il n'hésite pas à affirmer (1) que « ces cimetières décorés » maintenant du titre pompeux de catacombes ne sont » autre chose que ces *Puticoli* mentionnés par Festus » Pompée, dans les quels étaient déposés les cadavres » des plus vils esclaves de Rome: où on les laissait » pourrir sans en prendre aucun soin. » Et afin d'expliquer les nombreux emblèmes du christianisme qu'on y a trouvé, il poursuit ses conjectures en disant que ces mêmes *Puticoli* devinrent les cimetières communs des chrétiens au quatrième et iniquième siècle; « à » cette époque certains moines y tracèrent quelques » misérables sculptures et inscriptions, peut être en » bouchèrent ils soigneusement et secrètement les » entrées, se réservant de les rouvrir ensuite sur les » feintes indications de songes imaginaires ou grâce à » quelque autre stratagème propre à augmenter leur » renommée. Un petit nombre étant dans le secret,

(1) *Some letters from Italy and Switverland in the years* 1685 *and* 1686. ROTTERDAM 1687 Pp. 209, 211.

» ceux-ci-avaient pu mourir, ou bien les dfférentes révolutions survenues à Rome, les avaient dispersés avant qu'ils aient eu occasion de feindre la découverte préparée d'avance; la connaissance de ces lieux s'étant perdue de la sorte il a pu se faire qu'on les ait retrouvés fortuitement à notre époque. » Une semblable théorie basée sur l'affirmation gratuite d'une imposture pratiquée sur une échelle assez gigantesque pour conduire à la fabrication de plusieurs millions d'inscriptions apocryphes et accomplie néamoins, dans le plus impénétrable secret, n'a guère besoin de réfutation; cependant comme elle a été reproduite même de nos jours, nous nous bornerons à observer que des puits ouverts tels qu'on nous représente les *Puticoli*, où les corps etaient exposès aux regards du public et abandonnés à la putréfaction de manière à causer beaucoup d'inconvénients et de dommage à tout le voisinage, au témoignage des anciens (1) ne peuvent avoir rien de commun avec des séries régulières de galeries souterraines, telles que nous les recontrons dans les catacombes, où chaque corps a sa place séparée, soigneusement taillée dans le roc et non moins soigneusement refermée ensuite avec des briques et du mortier.

D'autres encore ont supposé que les catacombes avaient appartenu en commun aux païens et aux chrétiens et qu'elles étaient par le fait le cimetière ordinaire de tout le peuple romain. Mais tout homme

(1) Horace sat 1. 8; Festus in Verb.; et Varron.

versé dans la connaissance de l'antiquité regardera *a priori* comme tout-à-fait improbable que les païens et les chrétiens aient consenti à déposer leurs morts dans un cimetière commun. Nous savons combien les romains païens étaient exclusifs en matière de sépulture, chaque famille avait son mausolée et regardait comme contraire à toutes les règles de faire enterrer parmi les étrangers (1). Est il donc un seul instant vraisemblable qu'ils eussent admis à partager leurs tombeaux ces chrétiens haïs et méprisés: haïs comme ennemis de l'humanité, méprisés comme le vil rebut de ces juifs déjà si avilis, et sur tout, lors qu'on se rappelle les cruelles persécutions qui sévissaient de temps à autre. Assurément les Payens ne permirent jamais à ceux qu'ils égorgèrent sans remords, de reposer avec eux dans le même cimetière, et nous ne devons pas supposer davantage que les chrétiens eussent consenti volontiers à cette sépulture commune. Nous n'avons qu'à ouvrir l'ancien testament pour voir combien les Patriarches apportaient de soin à se choisir le lieu de leur repos au milieu des fidèles: ainsi nous lisons qu'Abraham acheta un lieu de sépulture pour lui et pour sa famille, que Jacob sur son lit de mort exigea de ses enfants la promesse solennelle de ne pas l'enterrer en Egypte, et que Joseph recommanda que ses ossements en fussent emportés. Sous la loi nouvelle le peuple de Dieu est au moins

(1) Cicéron, de legibus, II, 22. de offic., lib. II.

aussi jaloux de reposer dans un lieu consacré (1). Et aujourd'hui même, quel est le chrétien qui ne se rattache étroitement a l'espérance d'être enseveli parmi ses propres frères, dans une terre à part, et consacrée a cet usage? et d'ailleurs des rites idolàtriques accompagnaient les funérailles païennes. Il est donc manifestement impossible qu'aucun chrétien ait exposé sa propre tombe ou celles des ètres qui lui étaient chers à la souillure de ce contact:

Mais outre les improbabilités énumérées ci dessus il faut se rappeler encore, qu'à très peu d'exceptions près, l'usage des Romains, à partir du moins des derniers temps de la république, n'était pas d'enterrer, mais de brûler les morts, et de renfermer ensuite leurs cendres dans une urne, avant de les déposer dans leurs sépulcres. Les cimetiéres païens que nous connaissons à Rome sont du genre de ceux appelés: *columbaria* ou: nids de colombe, à cause de la forme des petites cavités semblables à celles que l'on retrouve dans les colombiers ; dans le vide des quelles les urnes étaient placées. Les tombeaux des catacombes au contraire, sont longs, étroits disposés évidemment de manière à recevoir un corps humain dans toute sa dimension, dans quelques uns d'entre eux le squelette entier peut même encore être reconnu, et

(1) « S. Cyprien énumère spécialement parmi les torts de » l'évêque héretique d'Astura que non seulement il fréquen- » tait les repas tumultueux des payens ,» mais encore « qu'il » ensevelissait ses enfants dans des » des sépulcres profanes et au milieu des étrangers. »

il n'y a pas d'exemple qu'on y ait trouvé d'urne sépulcrale ou d'emplacement disposé pour en recevoir une seule.

L'unique indice sur lequel se basait la théorie de cette communauté de sépulture est que, dans les catacombes, on a trouvé beaucoup d'inscriptions payennes; mais si ce témoignage semble d'une grand poids au premier abord, un peu d'examen suffit à en détruire totalement la force. On n'a qu'à lire ces inscriptions païennes pour se convaincre, que dans le plus grand nombre de cas elles sont étrangement peu en harmonie avec le lieu ou elles ont été découvertes. Quelques unes, par exemple, bien que fermant l'ouverture d'une tombe, ne sont en aucune facon des inscriptions funéraîres, tandis que d'autres, lors qu'elles sont funéraires, consacrent en termes positifs le lieu de sépulture de plusieurs générations d'enfants et de serviteurs, quoique les tombes aux quelles elles sont attachées soient uniquement capables de contenir un seul cadavre. Sur d'autres encore, les lettres ont été grattées en tout ou en partie ou remplies avec un ciment très fin. Le plus souvent encore l'inscription païenne a été découverte sur le côté intérieur de la plaque qui porte quelque fois une inscription chrétienne à l'extérieur, ou bien on la trouve fixée sur le côté ou la tète en bas. Ainsi chaque fois que l'on a reconnu une inscription païenne dans les catacombes, on l'y a rencontrée placée d'une façon qui montrait d'une manière ou d'autre que sa destination première n'avait pas été celle qu'elle y rem-

plissait, sa position n'étant pas d'accord avec sa signification ou sa forme. On peut en voir des exemples dans la catacombe nouvellement découverte de saint Alexandre sur la voie Nomentane, les tombes y sont encore fermées et précisement dans l'état on elles furent retrouvées. Là, plusieurs des plaques de marbre qui ferment les tombes portent des inscriptions païennes: seulement toutes ces inscriptions sont placées ou sur le côté ou à contre sens, de manière a démontrer évidemment que les plaques n'ont pas été destinées au lieu qu'elles occupent; mais que les chrétiens s'en emparèrent, n'importe dans quel lieu, et les approprièrent à leur usage, ainsi que cela à été fait, à notre connaissance, dans bien d'autres, occasions. Jusques dans les temples si anciens de la Thèbe Egyptienne les voyageurs nous disent qu'on peut retrouver, grâce au témoignage des inscriptions, la trace d'autres bâtiments plus anciens encore, dont les ruines avaient servi de simples matériaux pour la construction de ceux-ci; ainsi les Athéniens employaient des pilastres et des pierres sépulcrales pour construire leurs murailles, et nous savons quel usage impitoyable on a fait dans le même but des restes de l'ancienne Rome. Le colysée, par exemple, est devenu la carrière, qui a fourni les matériaux du palais Barbérini.

Jusque là, tous les auteurs de quelque valeur sont unanimes. Tous non seulement repoussent l'idée ridicule de confondre les catacombes avec les *puticoli*, mais n'ont qu'une voix pour affirmer qu'elles

ne servirent qu'à l'usage des chrétiens : seulement lorsque nous poussons plus loin les recherches sur leur origine nous ne trouvons plus le même concours d'autorités. Bosio lui-même, et à sa suite, comme nous l'avons déjà dit, d'autres auteurs très renommés, ont embrassé, à ce sujet, une opinion dont la science plus avancée de notre temps à démontré jusqu'à l'évidence, nous osons le dire, toute la fausseté. Sa pensée était que les catacombes, ou du moins, la partie d'entr'elles qui avoisine la surface du sol, avait été creusée à une époque bien antérieure à l'ère chrétienne et peut-être même à la fondation de la ville et n'était, par le fait, qu'une suite de carrières et de sablières d'où avaient été tirés les matériaux qui servirent à la construction de la plupart des palais et des édifices publics, et qui furent seulement plus tard arrangées, agrandies et disposées par les chrétiens persécutés, de manière à répondre à leurs différents besoins, et à devenir, à la fois : cimetières, églises et parfois, lieux d'asile.

Il n'est pas douteux que de grandes excavations souterraines n'aient existé dans Rome et dans ses environs, avant l'ère chrétienne, l'on n'ignore pas non plus qu'elles servirent quelque fois de cachettes. Nous lisons dans Cicéron (1) la mort d'un jeune patricien qui, attiré par trahison dans un de ces souterrains, y fut assassiné ; l'on conseilla à Néron (2),

(1) *Orat, pro Cluentio.*
(2) Suetonius in Vit. Neronis.

à son heure suprême d'y chercher un asile temporaire. Et au vrai, sans recourir aucunement à l'histoire, nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour découvrir un grand nombre de ces excavations qui subsistent encore et qui peuvent avoir existé, autant qu'il nous est permis de le conjecturer, avant la fondation de la ville ; personne ne peut parcourir la campagne de Rome à cheval ou en voiture, sans rencontrer fréquemment dans les rochers qui bordent ses ravins, des ouvertures arquées qui ressemblent à l'entrée de grottes souterraines; d'ailleurs nous savons combien les chasseurs de la *campagna* se plaignent de voir les renards disparaitre dans ces profondeurs mystérieuses, et se perdre sous terre sans qu'on puisse espérer de les retrouver, l'ouverture d'un grand nombre de ces excavations ayant été bouchée depuis des siècles par les terres éboulées ou entrainées par les eaux nous reste probablement inconnue. Du reste, nous ne nions pas que quelques unes de ces anciennes sablonniéres n'aient été mises en communication avec les catacombes chrétiennes, celles-ci ayant été souvent creusées audessous de celles-là. Afin de mieux la dissimuler l'entrée de la catacombe on a pu la placer dans un coin reculé de la sablonnière, mais que la sablonnière elle-même ait été changée en cimetière, c'est ce qu'on ne saurait admettre après les recherches du P. Marchi et celles d'autres explorateurs. En premier lieu, si nous examinons les sablonniéres reconnues et reçues pour telles, et que nous les comparions aux catacombes, nous ver-

rons que ces deux sortes d'excavations ont chacune leurs signes caractéristiques particuliers qui les distinguent les unes des autres, suivant l'usage auquel elles étaient destinées. Dans les sablonnières les corridors creusés pour donner passage aux esclaves et aux bêtes de somme et même aux chars et aux tomberaux employés au transport du sable, ont une largeur qui varie entre dix et vingt pieds, tandis que la dimension des corridors des catacombes dépasse rarement trois pieds et souvent même, est plus étroite encore. De plus, dans les catacombes les galeries sont droites et régulières, leurs murailles, si on peut les appeller ainsi, sont tout à fait perpendiculaires, disposition nécessaire pour l'usage auquel elles étaient destinées, qui était de recevoir un certain nombre de trous étagés l'un au dessus de l'autre et propres à contenir des cadavres. Dans les sablonnières, au contraire, où l'on ne prouvait se proposer d'autres objet que d'extraire la plus grande quantité possible de matériaux, les galeries sont irrégulières, l'inclinaison de la voûte part immédiatement du sol, et par le fait, on n'a respecté que les portions du terrain qu'il eut été dangereux d'attaquer. Une seule visite à la catacombe de Ste Agnés sur, la voie Nomentane, et à la sablonnière qui se trouve au dessus, démontre péremptoirement combien les caractères de l'une et de l'autre diffèrent radicalement. De nouvelles excavations pourraient bien modifier l'aspect d'une catacombe de manière à la faire ressembler à une sablonnière, mais rien ne saurait transformer une

sablonnière au point de lui donner l'aspect d'une catacombe; observons encore, que le but qu'on se proposait en ouvrant des sablonnières et des carrières étant de se procurer des matériaux pour la bâtisse, il est évident qu'elles ne pouvaient être creusées que là où il se rencontrait une matière qui fut d'assez bonne qualité pour valoir la peine et la dépense de son extraction. Or il se trouve que la nature du sol dans lequel sont creusées la plus part des catacombes chrétiennes est, relativement à d'autres endroits, propre à peu d'usages et de peu de valeur, et que dans certains cas il n'en a même absolument aucune. Par exemple le terrain de la catacombe de St. Pontien, sur le monte Verde et celui de la catacombe de St. Valentin sur la voie flaminienne est uniquement composé de dépôts marins ou fluviatiles. C'est un mélange de terre, de coquillages aquatiques, de cailloux, de débris fossiles d'animaux, de végétaux et d'autres substances hétérogènes. Dans quel but y aurait on pratiqué des excavations à l'époque du paganisme? Elles durent être difficiles et coûteuses en raison de la nature du sol qui a nécessité de solides constructions en maçonnerie pour contenir sa tendance aux éboulements, et après tout elles ne présentent rien qui ait pu indemniser de ces travaux, ni sable propre à faire du ciment, ni pierre à bâtir. Ce sont il est vrai, des cas exceptionnels, presque toutes les autres catacombes ayant été pratiquées dans le tuf; mais il est pourtant curieux de remarquer que ceux qui les ont creusées ont toujours choisi de pré-

férence cette espèce de tuf qui au point de vue de la bâtisse n'a presqu'aucune valeur.

Le sol volcanique des environs de Rome peut être classé en trois grandes divisions la première est le tuf lithoïde, pierre dure, quelques fois rude et grossière, mais propre à être employée aux constructions; la seconde appelée pouzzolane, est un véritable sable dont les propriétés sont inappréciables quand il s'agit de donner de la force et de la consistance au ciment, troisièmement enfin vient le tuf granulaire qui peut être considéré comme une sorte de terrain intermédiaire, beaucoup inférieur par ses qualités, aux deux précédents; il est trop mou et trop friable pour être employé à la bâtisse, ou même pour pouvoir être transporté à une distance un peu éloignée, d'autre part il est nécessaire de le briser et de l'écraser avant de pouvoir s'en servir comme de véritable pouzzolane. Or c'est précisément dans ce tuf granulaire qu'ont été pratiquées les excavations des catacombes chrétiennes. Si dès le début, elles furent uniquement creusées, comme nous l'affirmons, pour servir de cimetière, les raisons de ce choix sont évidentes, mais qu'on ait creusé des milliers et des milliers d'étroites galeries dans le but d'en extraire des matériaux d'une qualité aussi inférieure et d'une utilité aussi restreinte voilà ce qui est manifestement très improbable. Le tuf granulaire, au contraire, était des trois sortes de terrains que nous avons énumérées, non seulement la plus favorable à l'objet que les chrétiens avoient en vue, mais c'était encore la

seule qui pût s'y prêter complètement. Les parties de pouzzolane pure y auraient été tout a fait impropres; car ce sable est tellement dépourvu de consistance qu'il cède à la pression de la main, le tuf lithoide en revanche, est si dur, qu'y faire des excavations sur une aussi grande échelle eut été trop dispendieux et trop difficile surtout eu égard à la position où se trouvaient les chrétiens. Le tuf granulaire inutile à tout autre usage était justement ce qui répondait le mieux à celui auquel ils voulaient l'approprier; ayant assez de consistance pour qu'on pût y pratiquer les excavations nécessaires, et pas assez de dureté pour qu'il fut difficile de le travailler.

Ces considérations nous semblent démontrer péremptoirement que les catacombes furent non seulement occupées par les chrétiens, mais qu'elles eurent une origine chrétienne, et que dès le premier jour elles furent creusées par eux afin de leur servir de cimetière.

Parmi les objections souvent reproduites, on s'est demandé, comment une aussi grand quantité de terre que celle qu'on a dû extraire dans tout le cours de ces excavations, avait pû être enlevée sans révéler aux païens les secret du travail qui s'accomplissait. Il y a plusieurs réponses satisfaisantes à faire à cette demande. D'abord, les catacombes étant placées souvent nous comme l'avons, dit au dessous des sablonnières rien n'empêche que le tuf brisé et pulvérisé par un long trajet souterrain (certaines parties des cimetières sont éloignées d'un quart ou même d'un de demi-mille

de toute entrée extérieure) ait été porté dehors par les ouvertures ordinaires comme s'il ne se fût agi que de Pouzzolane extraite suivant le mode habituel. Ensuite les catacombes étaient creusées sous les propriétés particulières des chrétiens de la classe riche où il était relativement facile de les cacher. Les actes des martyrs nous parlent de plusieurs nobles dames romaines qui sollicitaient instamment comme un privilége précieux celui de conserver les restes mortels, les «*trophées,*» comme elles les appelaient, de ceux qui étaient morts pour la foi, et de les ensevelir dans leur propre bien, et le plus souvent la tombe d'un martyr devint le centre d'un cimetière chrétien commun à tous les fidèles qui vivaient dans le voisinage. Ainsi après que l'apôtre St. Paul eut souffert le martyre aux eaux Salviennes, *ad aquas salvias*, maintenant les trois fontaines, sur le chemin d'Ostie, une matrone romaine Ste Lucine ensevelit son corps dans un champ lui appartenant, qui se trouvait sur le même chemin, un peu plus rapproché de Rome, et commença ainsi le cimetière qui ensuite a porté son nom. La catacombe nouvellement découvertes de St. Alexandre est un exemple du même fait et il y en a beaucoup d'autres semblables

Il paraitrait an reste qu'on a plus d'une fois rencontré réellement de grandes difficultés à se débarrasser de la terre, car on l'a fréquemment transférée d'une galerie nouvelle dans quelque galerie voisine, remplie déja d'autant de cadavres qu'il lui était possible d'en recevoir. Beaucoup de corridors ont été

trouvés par Bosio et par d'autres explorateurs plus récents, interceptés par ces fragments de tuf concassé, et aujourd'hui même dans les catacombes de St. Callixte le visiteur peut observer la même disposition. Dans les galeries qu'il traverse, les corridors sont recomblés de cette manière jusqu'à la hauteur de trois ou quatre pieds, preuve évidente qu'à une époque donnée il a été impossible de se débarasser du tuf, ou, (ce qui confirme également bien notre démonstration actuelle), que la difficulté du transport était supérieure au profit qu'on en pouvait retirer après l'avoir transporté. Dans les deux cas, notre assertion que les catacombes ne furent pas un ouvrage païen entrepris dans un but lucratif, mais bien l'œuvre exclusive des chrétiens, se trouve démontrée.

On a insisté encore sur l'étendue des catacombes, beaucoup trop grande pour qu'elles aient été creusées par une communauté pauvre et persécutée comme l'étaient les premiers chrétiens; mais nous ne devons pas oublier que ce travail fut accompli en plusieurs centaines d'années, nous savons qu'il fut commencé avant la fin du premier siècle du christianisme et continué jusqu'au cinquième; car bien qu'après la conversion de Constantin il n'y ait plus eu nécessité de se cacher, et que beaucoup de tombeaux aient été érigés dans les nouvelles basiliques où auprès d'elles, sous leurs portiques et ailleurs, il semble naturel de croire que la plus part des chrétiens continuèrent à se faire enterrer dans les anciens cimetières sanctifiés par les souvenirs sacrés du passé et par

les reliques d'innombrables martyrs. Les monuments que l'on a découverts attestent qu'il en était véritablement ainsi. Pendant cette dernière période, le christianisme étant la religion de l'empire et disposant de ressources presqu'illimitées, rien n'empêcha les travaux d'avancer aussi rapidement que cela pouvait être nécessaire, mais même pendant les siècles précédents, alors que l'Eglise était de temps en temps en butte à de violentes persécutions, il ne faut pas oublier que de très bonne heure le nombre de ses enfants fut considérable et s'accrut de siècle en siècle avec une rapidité qui faisait le juste sujet d'orgueil et la joie des apologistes chrétiens, et l'objet des lamentations des orateurs et des historiens païens ; dès les premiers temps, quand on parle des chrétiens on les représente «(1) comme remplissant déjà quoique nés d'hier toutes les provinces, toutes les villes et toutes les îles. » On dit qu'ils « se pressent dans les camps et dans les conseils ; qu'ils pénétrent jusque dans le sénat et dans le palais » en sorte que « rien n'était laissé aux païens que leurs théâtres et leurs temples. » Et encore, « que la plus grande moitié de presque toutes les villes était chrétienne. » Sans chercher à donner à ces expressions générales la précision de nombres arithmétiques le seul fait que la religion chrétienne soit devenue presque sans opposition, celle de l'empire au moment de la conversion du Constantin suffit à con-

(1) Voyez Tacite, annal. lib. XV. 44. Porphyre apud Euseb. Prœp. Evang. V. I; Plin Ep., lib. X 97, ad Trajan; Tertullian., Apol., c. 37.

firmer dans son ensemble la véracité de ces assertions.

Les inscriptions, et d'autres sources encore, nous apprennent qu'il y avait une classe spéciale de la communauté chrétienne dont la vie était consacrée à ce travail d'excavation. On les appelait les *Fossores* ou fossoyeurs, quelques anciens auteurs les représentent comme préposés à ce travail en vertu d'une consécration particulière et comme compris dans les ordres inférieurs du clergé ; tandis que d'autres au contraire supposent qu'ls formaient seulement une corporation religieuse semblable à celles qu'on voit naître à différentes époques pour répondre aux divers besoins de la société chrétienne.

Quant à la difficulté d'accomplir avec sécurité un aussi vaste travail, nous sommes peut-être disposés à nous exagérer le degré de mystère dont il était nécessaire de l'environner Nous ne saurions douter du soin infini qu'on prenait pour dérober aux païens le détail des dispositions des Catacombes et leur entrée. Mais nous ne pouvons supposer qu'ils ignorassent entièrement et l'existence de pareils lieux et leur destination à la sépulture des chrétiens. Nous avons même la certitude que des païens non seulement connaissaient l'existence des Catacombes; mais encore l'usage des chrétiens de s'y assembler, puisque dans beaucoup de cas le premier acte d'une persécution nouvelle c'était la défense même de les visiter. Ainsi quoique les proportions de ce travail nous remplissent d'étonnement, nous ne devons pas

supposer qu'il dépassât ce que le peuple chrétien a vait pu achever dans un espace de quatre siécles. Il nous parait donc démontré par des preuves tout à fait concluantes que ce travail a été réellement entrepris par les chrétiens et principalement, pour la sépulture de leurs morts. Que si nous recherchons ensuite ce qui avait pu leur donner l'idée première de cette méthode particulière d'ensevelir, la réponse ne se fait pas attendre. Notre divin maitre lui-même fut enseveli précisément de cette manière: « Dans un sépulcre neuf creusé dans le roc. » — Tel était, nous ne l'ignorons pas l'usage du peuple Juif. Peu de temps avant la naissance du Christ, les armes victorieuses de Pompée rendirent la Judée tributaire de Rome, et plusieurs milliers de ses habitants furent transférés dans cette ville, un quartier particulier, sur la rive droite du Tibre, leur fut assigné pour demeure (1). Nous savons combien les juifs s'attachèrent toujours avec une louable opiniâtreté à conserver les pratiques qui tenaient à leur religion. Nous pouvons donc être assurés que lorsqu'il vint à s'agir pour eux

(1) Nous ne pouvons guères nous tromper en supposant que le *Transtyberinus ambulator* de Martial, le vendeur de verres cassés et de marchandises semblables, était Israélite. Le Juif Philo lui même dit expressément que les Juifs occupaient un quartier du Transtéveré, et Ciceron (Orat. pro Flacc.) parle des même Juifs comme habitant dans le voisinage des *Gradus Aurelii*, qui formaient certainement une portion de la ville. L'Eglise de *San Salvator in Corte* est regardée comme ayant conservé sa crieuse dénomination qui n'est qu'une allusion au *Curti Judaei* d'Horace. sat. I. 9.

d'une chose aussi sacrée que les rites funéraires ils restèrent fidèles, autant que cela leur fut possible sur une terre étrangère, aux usages de leurs ancètres et que non seulement ils s'éloignèrent avec horreur des Nécropoles de leurs conquérants infidèles, mais encore n'épargnèrent aucune peine, aucun travail pour déposer leurs morts, si cela leur était possible dans des sépulcres taillés dans le roc semblables à ceux de leur lointaine patrie. Effectivement l'infatigable Bosio découvrit pendant l'hiver de 1602, en dehors de la porte Portese qui se trouvait la plus rapprochée du quartier de la ville qu'ils occupaient, une Catacombe qui leur avait appartenu indubitablement. Elle était creusée à peu près à moitié de la hauteur du Monte Verde dans le tuf granulaire qui forme la couche intermédiaire de cette extrémité sud du Janicule. Il la représente comme exactement semblable en tout point aux catacombes chrétiennes, sauf l'absence totale d'emblèmes exclusivement chrétiens, toutes les tombes portent les images de l'arche d'alliance, du chandelier a sept branches, du temple de Jérusalem et d'autres symboles Juifs, les vases et les lampes de terre cuite y sont marqués des mêmes empreintes et sur un fragment d'inscription grecque il lut le mot *synagogue*. Il ajoute que l'ensemble de la catacombe avait un aspect plus misérable que celui d'aucune des catacombes chrétiennes, c'est justement ce qu'on aurait pu supposer à l'avauce, eu égard à la position des Juifs de Rome arrachés à leur patrie

par la violence. Il n'y trouva pas non plus comme il en existait dans les cimetières chrétiens des chambres disposées pour la célébration du culte religieux, ce qui est encore conforme à toutes les prévisions, le culte Juif étant toléré à Rome; et le fait de l'origine Juive de cette catacombe ayant été mis hors de doute par la découverte d'inscriptions trouvées depuis la mort de Bosio. La seule question qui puisse être encore soulevée est celle de son ancienneté relativement aux catacombes chrétiennes. Mais il est certain que cette tribu Juive était établie à Rome avant la naissance du Christ, qu'elle dût nécessairement y avoir un cimetière et il n'est pas probable qu'elle ait renoncé à son mode d'inhumation quel qu'il fût, pour adopter celui des chrétiens; ceux ci devaient être au contraire naturellement portés à l'imiter, lorsqu'ils rencontraient dans cet usage consacré par l'exemple de l'ensevelissement de N. S. tout ce qui pouvait les engager à le suivre. On doit observer encore que si le lit de tuf granulaire n'eut pas été déjà occupé lorsque les chrétiens creusèrent leur grande catacombe de saint Pontien sur ce même monte Verde, ils s'en seraient certainement emparés, au lieu de pratiquer dans le sol défavorable qui forme la couche supérieure de cette même colline, la difficile et dangereuse excavation dont nous avons fait mention ci-dessus.

CHAPITRE II.

LA CONSTRUCTION INTÉRIEURE DES CATACOMBES INDIQUE LEUR DESTINATION DE CIMETIÈRE ET DE LIEU DE PRIÈRE.

Nous avons prouvé, nous le croyons du moins, que les premiers chrétiens doivent être considérés comme les seuls auteurs des cimetières connus sous le nom de catacombes de Rome (car la catacombe Juive dont nous avons parlé n'est plus accessible): il convient maintenant d'entrer dans le détail de la distribution intérieure de ces cimetières et de la manière dont on s'en servait. Nous avons fait déja remarquer que lorsqu'il s'agissait d'enterrer leurs morts, nos pères dans la foi paraissent avoir eu le désir de se conformer aussi exactement qu'il leur était possible, à l'exemple qui leur avait été donné lors de la déposition de N. S. dans le tombeau. Il est dit qu'il fut enseveli: « Dans un sépulcre neuf *taillé dans le roc où personne n'avait été mis.* » Ainsi, nous croyons que les premiers chrétiens ne revenaient jamais aux sépulcres occupés antérieurement pour s'en servir encore une fois ainsi que celà se pratique de nos jours, mais qu'ils assignaient à chaque cadavre sa place séparée qui ne lui était plus jamais disputée par aucun autre. D'étroites excavations horizontales, pratiquées dans les murailles naturelles de ces rues souterraines, et suffisamment

profondes pour recevoir un cadavre, tout en laissant un encadrement extérieur dans le quel venait se fixer la lourde plaque de terre cuite, ou de marbre destinée à fermer le tombeau ; — telles sont les sépultures que nous rencontrons dans les catacombes; pour les décrire nous n'avons qu'à copier littéralement les expressions qui se rapportent au sépulcre de N. S. « Un tombeau neuf taillé dans le roc, » ou aucun cadavre n'avait jamais été déposé avant celui pour le quel il était creusé. Aucune forme ne saurait être plus simple que celle de ces sépultures et véritablement, comme on pouvait s'y attendre, tout témoigne du soin extrême qu'on a constamment apporté à économiser le travail. On n'a pas enlevé plus de terrain qu'il n'était absolument nécessaire pour le but qu'on se proposait. Les sépulcres larges du côté de la tête, sont plus étroits du côté des pieds et si deux corps devaient y reposer eusemble l'excavatien présentait seulement alors une forme régulière ; les pieds de l'un étant généralement placés auprès de la tête de l'autre. Maintenant encore, on peut en passant le long des étroites galeries et en examinant le contenu des tombes à demi-ouvertes, se convaincre combien chacune d'elles était exactement proportionnée aux dimensions du cadavre qu'elle était destinée à recevoir. Là, une mère et son enfant peut être, reposent côte a côte, et pourtant il ne se trouve ni dans le sens de la largeur ni dans celui de la longueur un ponce de terrain inoccupé. Là, un squelette d'une dimension inaccou-

tumée touche à peine aux extrémités d'un sépulcre mesuré à sa taille. Ailleurs, dans l'épaisseur de la couche de terrain laissée entre deux tombes comme un support nécessaire, on a pratiqué une ouverture basse et étroite, dont les dimensions ne pouvaient convenir que pour le corps d'un enfant nouvellement né, baptisé, et parti pour le Ciel. C'est aussi pour cette raison que nous remarquons dans la disposition des diverses rangées de tombes une absence complète de régularité. Le fossoyeur chrétien n'avait pas le temps de songer à la symétrie ; il était nécessairement condamné à mêler ensemble d'une manière confuse, des cadavres de toutes les tailles, hommes, femmes et enfants. Il existe pourtant, il est vrai, quelques exceptions à cette règle, par exemple, dans une portion de la catacombe de St Cyriaque ; les murailles y sont percées avec une précision mathématique. A une extrémité se trouvent superposés huit sépulcres destinés à contenir des cadavres de petits enfants, à côté se trouve le même nombre de tombes pour des enfants âgés de sept à douze ans, puis un emplacement destiné aux adultes, mais ne contenant cette fois que sept rangs, au lieu de huit, en raison de la dimension et du poids plus grand des corps. On finit par ne trouver plus que six rangs de tombes de grandes proportions. De tels arrangements appartenaient probablement à une époque plus tardive de l'histoire de l'Eglise, alors que pouvant disposer d'un plus grand nombre de travailleurs, on avait plus de loisir pour surveiller les détails d'exé-

cution. On peut distinguer aussi certains endroits où l'on s'était proposé de suivre un plan méthodique: à l'extérieur de plusieurs tombes on voit encore des lignes tracées d'avance avec de la chaux on tout autre couleur blanche, le sépulcre a été creusé ensuite en dedans de l'espace déterminé parceque le cadavre, une fois transporté au cimetière, s'est trouvé manifestement, de dimensions plus petites qu'on ne l'avait supposé. Il y a des raisons de croire que les cadavres étaient assez fréquemment apportés au cimetière avant qu'on y eût creusé la tombe où ils devaient reposer (1). Peut-être était-ce l'usage de les y transférer aussitôt après la mort, comme celà se fait dans beaucoup de parties de l'Italie moderne, où le cadavre est porté dès la veille à l'Eglise, ou à la chapelle dans laquelle il demeure pendant la nuit, lors qu'on doit l'enterrer le jour suivant, d'autre fois encore, il reste déposé dans la chapelle voisine du *campo santo* pendant qu'on termine et prépare la tombe. De toute manière, alors

(1) Telle semble au moins l'explication la plus naturelle d' une inscription (a) que l'on voit aujourd'hui sous le portique de Sainte Marie in Trastevère.

PECORI DVLCIS ANIMA BENIT IN CIMITERO VII IDVS
JVL. DP. POSTERA DIE.... MARTVRORVM

Pécori Douce âme, portée dans le cimetière des Martyrs le 9 Juillet fut enterrée le jour suivant.

(a) Placée depuis au Latran dans la collection formée d'après les ordres de PIE IX. par le chevalier de Rossi, la classification également docte et ingénieuse qu'ont reçu les trésors que renferme ce musée double pour ainsi dire leur valeur. (Note du Traduct.)

comme maintenant encore en Italie, l'enterrement suivait la mort de très près, le plus grand intervalle qui s'écoulât entre ces deux instants ne dépassait pas un on deux jours tout au plus, ainsi que nous l'apprennent celles des inscriptions des catacombes qui donnent séparément la date de la mort, et celle de l'ensevelissement. Dans les moments de persécution, les corps devaient être naturellement apportés dans ces retraites sûres, aussi promptement que possible, quelque fois cependant les chrétiens étaient observés de trop près, pendant un laps de temps considérable, pour qu'il leur fût possible de songer en aucune manière à transporter des cadavres. Il parait que dans ce cas ils les recouvraient de chaux et les conservaient ainsi, peut être dans leurs propres maisons. Telle semble du moins l'explication de la présence de ces grands monceaux de chaux qu'on trouve encore dans beaucoup de sépulcres (1) et qui portent l'empreinte de deux tissus, la partie externe conserve les traces d'une étoffe grossière, problablement du drap qui avait assujeti et tenu la chaux collée sur le cadavre, la partie interne garde celle du linge fin dans le quel le corps lui-même était immédiatement enveloppé.

Le soin qu'on apportait à ensevelir les cada-

(1) Le Père Marchi en fait mention dans les catacombes de Sainte Agnès mais ayant été touchés par les mains de nombreux visiteurs, ces fragments ont entièrement disparu aujourd'hui encore on en peut voir un grand nombre dans les tombeaux de la catacombe de S. Priscille.

vres dans du linge fin établissait une ressemblance de plus entre l'ensevelissement des premiers chrétiens et celui du divin maître. Aussi beaucoup d'auteurs nous apprennent-ils que des bandelettes de toile fine ou de quelqu'autre tissu plus précieux encore, étaient toujours employées à recouvrir les corps des défunts (1). Bosio trouva dans les catacombes un grand nombre de cadavres entiers recouverts encore de leurs suaires dont on peut voir aujourd'hui même quelques lambeaux attachés çà et là à des fragments de squelettes. Telle était aussi l'origine de l'usage de jeter des fleurs et des feuillages sur les cadavres et de les arroser de myrrhe et d'autres parfums.

Lorsque les païens accusaient les chrétiens d'avoir des mœurs rudes et insociables, et leur reprochaient de ne pas mettre de couronnes de fleurs sur leur tête, ou de ne pas oindre leur corps avec des parfums les anciens apologistes répondaient qu'ils réservaient toutes ces choses pour ceux qui étaient entrés dans le lieu du repos, et qu'on avait demandé à l'Arabie et aux pays de Saba plus d'aromates pour l'ensevelissement des cadavres chrétiens que pour composer l'encens des Dieux du paganisme. Il est vrai que rien dans les catacombes ne rappelle maintenant ces usages ; mais Bosio et d'autres qui les ont vues dans un état moins délabré, trouvèrent dans plusieurs sé-

(1) Prudentius Cathemer Hymn X., 48; Peristeph., Hymn. III. ; Anastas. in vita Sixti III; Euseb. H. E.

pulcres des vases qui conservaient encore une odeur aromatique très sensible.

Relativement aux dépenses occasionnées par ce mode d'enterrement et qui devaient être nécessairement très considérables, il est hors de doute qu'elles étaient supportées par toute la communauté chrétienne, lors qu'il s'agissait de personnes pauvres depuis leur naissance, ou qui l'étaient devenu en donnant à l'Église toutes leur richesses temporelles; quant à ceux qui avaient des biens, ils devaient naturellement pourvoir aux frais de leurs funérailles, comme ils avaient pourvu pendant leur vie à leurs besoins et à ceux de leurs proches. Conséquemment nous trouvons dans les catacombes une innombrable quantité d'inscriptions indiquant l'acquisition d'un sépulcre faite par un mari pour sa femme, des parents pour leurs enfants et *viceversa*, des frères et des sœurs l'un pour l'autre, des tuteurs pour leurs pupilles, des orphelins pour leurs parents adoptifs. Nous y apprenons même que quelques uns des premiers chrétiens cherchaient à assurer dès leur vivant le lieu de leur sépulture soit en achetant un tombeau séparé qui appartint à eux seuls, soit en acquérant, à l'occasion de la mort d'un proche parent, un tombeau double dont la moitié était occupée immédiatement par le défunt, tandisque l'autre était réservée à l'acheteur. Plusieurs de ces inscriptions mentionnent le prix d'achat de la tombe aussi bien que la nom du *fossor* qui avait reçu l'argent. Une d'elles, remontant au consulat de Théodore et de Valentinien,

c'est-à-dire à l'année 426 indique comme prix d'une tombe simple un *solidus* et demi, somme équivalente environ à dix huit shillings de notre monnaie.

Nous avons déjà parlé des *fossores*, les excavateurs des catacombes ; soit qu'ils appartissent à l'ordre inférieur du clergé, soit qu'ils fussent seulement des laïques réunis en confrérie, ils étaient entièrement consacrés à ce charitable travail, on en a rarement tenté qui ait été d'une plus grande utilité, ou qui ait exigé de ceux qui s'y sont consacré, une plus parfait abnégation de soi même; non seulement ils préparaient pour les morts un lieu de repos, et pour les vivants un lieu de prière et un asile; mais ils le faisaient en exposant journellement leur vie. Leur tâche, au moins pendant toute la durée de la persécution, était l'exacte reproduction des œuvres de Tobie dont il est écrit : « qu'il cachait les cadavres pendant le jour et les enterrait pendant la nuit. » L'accomplissement de leur office était presqu'un continuel martyre ils devaient, après avoir creusé d'abord ces froides et sombres galeries, n'en sortir que pour remplir une mission plus périlleuse encore, celle d'y transporter les cadavres, Il appartenaient probablement à la classe la plus pauvre et devaient être fort nombreux. Comme ils passaient toute leur vie au service de l'Eglise, elle devait naturellement se charger de leur entretien et de celui de leurs familles. Il était donc juste et convenable que ceux qui avaient les moyens d'acquitter les frais de leurs funérailles le fissent de manière à ce que les superflu du riche vint suppléer à l'in-

digence du pauvre en sorte que tous eussent également l' honneur d'être ensevelis comme l'avait été leur maître. C'est véritablement un des caractères les plus frappants de ces cimetières qu'on n'y voie aucun signe propre à distinguer le riche du pauvre mais que les mêmes tombes dépourvues d'ornements y aient également reçu l'un et l'autre. Ceux qui désiraient apposer quelque marque sur la tombe de leur ami ou de leur parent, de manière à la reconnaître parmi celles qui l'entouraient, en faisaient graver le nom sur la plaque de marbre qui la fermait, ou bien encore ce nom était grossièrement tracé avec la pointe de la truelle dans le mortier qui assujétissait cette plaque ; d'autres fois encore un anneau, une pièce de monnaie, un cachet ou quelqu'autre objet qui s'était trouvé sous la main avait été fixé dans ce même mortier encore frais. On attachait aussi à beaucoup de tombes de petites lampes de terre cuite et quelque fois une petite ampoule ou fiole de verre contenant un peu de sang, évidemment celui des martyrs (1). Les annales des anciens âges du christianisme offrent d'abondantes preuves du zèle avec le quel d'aussi précieuses reliques que le sang des martyrs étaient recueillies dans ces premiers tems, et de très nombreuses ampoules retrouvées dans les catacombes conservent encore la trace rougeâtre du sang qu'elles ont autre fois contenu.

A peu d'exceptions près, la plupart des sépul-

(1) Voyez Benoit XIV. de canonizatione sanctorum t. XIV. p. 207, 210. edit. Rom. 1792.

cres de toutes les galeries se ressemblent exactement. Là même où des tombeaux particuliers appartenaient en propre à différentes familles, ils n'occupaient pas un emplacement réellement distinct dans le cimetière commun à tous les fidèles, ils consistaient ordinairement dans les mêmes ouvertures horizontales. Ceux chez les quels on remarque une ordonance moins simple, qui occupent un espace plus grand, et dont la construction a nécessité plus de travail, sont relativement en petit nombre. Ils ont la même base que les autres, c'est à dire que la première excavation horizontale pratiquée à hauteur d'appui dans la paroi de la galerie était entamée sur la même largeur que pour une tombe ordinaire mais au lieu d'un parallélogramme ou y formait un arc surbaissé, la sorte de niche ainsi construite n'était pas destinée à recevoir le corps mais à rester ouverte et vide. On creusait le tombeau perpendiculairement à la surface de sa partie inférieure horizontale et il se refermait au moyen d' une grande dalle de pierre ou de marbre qui s'encadrait dans un rebord laissé à dessein. Ces mausolés voûtés nommés *arcosolia* avaient toujours des dimensions suffisantes pour contenir au moins deux cadavres et quelque fois même trois ou quatre, Le P. Marchi en a décrit quelques uns qui dans leur partie supérieure contenaient quatre corps placés côte à côte. Plus bas et séparés des premiers par une plaque de marbre, trois autres cadavres, et encore plus bas que ceux-ci un seul corps sous une autre plaque de marbre.

Tous ces cadavres avaient constitué probablement une seule et même famille qui avait fait disposer ce tombeau à ses propres frais pour son usage exclusif et bon nombre d'inscriptions nouvellement découvertes rendent très probable, sinon certaine, l'opinion qui établit que tous les autres sépulcres semblables creusés dans les murailles des galeries, étaient aussi la propriété particulière de quelques individus. Quelque fois une chambre particulière (cubiculum) était affectée de la même manière à l'usage d'une seule famille dont elle devenait en quelque sorte le caveau ; mais le plus souvent, les familles se contentaient de tombeaux disposés dans la forme ordinaire, auxquels on donnait des dimensions suffisantes pour contenir à la fois plusieurs personnes, on les désignait par les noms de *bisomum*, *trisomum*, *quadrisomum*, ... selon qu'ils étaient particulièrement destinés à renfermer, deux, trois, ou quatre cadavres.

Ces explications suffisent à faire comprendre les dispositions intérieures des catacombes de Rome considérées en tant que cimetière chrétien ; quoi que ce fut le grand et principal objet qu'on avait eu en vue en les creusant, elles servaient aussi de lieu de réunion pour les assemblées religieuses ainsi que celà est clairement indiqué par certaines portions de leur architecture intérieure et de leur distribution. Nous savons par différents passages du nouveau testament que les chrétiens dès les premiers temps étaient dans l'usage de se réunir pour adorer Dieu dans des lieux spécialement affectés à son culte public. Lucius qui

vivait du temps de Trajan, et qui était par conséquent contemporain de plusieurs apôtres décrit leurs assemblées comme se tenant: «dans une chambre haute richement ornée de dorures.» qui devait nécessairement faire partie de la maison de quelque chrétien opulent; car l'Eglise à cette époque n'était pas en position de construire aucun édifice public de ce genre. Nous lisons que plus tard, sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, les chrétiens s'emparèrent d'une certaine étendue de terrain vague et innocupé qui avait jusqu'alors appartenu aux *Popinari* ou cabaretiers, et où les soldats se réunissaient habituellement pour manger, boire, faire des orgies; qu'ils y bâtirent une Eglise et que les *Popinari* ayant présenté une plainte en forme à l'empereur celui ci la rejeta et confirma les chrétiens dans leur possession disant qu'il aimait mieux que Dieu fut adoré dans ce lieu, n'importe sous quelle forme, que de le voir occupé par des gens d'aussi mauvaise espèce que la leur; ce site était celui ou s'élève Ste Marie in Trastevere, qui est appelée quelque fois pour ce motif, la basilique la plus ancienne de la chrétienté. Après le règne de Sévère les Eglises durent se multiplier, car un des édits impériaux de persécution, daté de la dix neuvième année de Dioclétien, ordonne de détruire les Eglises dont le nombre, au dire de quelques auteurs, s'élevait déjà à quarante. Comme néammoins ils étaient toujours sous le coup de nouvelles persécutions, ces Eglises ne dispensaient par les chrétiens d'avoir des lieux de réunion plus secrèts et plus sûrs, ou il leur fut pos-

sible de se réfugier en cas de besoin, c'était seulement dans les catacombes qu'ils les trouvaient. Outre les chambres souterraines dont nous avons déjà parlé comme disposées pour servir de caveaux à des familles particulières, il y en a d'autres du même genre dans lesquelles les sts mystères étaient évidemment célébrés Elles sont très nombreuses, de différentes formes et dimensions, généralement carrées ou du moins triangulaires; dans les catacombes de St Cyriaque et de St Calliste, on en rencontre pourtant quelques unes qui sont circulaires, octogones, ou présentent quelqu'autres dispositions inusitées. Généralement aussi on en rencontre deux placées directement en face l'une de l'autre de chaque côté de la galerie qui les sépare. L'une était probablement destinée aux hommes l'autre aux femmes car nous savons que la séparation des sexes dans les Eglises a duré pendant bien des siècles; c'était une règle de discipline ecclésiastique, et cet usage à persisté dans plusieurs parties de l'Italie, de la Sicile et d'autres pays catholiques. Dans ces chapelles nous trouvons des monuments voûtés ou *arcosolia* pareils à ceux que nous avons déja décrits; dans ces tombeaux, reposaient le corps d'un ou de plusieurs martyrs et la dalle qui recouvrait leurs restes servait d'autel. Quelque fois un vase taché de sang à été trouvé dans ces tombeaux-autels, d'autres fois on y a découvert des indications plus positives encore, de la mort violente soufferte par leurs anciens occupants. Mais, là même ou l'on ne rencontrait pas de semblables attestations, nous sommes fondés à croire,

sur d'irrécusables témoignages d'un autre genre que partout où un tombeau servait d'autel c'étaient les restes sacrés d'un martyr qui y reposaient. Prudence décrit le sépulcre de St Hippolyte dans les catacombes Romaines comme « un autel d'où le pain divin était distribué aux fidèles qui demeuraient sur les rives du Tibre; » et il fait de semblables allusions à cette coutume, lors qu'il parle des tombeaux d'autres martyrs situés dans différentes contrées du globe. St Maxime de Turin St Ambroise St Augustin et beaucoup d'autres emploient le même langage. Il paraît certain que l'usage d'offrir le St sacrifice sur les tombes sacrées des martyrs a été presque universellement adopté par l'Eglise, depuis que le disciple bien aimé, du fond de son exil de Patmos, voyait sous l'autel: « les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu, et pour lui avoir rendu témoignage. » Jusqu'à nos jours, on ne consacre point d'autel sans y renfermer quelques reliques de saints (1) Il y a plus, relativement aux chapelles sou-

(1) C'est pour ce motif qu'après avoir terminé la confession au pied de l'autel le Prêtre qui célèbre le st sacrifice de la messe prononce ces paroles en en montant les degrés : «Nous » vous prions, Seigneur, de nous pardonner nos péchés par » les mérites des saints dont les reliques sont ici présentes » et ce disant, il baise respectuensement la pierre de l'autel.

Mais la présence des reliques des saints et particulièrement des martyrs n'est pas seulement requise dans les autels, qui sont aussi véritablement des tombeaux, que les anciens *arcosolia* des catacombes. L'action même de déposer ces reliques dans le *sepulcrum* des autels fait essentiellement par-

terraines des catacombes, les chapelles ont été faites à cause de ces autels et non pas les autels pour les chapelles, en sorte que ces chambres paraissent avoir

tie de la cérémonie de la consécration des *autels*. Si ces reliques venaient à en être enlevées on ne pourrait se contenter de les remplacer par d'autres. L'autel ainsi dépouillé aurait entièrement perdu sa consécration.

Nous pensons que quelques détails sur les autels des tems présents et le cérémonial de leur consécration, ne seront point déplacés ici. Bien des lecteurs seront peut être surpris comme l'a été celui qui écrit ces lignes, de l'analogie, de la ressemblance, nous dirions presque, de l'identité de ce qui se fait aujourd'hui comparé à ce qui se pratiquait dans les catacombes. Ce rapprochement est d'autant plus intéressant qu'il jette une grande lumière sur des points si fort contestés par les protestants: la perpétuité du culte de la très-sainte Eucharistie et de l'oblation du saint sacrifice de la messe dans tous les siècles, et enfin le culte des saints.

L'autel est en effet directement et uniquement destiné à la célébration de la messe on définit l'autel: *Table sur la quelle est préparé et offert* le sacrement et sacrifice Eucharistique.

On distingue deux sortes d'autels: 1. Les autels fixes qui sont scellés sur place avec le ciment préparé et béni par l'évêque consécrateur, et de sa propre main. Les autels érigés dans les Eglises appartiennent à cette première sorte.

2. Les autels portatifs ou mobiles qui peuvent être transportés d'une lieu à un autre. On les rencontre plus souvent dans les oratoires, chapelles particuliéres etc. Les missionnaires se servent toujours dans leurs voyages d'autels de cette seconde espèce

Les uns et les autres consistent essentiellement en une table ou tablette de pierre au milieu de la quelle se trouve creusée une excavation appelée sépulcre *sepulcrum* et destinée

été creusées beaucoup plus pour permettre de célébrer les sts mystères sur la tombe des martyrs, (le jour anniversaire de leur mort par exemple, d'y faire acte

à recevoir les reliques. Ce sépulcre dans les parois du quel l'ouvrier qui l'a creusé a ménagé un rebord semblable à celui laissé aux parois des tombes par les anciens Fossores, est recouvert par une petite dalle également de pierre, qui est fixée à sa place avec du ciment par le consécrateur lui même lors que les reliques y ont été déposées.

C'est aux évêques seuls, (sauf les exceptions que le Pape fait à cette règle, suivant les circonstances), qu'il appartient de consacrer les autels. Les autels fixes étant strictement les véritables autels que les autres ne sont destinés qu'à suppléer, nous ne nous occuperons que de la consécration des autels fixes qui diffère en quelques points de celles des autels mobiles, nous bornant d'ailleurs uniquement à ce qui concerne la déposition des reliques des saints martyrs dans le sépulcre.

Nous avons vu à la note placée au bas de la page 31. une inscription qui nous a prouvé comment on apportait souvent dès la veille aux catacombes les corps qui devaient y être ensevelis le lendemain. Lorsqu'un autel doit être consacré; c'est également dès la veille que l'évêque se rend sur les lieux; il prépare les reliques qui doivent être déposées dans l'autel; les plaçant respecteusement dans un récipient qui consiste le plus souvent eu une boite de plomb ou d'étain fermant au moyen d'un couvercle qui s'y adapte exactement. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour le considérer comme le cercueil des saints. Si ce récipient n'a point encore été béni, l'évêque commence par cette première cérémonie, qui, d'après les prescriptions du Pontifical Romain s'applique à tous les reliquaires (a), voici comment elle s'accomplit: L'évêque debout convert de la mitre dit:

(a) Voyez le Pontific. Rom. III. P. D. Benedict. capsarum.

de dévotion locale et personelle, qu'avec l'intention de les faire servir, sauf dans des cas de pressante nécessité, aux réunions générales des fidèles; la

℣. Notre secours est au nom du Seigneur.

℟ Qui a fait le ciel et la terre.

« Prions, nos très chers, Dieu le Père tout puissant qui par son Fils unique, tout puissant, en la vertu du Saint Esprit a créé toutes choses parfaitement bonnes, afin qu'en la consécration de ces vases préparés pour recevoir les reliques de ses saints il daigne répandre miséricordieusement sur nous sa grâce par J. C. N. S. qui vit et règne . . . .»

Puis quittant la mitre il continue:

« ℣. Dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

℣. Le Seigneur soit avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

℣. Nos cœurs en haut.

℟. Ils sont vers le Seigneur

℣. Rendons grâces à Dieu notre Seigneur.

℟. C'est véritablement bon et juste.

Il est véritablement bon et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout puissant, Dieu éternel et inestimable, Dieu ineffable, Dieu des miséricordes, Dieu de toute consolation, qui avez ordonné à Moyse votre serviteur de construire d'après le modèle que vous lui avez montré sur la montagne, une arche d'un bois incorruptible, revêtue d'or très-pur, pour y conserver en témoignage pour les générations à venir, l'urne d'or remplie de la manne céleste, et les tables sur lesquelles votre majesté avait tracé de son doigt le testament; et qui de même, avez manifesté à nos jours en une manière plus sacrée ce même témoignage, lors que le corps de votre fils unique, conçu du sein très pur de la Vierge Marie par l'opération du Saint Esprit, vivifié par une âme raisonable, vous

plus grande de toutes est effectivement trop petite pour remplir un tel objet, et beaucoup d'entres elles ne sauraient contenir qu'un très petit nombre de fi-

l'avez rempli de toute la plénitude de votre divinité. Nous vous implorons en suppliants, Dieu tout puissant, Père de notre seigneur Jésus Christ par lequel toute paternité est nommée au ciel et sur la terre, daignez par l'intercession de vos saints répandre vos célestes bénédictions sur ces vases préparés pour les souvenirs de ces mêmes saints *(sanctorum tuorum pignoribus præparata)* afin, que ceux qui recherchent leur protection, puissent par leur intercession et votre secours, surmonter tout ce qui pourrait s'élever contre eux, et que par l'abondance de vos largesses ils trouvent tous les secours et tous les biens. Et comme ces mêmes saints, ont su éviter par votre inspiration, Seigneur, les embûches des Esprits méchants, et fortifiés par le Christ notre Seigneur non seulement mépriser, mais encore vaincre, par la victoire la plus entière, les supplices le plus cruellement inventés par la malice humaine; complaisez vous dans les prières qu'ils vous adressent, et étendez le bras de votre puissance invincible, pour la répression de tout ce qui est nuisible, et l'effusion de tous les bienfaits, partout et toujours, en telle sorte que ceux qui vénèreront les mérites de ces saints et recevront leurs reliques, soient protégés contre le Démon et ses Anges, contre les foudres et les tempêtes, contre . . . . contre les détestables inventions des hommes pervers, par N. S. J. C. . . . . .»

Puis de nouveau debout et sans mitre il dit :

℣. Le Seigneur soit avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

Seigneur, Dieu tout puissant, qui pour mettre fin aux murmures d'un peuple insensé, et montrer combien vous était agréable le sacerdoce d'Aaron, avez fait germer, fleurir, fructifier sa verge desséchée ordonnant qu'elle fut placée en

dèles. On trouve encore dans beaucoup de ces chapelles ce qu'on appelle dans le langage ecclésiastique moderne: crédence, c'est à dire une table sur laquelle

signe de votre puissance dans l'arche d'alliance, puis qui en accomplissement de cette prophétie, nous avez montré le Christ désséché sur l'autel de la croix, refleurir le troisième jour, et l'Eglise qui ressuscitera à la fin du monde, fructifier nuit et jour par sa mort, nous vous supplions très indulgente providence du genre humain, de sanctifier par votre grâce gratuite ces vases préparés pour recevoir vos saints afin que partout où ils seront transportés en votre nom les mérites de ceux qui y reposeront intercédants auprès de vous, vous anéantissiez tous les ennemis qui s'élèvent contre nous; multipliant et continuant vos secours, afin que dans la multitude de vos bienfaits, vos fidèles se réjouissent de posséder en une petite parcelle de reliques, la vertu du corps des saints dans son intégrité; en telle sorte que les lieux consacrés à les invoquer dans le tems, nous animent à rechercher avec plus de confiance la possession des joies éternelles. Par le même J. C. N. S. etc.»

Et il asperge les reliquaires avec l'eau bénite.

Cette première cérémonie terminée l'évêque place les reliques dans le vase bénit avec trois grains d'encens qui sont comme le parfum de la sépulture, et un écrit sur parchemin en les termes ci dessous.

« L'an... (jour du mois) Moi... N... Evêque de N...
» J'ai consacré cet autel en l'honneur de S. N. et y ai renfermé
» les reliques des S. S. martyrs N. N. et ai accordé à tous
» les fidèles du Christ qui le visiteront: aujourd'hui, une
» année, aux jours anniversaires de sa consécration, quarante
» jours de véritable indulgence, en la forme dont l'Eglise
» a coutume. »

Il referme le vase y appose le sceau de ses armes et avec respect, le porte en un lieu convenable et décent; des

on diposait les espèces avant qu'elles fussent remises aux prêtres pour être consacrées. Dans la chapelles de la catacombe de Ste Agnès cette prothesis,

cierges sont allumés auprès de ce précieux dépôt devant le quel on veille toute la nuit en psalmodiant les nocturnes des matines et les laudes de l'office des saints dont les reliques sont présentes.

Le lendemain lorsque le moment en est venu, (nous ne voulons parler ici que de la partie de la cérémonie qui se rapporte à la déposition des reliques dans le sépulcre), le Pontife consécrateur se rend processionellement à l'endroit on les reliques ont été conservées la nuit précédente; lorsqu'il s'en est approché, avant d'y pénétrer il quitte sa mitre, et après l'avertissement donné par le diacre: fléchissons le genou etc. il récite la prière suivante qui sera répétée par tous les prêtres qui monteront dorénavant à l'autel qui va être consacré, pour y célébrer les Sts Mystères.

« Effacez en nous Seigneur toutes nos iniquités afin » que nous puissions entrer purs dans votre saint des saints. »

Puis s'approchant enfin il continue sa prière:

« Faites Seigneur que nous touchions dignement ces membres des saints, qui vous sont spécialement dédiés, nous qui désirons ardemment avoir leur protection. »

Le cortège reprend sa marche, les reliques placées sur un brancard sont portées sur les épaules de quatre prêtres revêtus de chasubles, à moins que l'évêque ne les prenne lui même dans ses propres mains, il commence et le chœur continue les antiennes que voici:

« Vous sortirez avec joie et vous serez transportés avec allégresse car les montagnes et les collines tressailleront en vous attendant dans la joie. Saints de Dieu! levez vous, sortez de vos demeures, sanctifiez ces lieux, bénissez le peuple, Et nous hommes, pêcheurs, conservez nous dans la paix.

Marchez, saints de Dieu! avancez vous vers le lieu pré-

comme on l'appelait alors, consistait en une petite tablette ou rebord de tuf de forme carrée avançant en saillie hors du mur par conséquent elle faisait évi-

destiné qui vous a été préparé! et nous hommes pécheurs conservez nous dans la paix.

Les saints de Dieu seront exaltés dans la gloire. Ils se réjouiront sur leur couche. »

Le pontife de retour à l'autel en consacre le sépulcre avec le St Chrême en disant:

« Que ce sépulcre soit consacré et sanctifié au nom du Père et du fils et du saint Esprit. »

Puis après avoir placé (veneranter) le vase et les reliques qui y sont contenues dans le sépulcre il commence, l'assistance continue avec lui l'antienne ci dessous :

« Saints de Dieu vous avez reçu vos siéges sous l'autel de Dieu; intercédez le Christ pour nous.

℣. Les saints seront exaltés dans la gloire.

℟. Ils se réjouiront sur leurs couches.

J'ai entendu sous l'autel de Dieu la voix de ceux qui ont été mis à mort. Ils disaient pourquoi ne défendez nous pas notre sang? et ils reçurent la divine réponse: attendez encore un peu de temps jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit complet.»

Puis le Pontife prononce seul l'oraison suivante:

« Oh Dieu qui dans la cohabitation de tous vos saints préparez à Votre Majesté une éternelle demeure, donnez à l'édifice que vous construisez les célestes accroissements et accordez nous d'être toujours secourus par les mérites de ceux dont nous embrassons ici les reliques avec une pieuse tendresse.»

Le Pontife reprenant la mitre, fixe avec du mortier, la petite dalle qui ferme le sépulcre, l'architecte, ou le maître ouvrier qui ont construit l'autel terminent ce travail.

Chez les grecs, des reliques des martyrs reposent éga-

demment partie du plan primitif des excavations, ailleurs le même but était atteint au moyen d'une niche ou de quelqu'autre manière. Beaucoup de ces chapelles étaient aussi décorées richement à l'aide de peintures et d'autres ornements, mais nous n'en parlerons pas à présent, tout ce qui concerne la décoration des catacombes ayant assez d'intérêt et d'importance pour

lement dans l'autel ou se renouvelle chaque jour le mystère de la cène du Seigneur et sur lequel on place le Christ: céleste nourriture des âmes immortelles (a), ce n'est point cependant en aussi grande quantité que celle requise pour le sépulcre romain carré. Ils en mettent néamoins dans les colonnes qui soutiennent leurs autels, de même qu'à Rome une conque placée sur une colonne conserve dans la chapelle souterraine de l'Eglise de sainte Cécile les reliques de l'autel qui recouvre cette même conque.

C'est donc partout que nous retrouvons le culte des martyrs tel qu'il est sorti des catacombes. Que ceux qui parcourent ces lieux sacrés et admirent les merveilleux efforts de la science qui a su rapprocher les fragments séparés d'inscriptions qui gissaient ensevelies et inconnues depuis des siècles, rapprochent les usages de l'Eglise catholique de nos jours et les usages des premiers siècles du christianisme, le lien merveilleux qui les unit leur apparaitra bien clairement. En présence de cette tendre et sublime dévotion des premiers siècles pour les martyrs, les protestants qui se font l'illusion de se croire les plus près des traditions de l'Eglise primitive, n'entendent ils pas une voix qui leur demande ce qu'ils ont fait des souvenirs, des reliques, du culte de ces saints martyrs arrachés de ces autels ou l'immortelle épouse de Jésus Christ ne cesse de les recueillir et placer avec un si constant et si fidèle amour. (note du traduct.)

(a) Voyez Goar: Rituale Grœcorum pag. 493. Edit. de Venise 1730.

devoir être étudié à part. Nous ajouterons seulement quelques mots concernant un autre usage auquel on faisait parfois servir ces excavations en les transformant momentanément en lieu d'asile où se cachaient les évêques et les membres du clergé de Rome, et peut-être quelques autres personnes encore lorsqu'elles étaient particulièrement en butte aux recherches.

Nous lisons que le pape Alexandre I s'y réfugia au commencement du second siècle, à une époque où les excavations ne pouvaient pas avoir encore acquis une grande étendue. Environ cent ans plus tard vers le commencement du troisième siècle nous voyons plusieurs papes s'y cacher successivement. St Calixte qui donne son nom à un des plus grands cimetières que nous connaissions y habita quelque temps. Dans ce même cimetière St Urbain baptisa le mari et le beau-frère de Ste Cécile et ceux qui avaient été convertis également par l'éloquence persuasive de la Sainte. Là se réfugièrent aussi St Pontien, St Anthère, St Fabien, et St Corneille, qui tous se succédèrent sans interruption sur le siége de St Pierre de l'an 191 à l'an 252. A cette dernière époque une violente persécution sévissait contre l'Eglise sous l'empereur Valère qui défendit aux chrétiens de « s'assembler dans les lieux appellés cimetières ou » même de les visiter. » Le pape qui succéda à St Corneille, (en ne tenant pas compte de St Lucius qui ne régna que peu de mois), St Etienne, nonobstant la défense impériale véçut quelque temps dans les catacombes, y administra les sacrements et y réu-

nit les assemblées du clergé, jusqu'à ce que son asile ayant été découvert, les ministres de mort y pénétrèrent alors qu'il célébrait les saints mystères dans une chapelle souterraine. Après avoir attendu qu'il eut achevé le saint sacrifice, comme s'ils avaient été saisis par un surprenant sentiment de respect, ils se jetèrent sur son siége épiscopal et l'égorgèrent sur place. St Sixte qui lui succéda fut aussi martyrisé dans les catacombes, et trente ans plus tard St Caius, également évêque de Rome, s'y tint caché pendant huit ans et n'en sortit que pour se joindre à la noble troupe des martyrs. Sa mort eut lieu pendant la persécution de Dioclétien et il est le dernier exemple que nous puissions citer d'un Pape réfugié dans les catacombes sous le règne des empereurs païens. Même après que le christianisme fut devenu la religion de l'empire, le Pape Libère (359) se trouva heureux de pouvoir se mettre en sureté pendant un an et plus dans le cimetière de Ste Agnès jusqu'à la mort de l'empereur Adrien Constant; et bien plus tard encore St Boniface premier, au commencement du Ve. siècle, resta caché dans le cimetière de Ste Félicité tant que durèrent les troubles occasionés par l'élection de l'antipape Eulalius.

Il parait néanmoins qu'à part quelques rares exceptions les souverains pontifes ou d'autres personnes particulièrement désignées aux persécuteurs étaient les seuls qui se réfugiassent pour un temps un peu long dans les cimetières, l'opinion plus ou moins accréditée que la masse des fidèles ou même un nom-

bre considérable d'entre eux s'y cachassent à l'époque des persécutions, serait ainsi tout à fait erronée. Non seulement on aurait éprouvé une difficulté insurmontable à transporter dans ces réduits une quantité de vivres suffisante pour y faire subsister un grand nombre de personnes, mais il n'y existe aucune chambre capables de les contenir, ni trace d'arrangement d'aucune sorte conforme à cette supposition. Tous les signes distinctifs qui caractérisent les cimetières aussi bien que ceux qui conviennent à des lieux consacrés au culte se retrouvent dans les catacombes; les salles et les chambres qu'on y rencontre si fréquemment étant évidemment disposées dans ce but; mais rien absolument n'indique qu'elles dussent servir d'habitation, et nous ne lisons dans aucun texte qu'elles aient été employées de cette manière; sauf occasionnellement par quelques souverains pontifes, comme nous l'avons déjà dit, ou dans quelques autres cas tout à fait exceptionnels.

Tels étaient donc les usages auxquels avaient été affectées les catacombes romaines pendant les premiers siècles de l'Eglise. Mais avec la fin des persécutions commence une nouvelle époque de leur histoire. Elles ne devaient plus servir d'asile puisqu'il n'y avait plus de danger à éviter. Elles ne devaient plus servir à de pieuses réunions journalières alors que des églises s'élevaient dans tous les quartiers de la ville, et elles cessèrent peu à peu et graduellement de servir de cimetières; mais par cela même un nouvel et puissant intérêt commença

à s'y attacher, puis qu'elles étaient à la fois le monument d'une époque passée pleine de luttes, de souffrances héroïques, et un grand trésor où étaient déposés les restes mortels de ceux qui durant cette période avaient su persévérer dans la foi au prix de leur vie, et l'avaient transmise intacte à ceux aux quels il était donné de voir l'Eglise en paix et triomphante. En conséquence pendant plusieurs siècles les fidèles prirent l'habitude de s'y rendre en foule afin de satisfaire leur dévotion pour ces saints lieux. « Quand j'étais enfant, dit S. Jérôme, et que j'étu-
» diais à Rome j'étais dans l'usage de visiter cha-
» que Dimanche avec d'autres enfants qui parta-
» geaient mes goûts, les tombes des Apôtres et des
» martyrs et de pénétrer jusqu'aux cryptes qui y
» sont creusées dans les entrailles de la terre, les
» murailles qui vous pressent des deux côtés lorsque
» vous y entrez sont remplies de cadavres, et l'obscu-
» rité est si grande dans ce lieu qu'il semble presque
» qu'on assiste à l'accomplissement de cette parole
» du Prophète: « Qu'ils descendaient vivants dans les
» tombeaux. » Çà et là une faible clarté venant d'en
» haut dissipe momentanément l'horreur des ténèbres,
» mais en avançant, vous vous plongez de nouveau
» dans la profonde obscurité de la nuit et les paro-
» les du poëte: *Horror ubique animos, simul ipsa si-*
» *lentia terrent* se présentent spontanément à votre
» esprit. »

Prudence décrivant le cimetière de S. Hyppolite nous dit: « A peu de distance des murailles de

la ville une crypte obscure et profonde reste cachée parmi les vignes. Un sentier raide et un escalier tournant donnent accès à ces mystérieuses retraites la lumière qui arrive par cette entrée suffit à guider vos premiers pas. A mesure que vous avancez dans ces rues étroites et irrégulières, votre chemin est éclairé de temps à autre par quelque pâle rayon qui y pénètre à travers une ouverture pratiquée dans le haut. En sorte que malgré l'absence du soleil vous y jouissez de sa clarté dans un lieu bien au dessous du niveau du sol. C'est là que se trouvent les restes de St Hyppolite, proche de l'autel de Dieu, ensorte que la table d'où est distribué le pain de vie est aussi la fidèle gardienne du corps du martyr. La même plaque de marbre conserve ses ossements pour le jour du jugement dernier, et sert à nourrir les Romains d'une viande sacrée. Ce lieu est merveilleusement propre à inspirer la dévotion, et l'autel est toujours préparé pour ceux qui veulent venir y prier. Quand je souffrais du corps ou de l'âme j'y suis allé répandre moi-même mes supplications et en ai toujours obtenu du soulagement. Mes obligations envers St Hyppolite sont nombreuses, car le Christ N. S. lui a donné le pouvoir d'accorder à chacun l'objet de sa demande. C'est pourquoi depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher on peut voir les chrétiens s'y presser en foule pour rendre leurs hommages au Saint; et ce ne sont pas seulement les Romains riches et pauvres, femmes et enfants qui accourent, on y voit arriver aussi de longues pro-

cessions d'habitants d'Albano et des villes voisines et même de Nôle, de Capoue et d'autres lieux plus éloignés encore. »

Cette ardente et touchante dévotion envers les Catacombes amena quelques changements et quelques additions à leur construction primitive. Il devint nécessaire d'y pratiquer des entrées nouvelles et plus commodes à la place des anciennes très étroites à dessein afin d'être plus facilement cachées et placées pour autaut que possible dans des endroits solitaires, souvent, comme nous l'avons dit, dans l'enfoncement reculé d'une sablonnière abandonnée; par la suite au contraire, on les perça dans des lieux publics et près des grands chemins comme celles par la quelle on descend à la catacombe de Ste Agnés sur la voie Nomentane. Quand plusieurs martyrs célèbres se trouvèrent ensevelis dans différentes parties du même cimetière, on fit plusieurs entrées conduisant aussi directement que possible aux tombeaux les plus habituellement visités, comme par exemple ceux de St Corneille et de St Calixte.

C'est alors aussi que furent faites la plupart, si non la totalité, de ces ouvertures extérieures nommées *Luminaria* que Prudence mentionne aussi bien que St Jérôme, ouvertures qui n'avaient pas tant pour but de procurer une clarté à laquelle des moyens artificiels pouvaient suppléer efficacement, que le besoin de renouveler l'air et d'en activer la circulation à travers ces longues et étroites galeries. De telle ouvertures étaient évidemment nécessaires

à la santé de ceux qui visitaient ces lieux; car, malgré les qualités supérieures du ciment romain qui a maintenu en place pendant quinze cents ans les dalles qui fermaient les tombes, et qui ne cède à présent même, qu'à l'emploi des moyens violents, il semble impossible que quelque émanation délétère ne s'échappât point de cette multitude de cadavres réunis dans un espace aussi étroit, alors surtout qu'on ouvrait de nouveau les tombes doubles et triples occupées seulement par une partie de leurs destinataires pour y déposer ceux qu'elles devaient recevoir encore. Si nous tenons compte de la quantité de lampes qui brûlaient continuellement au coin des rues et devant beaucoup de tombes, et qui étaient toujours allumées pendant la célébration des offices religieux, aussi bien que de la chaleur que devait produire l'agglomération de la foule dans les étroites limites d'une chapelle souterraine il est facile de comprendre combien l'atmosphère des Catacombes eût été insoutenable si on n'y avait apporté quelque remède. Ces *Luminaria* étaient généralement disposés de manière à donner de l'air à deux chapelles à la fois. L'ouverture supérieure, celle qui se trouvait immédiatement à la surface du sol, assez petite, ne mesurait pas plus de deux pieds carrés, mais au bout de quelques pieds, la tranchée perpendiculaire s'élargissait obliquement de manière à percer la voûte des deux chambres situées immédiatement en face l'une de l'autre des deux côtés de la même galerie. Il est maintenant presque

impossible de rencontrer dans une partie quelconque des Catacombes un modèle vraiement complet de ces *Luminaria*, car ils ont été obstrués par degrés pendant le cours des siècles et plus ou moins abimés. Ils ont aussi contribué largement à la dégradation générale des cimetières puisque c'est à travers ces ouvertures que des torrents d'eau se sont répandus dans les chambres et les galeries, y entassant quelque fois un dépôt de huit à dix pieds d'épaisseur, d'argile ou de boue fort difficile à enlever. Cependant ceux des catacombes de S. Agnès et de S. Calixte sont assez bien conservés pour nous permettre de reconnaître leur forme et leurs dimensions premières. Mais il ne pouvait suffire à l'Eglise du IV^e. siècle d'améliorer la ventilation des catacombes et d'y ménager un accès plus facile aux tombeaux des martyrs. Les chapelles souterraines étaient par elles mêmes beaucoup trop petites pour contenir la foule qui s'y pressait, particulièrement au jour de la fête des martyrs, qu'on nommait leur jour de naissance, et en conséquence, les empereurs chrétiens prirent soin d'élever au dessus de beaucoup de cimetières des Eglises plus ou moins spacieuses, suivant le plus on moins de célébrité des martyrs ensevelis au dessous d'elles dans les catacombes. C'est ainsi que sous Constantin la chapelle sonterraine construite par S. Anaclet sur le tombeau de S. Pierre dans les cryptes du Vatican fut remplacée par la basilique de S. Pierre qui s'élevait à l'endroit même où nous voyons le merveilleux édifice actuel. A la

même époque furent construites les basiliques de St Paul, de St Laurent de, Ste Agnès et beaucoup d'autres. Un certain nombre d'entre elles, ou du moins des bâtiments occupant le même site et portant le même nom subsistent encore de nos jours, tandis que les autres détruites par les nations barbares, qui à différentes reprises envahirent la ville, n'ont jamais été rebâties. Dans le milieu du V^e^. siècle ces mêmes hordes barbares commencèrent à saccager aussi quelques portions des catacombes dans l'espoir d'y découvrir des trésors, et donnèrent le signal de cette œuvre de dévastation qui devait aboutir à leur abandon et à leur ruine. En l'an 509 le pape Jean III chercha à réparer quelques unes des dégradations qu'elles avaient subies et ordonna que la basilique de S. Jean de Latran fournit chaque dimanche les oblations, les cierges, et tout ce qui était nécessaire pour célébrer la messe sur quelques uns des tombeaux. Vers la fin du même siècle, St Grégoire le grand en réorganisant les stations et désignant les lieux où les fidèles s'assemblaient pour célébrer les différentes fêtes de l'année, inséra à côté des basiliques et des églises comprises dans le nouveau catalogue plusieurs catacombes. Honorius I en 625, Sergius I environ 60 ans plus tard, Grégoire III en 632, s'efforcèrent, tous plus ou moins, de préserver ces précieux restes de l'antiquité et de témoigner la vénération qu'ils leur inspiraient; mais immédiatement après la fin de cette période survint, la désastreuse invasion des lombards qui se ruants sur

Rome en assiégèrent les portes principales, détruisirent tout par le feu et la flamme, et finirent par envahir les catacombes elles mêmes ; ils enlevèrent de quelques unes d'entre elles les corps saints qui y avaient été ensevelis. Le Pape Paul I (761) nous a laissé la plus lamentable description de l'état de ces cimetières après ces sacriléges invasions : « Plusieurs d'entre eux, dit il, étaient auparavant négligés et en grande partie ruinés ; mais présentement, les impies Lombards les ont entièrement détruits. Ils ont déterré et emporté beaucoup de corps de saints, en conséquence de quoi, les hommages dûs à de si saints lieux sont actuellement tout à fait négligés, en telle sorte que les animaux eux mêmes y ont aujourd'hui accès, et que dans certains endroits on a osé y loger des moutons, c'est ainsi que les lieux consacrés à la sépulture des chrétiens, sont convertis en étables et en réceptacle pour le fumier. » Voila pour quel motif il considérait comme plus respecteux pour les corps des martyrs de les transporter dans les Eglises et couvents situés à l'intérieur des murs ce qui eut effectivement lieu.

A la vérité, cet usage de transporter dans l'intérieur des Eglises les corps des martyrs avait commencé bien long temps avant. Boniface III, au commencement du septième siècle transporta un grand nombre de corps saints au temple du Panthéon lors qu'il le consacra au service du christianisme, dans cette circonstance il reçut le nom qu'il a toujours porté depuis : *Sancta Maria ad martyres ;* et le Pape

Théodore, au milieu du même siècle, en transporta également d'autres eu une semblable occasion à l'Eglise de saint Etienne le rond sur le mont Cœlius. Après l'impulsion donnée lors de l'invasion lombarde ces translations se firent sur une plus grande échelle, on continua toujours en augmentant depuis le neuvième siècle jusqu'au commençement du treizième ; la conséquence naturelle fut la diminution de l'intérêt général qui s'attachait aux catacombes. Jusqu'au commencement du douzième siècle, c'était encore cependant la coutume des Romains pieux et dévots, de visiter le vendredi saint les cimetières des martyrs, à pieds nus et processionnellement ; Pierre le vénérable qui vivait à peu près vers le même tems parle des très anciens autels et oratoires qu'il a vu dans des cryptes souterraines et qui étaient souvent visités par les fidèles qui les baisaient dévotement et les vénéraient.

C'est à partir du pontificat d'Honorius III. au treizième siècle, et jusqu'à celui de Martin V. au quinzième, que toute mention des catacombes cesse complètement ce qui s'explique suffisamment par les circonstances dans les quelles Rome se trouvait pendant cette période agitée.

L'établissement des papes à Avignon ; le long séjour qu'ils y firent, la violence des différentes factions, et la désorganisation de tout l'ordre social tant dans la ville que dans ses environs, amenaient de trop grandes perturbations, pour que nous nous étonnions qu'alors que tous les esprits étaient ab-

sorbés par des préocupations de cette nature le souvenir même des anciens cimetières sauf de ceux aux quels une Eglise importante donnait accès se soit complètement perdu.

Onuphre Panvinius, moine Augustin, écrivit à la fin du seizième siècle quelque chose sur leur nombre et leurs désignations, mais il semble n'avoir consulté que les actes des martyrs, le Liber Pontificalis, et d'autres anciens documents, et n'avoir visité personnellement aucune des catacombes. Il n'en compte que quarante trois et a été suivi en cela par le savant Baronius environ vingtcinq ans plus tard. Jusqu'aux travaux de l'infatigable Bosio, dont nous avons déja parlé, aucune lumière n'avait éclairci ce point. Quand ces fouilles eurent de nouveau excité l'intérêt que le monde catholique portait aux catacombes, on revint à l'usage d'en tirer des corps de martyrs, et plusieurs papes accordèrent de temps en temps pour cet objet un privilége particulier, soit à différentes personnes, soit à divers corps religieux.

Toutes ces concessions spéciales furent ensuite abolies par Clément IX. qui voulut se réserver personnellement la connaissance de tout ce qui concernait les catacombes; son successeur Clément X. (13 janvier 1672) fit un décret qui en remettait le soin au Card. Vicaire de Rome et plus tard ce soin fut partagé entre le Card. Vicaire et le prélat préposé à la sacristie des chapelles pontificales du Pape sous la direction des quels se poursuivirent les fouilles, mais comme malheureusement elles n'avaient d'autre but

que de chercher des reliques, ces excavations ne furent pas dirigées de manière à conserver les catacombes et à faciliter aux antiquaires l'étude de leur architecture et de leurs monuments, comme cela a été fait plus tard par le P. Marchi sous Grégoire XVI. et par la commission d'Archéologie sacrée sous Pie IX. C'est au pontificat actuel que nous devons les conditions beaucoup meilleures où nous nous trouvons pour examiner au point de vue de la science ces précieux restes de l'antiquité; les découvertes journalières accomplies depuis les dernières mesures adoptées, nous promettent d'abondants matériaux non seulement pour l'étude de l'archéologie chrétienne, mais aussi pour l'histoire Ecclésiastique.

CHAPITRE III.

PEINTURES DANS LES CATACOMBES

Les chapelles souterraines dont nous avons parlé sont, dans nombre de cas, richement décorées de peintures, dont quelques unes ont été attribuées par des juges compétents de l'art ancien aux premiers siècles de l'Eglise. Tel était notamment l'avis de d'Agincourt, et son opinion sur cette matière a une valeur toute particulière, car s'étant adonné pendant trente ans à l'étude comparée des différentes époques de l'histoire des beaux arts et ayant réuni des dessins pris sur les monuments encore existants de cha-

cune de ces époques, son œil exercé devait être habile à reconnaître la date d'une peinture. Il avait eu de plus l'occasion d'examiner les fresques, alors récemment découvertes, de Pompéi, ensevelies par une éruption du vésuve en l'an 79, aussi bien que les peintures des thermes de Titus, appartenant à la même époque et celles du tombeau des Nasons qui sont du second siècle. Les décorations de ce dernier mausolée, aussi bien que celles de quelques *columbaria* du même temps, se rapprochent réellement beaucoup par les divisions géométriques de la voûte, de la décoration des catacombes, et même quelques uns des sujets qui y sont représentés, ou plutôt leurs détails et leurs ornements accessoires, sont les mêmes dans l'un et dans l'autre sépulcre. Nous savons que pendant les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne l'art était dans un état beaucop plus florissant qu'il ne le fut ensuite pendant le très long espace de temps, où l'antique beauté classique allait s'altérant par degré et se perdant de jour en jour, tandis que celle qui était destinée à lui succéder, qu'on peut regarder en quelque sorte comme la création nouvelle et spéciale du christianisme, et qui devait faire la gloire des âges suivants, n'était pas encore née. Les peintures des catacombes les plus habilement exécutées doivent donc être assignées à l'époque la plus reculée; car il serait évidemment peu raisonnable de soutenir que les chrétiens apportaient à la décoration de leurs chapelles souterraines, une somme de talents plus grande que celle qui s'étalait dans les

thermes, les villas, et les palais contemporains. D'autres indications encore peuvent nous aider, au dire de ceux qui ont étudié l'art chrétien, à formuler un jugement sur la date respective de ces peintures. Tel est par exemple le nimbe, cette auréole circulaire lumineuse, dont nous voyons entourée la tête des saints dans toutes les peintures du moyen âge, et qui ne fut usité qu'à partir de la fin du IV°. siècle c'est-à-dire de la chute du paganisme auquel ce ornement fut emprunté et ensuite généralement adopté. Ainsi toute peinture qui nous représente un évêque ou un martyr la tête ornée d'un nimbe doit être nécessairement assignée à une période postérieure aux siècles de persécution, et souvent même considérablement plus tardive, car l'Eglise se complaisant, comme nous l'avons vu, à entourer des témoignages de la plus fervente dévotion les héros de ses luttes passées, il était bien naturel qu'elle persistât à décorer de peintures les sépulcres dans lesquels reposaient leurs corps. Quand ces corps furent transférés dans les Eglises de Rome les raisons qui avaient fait décorer les sépulcres cessèrent d'exister, mais jusqu'à ce moment c'est à dire jusqu'au VII°. VIII°. et IX°. siècle, suivant la date particulière de la translation de chacun des saints dont il s'agit, les peintures ont du être continuellement renouvelées sur le même emplacement par les générations successives. Nous ne devons donc pas nous étonner de rencontrer dans le cimetière de St Callixte la représentation de St Corneille pape et martyr et son contemporain

St Cyprien, portant tous deux le costume ecclésiastique complet, et tenant à la main le livre des évangiles, et pareillement celle de St Sixte, St Urbain, et Ste Cécile dans la même catacombe. Toutes appartiennent vraissemblablement aux V°. et VI°. siècle, car il n'est pas probable, par un motif que nous exposerons en parlant spécialement de cette catacombe qu'elles aient été faites postérieurement.

La plupart des peintures des catacombes remontent, selon tous les juges compétents en matière d'art, à une époque beaucoup plus ancienne. Il est vrai que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne l'Eglise regardait la peinture d'un œil défiant et jaloux, cet art avait été tellement corrompu par les usages aux quels l'avait fait servir le paganisme, qu'il ne semblait voué qu'à réveiller des idées idolâtriques ou licencieuses, et néammoins la peinture était certainement employée dès le commencement bien qu'avec précaution. Nous lisons dans Tertullien, qui écrivait au second siècle, que les coupes dont se servaient les chrétiens étaient ornées de l'image du Bon Pasteur, et le même auteur nous apprend quelles formes la peinture prêtait généralement à notre sauveur. Eusèbe parle aussi de peintures représentant les apôtres, qui appartenaient à une antiquité reculée, et des indications semblables se rencontrent dans St Augustin (1), comme dans St Basile, St Chrysostôme

(1) De consensu Evang., lib. I. c. 10. Voyez aussi Tertullien de Pudic., c. 10.; Mabillon, praef. in IV.; saec. Bened. §. 3.

et d'autres pères grecs; on ne saurait donc regarder d'avance comme improbable l'opinion des critiques compétents qui accordent, nous l'avons dit, à beaucoup de peintures des catacombes une origine aussi ancienne que le premier ou le second siècle de l'ère chrétienne. On rencontre, soit dans les recueils ecclésiastiques soit dans les peintures elles mêmes, bien des indications qui confirment et appuient cette opinion. Les ornements accessoires sont quelque fois tout pareils à ceux qu'on remarque dans les édifices payens contemporains, et les sujets plus importants, qui portent naturellement un caractère exclusivement chrétien, sont ceux que nous pouvions nous attendre à voir choisis par des fidèles persécutés. On n'y trouve pas, il est vrai, la représentation des souffrances physiques des martyrs, comme celles qui, sur les murs de St Etienne le Rond au mont Cœlius, nous font frissonner aujourd'hui. Nous lisons bien dans Prudence que de tels sujets étaient quelque fois peints de son temps sur les tombes sacrées et qu'il vit par exemple, sur le sépulcre de St Hyppolite, une image de ce saint trainé par des chevaux indomptés sur les plages de la côte d'Ostie; mais cette peintures était certainement l'ouvrage d'un siècle de paix et postérieure aux persécutions. Tandis qu'elles sévissaient dans toute leur violence, l'Eglise avait soin d'épargner à ses enfants ces lugubres images, et de faire en sorte que, si leur vie sur la terre était exposée à bien des périls et à bien des peines, le lieu de leur repos fut entouré de toutes les représenta-

tions propres à leur suggérer des peusées consolantes et fortifiantes, en même temps qu'à les instruire et à graver plus profondément dans leur esprit les émouvantes réalités de cette foi, pour laquelle ils pouvaient être appelés tous les jours à répandre leur sang.

La figure la plus habituellement reproduite dans les catacombes est celle du Bon Pasteur, celle là même dont l'antique usage nous est attesté par Tertullien. Quelques critiques ont mis en donte, il est vrai, le sens chrétien de cette peinture; ils ont supposé qu'elle était empruntée à un type païen vulgaire et le tombeau des Nasons a été cité comme possédant une de ces figures. Les poëtes païens se complurent il est vrai trop souvent à tracer des images de la vie pastorale, pour que la plus touchante et la plus gracieuse de toutes, celle d'un pasteur portant sur son sein ses tendres agneaux, ou sur son épaule sa brebis fatiguée, ait pu leur échapper et il est également vrai que dans ce tombeau des Nasons, se rencontre la figure d'un berger de chèvres tenant une urne à la main, et portant un chevreau sur ses épaules; mais rien dans les traits de ce berger n'établit une ressemblance particulière avec le Bon Pasteur des catacombes. Ils attestent contraire, combien il y a de détails qui les distinguent. Ce premier personnage est évidemment une représentation allégorique du printemps; il occupe un compartiment à l'angle de la voûte. Les compartiments qui lui correspondent dans les autres angles renferment des figures analogues caractérisées par leurs emblèmes. Bien différent

de celui des catacombes ce pasteur est nu, et il est représenté dansant avec une nymphe qui tient à la main une corbeille de fleurs, tandis qu'une pyramide de roses s'élève entre eux. Et véritablement les accessoires mêmes qui avaient pu suggérer l'idée que le type du Bon Pasteur avait été emprunté à des artistes païens fournissent bien plus tôt une preuve de son origine chrétienne, quand on voit combien il est facile d'en tirer un sens profondément chrétien. Ainsi on objecte que le Bon Pasteur des catacombes est parfois retracé avec une chèvre au lieu d'une brebis sur l'épaule, tenant à la main un chalumeau ou quelqu'autre instrument champêtre semblable à ceux qui caractérisaient Pan, le Dieu païen. Mais pourquoi l'artiste chrétien chargé de représenter Notre Sauveur sons les traits du Bon Pasteur ne lui aurait-il pas donné tous les attributs ordinaires des bergers, et particulièrement celui dont un des plus anciens pères s'est précisément servi comme très susceptible d'interprétation symbolique. « Le Bon Pasteur, » dit St Grégoire de Nazianze, « donne par moment du repos à ses brebis, dans d'autres moments il les presse et les dirige, rarement avec sa houlette, plus souvent avec son chalumeau. »

Et les paroles même de Notre Sauveur semblent autoriser ce symbolisme. « Mes brebis, dit-il, connaissent ma voix. » Ainsi lorsque dans ces peintures on rencontre par fois un bouc au lieu de la brebis, ou le plus ordinairement à côté d'elle, on peut croire, sachant que dans la sainte Ecriture le bouc est

toujours pris comme le type du pécheur, qu'il y a été placé comme un emblème propre à caractériser plus fortement encore la miséricorde du Christ et sa promptitude à recevoir les pécheurs repentants. Dans une très ancienne peinture des catacombes de St Callixte le sauveur est debout entre un bouc et une brebis mais la brebis n'est qu'au second rang, à sa gauche, tandis que le bouc est à droite à la place d'honneur. L'histoire de ces temps reculés nous explique cette disposition, qui n'était pas assurément le résultat du caprice de l'auteur, mais contenait un profond enseignement théologique. Une des plus anciennes hérésies qui ait déchiré la chrétienté, celle des montanistes, refusait à l'Eglise le pouvoir de remettre quelques uns des péchés les plus graves. Les adultères, les meurtriers et les apostats pouvaient après avoir fait pénitence de leurs fautes, pendant toute leur vie, être recus par Dieu dans sa miséricorde; mais jamais suivant ces hérétiques ils ne pouvaient être réconciliés avec son Eglise: nous apprenons de Tertullien lui même, si malheureusement séduit plus tard par cette hérésie, que c'était afin de protester contre cette extravagante sévérité que les premiers chrétiens représentaient sur leurs coupes la parabole du Bon Pasteur. Donc une peinture qui semble donner en quelque sorte la préférence au bouc sur la brebis était seulement une reproduction littérale de cette parabole à laquelle, pour rendre encore plus sensible le grande doctrine chrétienne de la miséricorde, on avait mêlé une idée

empruntée à celle de l'enfant prodigue, où se retrouve encore plus directement la doctrine qu'on avait en vue, puisque le pêcheur repentant reçoit de son père « sa première robe, un anneau pour ses doigts, une chaussure pour ses pieds » et qu'il est traité de manière à exciter momentanément la jalousie de son frère aîné demeuré juste. Après avoir visité les catacombes et s'être de la sorte tant soit peu familiarisé avec le caractère évidemment chrétien de la plupart des peintures qu'on y trouve, il n'y a personne qui sachant combien N. S. lui-même se plaisait à se présenter à nous sous les traits du Bon Pasteur, puisse se méprendre sur la signification de cette belle figure qu'on y rencontre à chaque pas, tantôt grossièrement tracée sur la dalle d'un tombeau, tantôt peinte à la voûte ou sur les murailles des chapelles, et d'autre fois occupant la première place dans les sculptures des différents sarcophages maintenant réunis dans les Musées chrétiens. L'image d'un Pasteur est par elle même quelque chose d'assez ordinaire pour que les païens et les chrétiens lui aient donné des traits semblables; mais c'est le propre de l'art chrétien d'attacher un sens symbolique à une figure ordinaire, et il n'y en avait assurément aucune mieux faite pour élever le courage et exciter l'amour des hommes appelés à vivre sous le coup de perpétuels dangers que celle de ce Bon Pasteur qui avait donné sa vie pour ses brebis.

Les sujets les plus fréquemment reproduits dans les peintures des catacombes, après l'image du Bon

Pasteur, sont ceux qui rappellent plus ou moins directement le dogme de la résurrection symbolisée par la délivrance miraculeuse de quelque personnage exposé à la mort ou à quelque grand danger; ces conditions se rencontraient dans l'histoire du prophète Jonas dont les vicissitudes étaient singulièrement intéressantes et instructives pour les premiers siècles de l'Eglise, et aussi est-elle très souvent retracée dans ces cimetières. La croissance subite de l'arbre qui lui prêta abri contre le soleil brûlant rappelait aux chrétiens persécutés que Dieu avait le pouvoir de secourir les siens réduits à l'extrémité, même par un miracle, s'il en était besoin. La manière soudaine dont l'arbre avait séché ensuite, et les plaintes du Prophète, leur apprenaient qu'ils dépendaient entièrement de Dieu, et les avertissaient d'éviter la faute de Jonas et de se tenir toujours prêts à voir les épreuves succéder aux consolations. La suite de l'histoire confirmait cet enseignement, puisque le Prophète englouti par une graude baleine au moment même où il se croyait perdu pour toujours, était sauvé par ce qui paraissait l'instrument de sa ruine. « Ce qui semblait la destruction, dit St Augustin, était véritablement la préservation » et lorsque plus tard il était rejeté sur la terre ferme, cette circonstance, que N. S. lui-même avait indiqué comme la figure de la résurrection, et par conséquent de la nôtre leur donnait une leçon d'espérance bien propre à encourager ceux qui gémissaient sour le poids de la persécution. Ces quatre scènes tirées de l'histoire de Jonas oc-

cupent quelquefois les compartiments correspondants aux quatre angles de la même chapelle. D'autre fois, deux seulement sont représentées, ou bien toute l'histoire est resserrée dans un même tableau, où l'on voit la baleine le rejeter précisément sous l'arbre. Relativement à la manière dont les détails de ces sujets sont rendus, il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que le monstre est toujours représenté sous les traits d'une sorte de dragon redoutable, ce qui est bien d'accord avec les gloses des anciens Pères, qui le considèrent comme étant une figure de l'ancien serpent, par lequel la mort est entrée dans le monde. Quant à l'arbre sorti de terre pour abriter le Prophète, il n'est pas aussi aisé de distinguer à quelle espèce il appartient, et s'il s'approche davantage du lierre de la vulgate, ou de la courge de la traduction protestante. St Jérôme dit quelque part que c'était une plante qui croit seulement dans la Syrie et n'a pas de nom qui lui corresponde dans la langue latine, il est généralement représenté comme s'enlaçant à un treillage probablement l'image de la cabane que Jonas est dit expressément avoir élevé pour son usage à l'Est de la ville. Les fresques qui représentent Daniel dans la fosse aux lions, et les trois enfants dans la fournaise, appartiennent à la même catégorie et se rencontrent aussi très fréquemment dans les catacombes. Le Prophète est toujours peint dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire dans celle que les anciens chrétiens avaient adopté pour la prière, debout et les bras étendus vers le

ciel cette attitude qui, à ce que nous apprennent les pères, était universellement usitée par les premiers chrétiens est aujourd'hui même encore celle du prêtre dans plusieurs des cérémonies de la messe, celle des capucins et de quelques autres religieux servant la messe, et partout celle de beaucoup de gens du peuple. Il est digne de remarque que St Grégde Nazianze dise expressément que Daniel subjuga les bêtes sauvages en étendant les bras, c'est-à-dire par la force de la prière; l'expression même dont il se sert montre que cette manière de peindre le Prophète était familière à St Grégoire. Daniel est toujours représenté sans vêtement, du moins partout où j'ai pu le voir, tandis que les trois enfants dans la fournaise sont toujours entièrement habillés conformément au texte des écritures; ils portent le costume particulier aux peuples du levant. Le bonnet phrygien et de larges pantalons. La résurrection de Lazare est aussi un de ces sujets de prédilection; il se rattache au même ordre d'idées que ceux dont nous venons de faire l'énumération, et il est évidemment fort bien approprié á la décoration des murailles d'un cimetière chrétien. Dans ces peintures l'entrée du tombeau a la forme du fronton d'un temple parce que telle était la décoration ordinaire des sépulcres de l'ancienne Rome, et Lazare lui même est tout enveloppé de bandelettes suivant la description de l'évangile.

Mais il y a un autre ordre de peintures où la lettre de l'écriture est beaucoup moins fidèlement respectée. Par exemple on rencontre assez souvent Noê dans

dans l'arche et près de lui la colombe qui lui rapporte le rameau d'olivier, seulement; au lieu d'une arche capable de contenir Noë et sa femme, ses fils et les femmes de ses fils, ainsi qu'un couple de tous les animaux vivants à la surface de la terre, nous n'avons sous les yeux qu'une sorte de boite ou de coffre dans lequel se trouve un homme ou quelque fois une femme les bras étendus pour reprendre la colombe. Evidemment le peintre ne se proposait pas de retracer ce fait de l'histoire sainte en tant qu'historique; mais seulement comme le symbole de ce qui se passait journellement dans l'Eglise chrétienne. Ainsi St Pierre dans son épître parle du déluge comme de la figure du baptême, et nous savons que l'arche était toujours considérée par les premiers chrétiens comme l'emblème de l'Eglise où nous traversons les eaux du baptème pour nous sauver. Le colombe aussi est le symbole constant du St Esprit par lequel nous renaissons dans le baptême, et la branche d'olivier est le signe de la paix et de la réconciliation. En sorte que tout le tableau rappelle ingénieusement la condition de tous les chrétiens, nés ennemis de Dieu, entrés dans son Eglise par le baptême, et devenus par lui ses amis et dignes de recevoir un gage de paix.

Cette fresque n'est pas la seule dans ces cimetières qui fasse allusion aux sacrements et aux autres rites de l'Eglise, bien au contraire, comme les catacombes n'étaient pas uniquement destinées à l'inhumation des morts, mais encore à l'instruction des vivants, les sujets destinés à instruire forment ainsi qu'on pou-

vait s'y attendre, toute une série de peintures très nombreuses et très intéressantes. Ainsi le sacrement de baptême est souvent représenté soit littéralement, soit symboliquement, quelque fois nous voyons un homme pêchant un poisson qui est évidemment l'emblème de la mission apostolique des pêcheurs d'hommes et rappelle cet ancien texte des pères où nous sommes désignés, nous autres chrétiens, comme de petits poissons façonnés à l'image de J. C. le vrai poisson né dans l'eau et par lequel seul nous pouvons être sauvés. Puis, dans le compartiment correspondant, la même idée est rendue littéralement par l'image d'un homme qui verse de l'eau sur la tête d'un autre homme, lequel se tient debout devant lui. Une autre figure historique qui sert par fois à rappeler la même doctrine c'est celle de Moïse frappant le rocher, et il y a dans la manière dont ce sujet est traité quelques particularités dignes d'une examen attentif et loyal. Moïse ôtant sa chaussure avant d'obéir à l'appel du Seigneur qui lui ordonne de gravir la montagne, et Moïse frappant le rocher sont quelques fois représentés sur les deux parois opposées de la même chapelle et d'autres fois immédiatement juxtaposés, de manière à former deux parties du même tableau. Mais dans une peinture des catacombes de St Callixte ainsi disposée, les têtes des deux figures de Moïse diffèrent complètement. Il y a plus, au fond d'un des calices de verre trouvés dans les catacombes, on a retrouvé ce même sujet de Moïse frappant le rocher.

Seulement sur la tête de ce personnage est inscrit non pas le nom de Moïse, mais celui de Pierre. Enfin sur plusieurs des sarcophages des IV°. et V°. siècles que l'on voit au musée de l'art chrétien au palais de Latran, la même scène sculptée en bas relief est placée non au milieu des représentations tirées de la vie de Moïse, mais au milieu de celles qui se rattachent à la vie de St Pierre. Maintenant nous savons que Moïse était la figure de N. S. lui même; ce patriarche étant à l'ancienne loi, toute proportion gardée, ce que N. S. est à la loi nouvelle. Nous savons aussi que cet acte de frapper le rocher était le symbole spécial du baptême, car St Paul nous dit que: « ce rocher était le Christ » et tous les récits de l'ancien testament où l'eau intervient sont universellement interprétés par les Pères, comme se rapportant au baptême et à la grâce conférée par la loi nouvelle. Le Christ cependant n'étant pas demeuré sur la terre pour y administrer ses sacrements et y prêcher sa loi; ces restes de l'art des premiers temps attestent quel était celui qui, selon la croyance de la primitive Eglise, avait été désigné par lui pour être son vicaire et pour être auprès du nouvel Israël ce que Moïse avait été à l'ancien, son guide et son chef; celui là même auquel il avait particulièrement confié les clefs du royaume du ciel et plus solennellement qu'à tout autre le soin de paître son troupeau. Une autre circonstance se rattachant aussi au même ordre d'idées mérite de bien fixer l'attention. Lorsque dans ces antiques peintures N. S. est représenté ; ressusci-

tant Lazare d'entre les morts; changeant l'eau en vin, ou accomplissant quelqu'autres miracles il tient à la main une baguette avec laquelle il touche l'objet sur lequel il va exercer son pouvoir, cette baguette, nous n'avons pas besoin de le dire, était un signe d'autorité ni plus ni moins que le sceptre royal. Mais bien loin qu'elle soit indifféremment attribuée à tous les personnages, nous ne la rencontrons sur ces monuments de l'art chrétien antique, que dans la main du Christ lui-même, de St Pierre et de Moïse, ou pour mieux dire, seulement dans celle du Christ et de St Pierre, car nous n'avons pas souvenir qu'elle se trouve jamais à la main de Moïse, sauf lorqu'il en frappe le rocher, et alors, nous l'avons vu, il est la figure de St Pierre. Un bas relief sculpté sur la face principale d'un des sarcophages auxquels nous avons déja fait allusion offre un remarquable exemple de ce symbolisme: à la suite de scènes retraçant différents miracles du Christ, où il tient lui-même la baguette, vient un groupe où il ne la porte plus, mais il l'a confiée à St Pierre, ou pour mieux dire, ce groupe ne représente pas autre chose que le don fait à St Pierre de cette baguette. Le coq est au pied de St Pierre afin de rappeler sa chute, circonstance que les pères ont identifiée d'une manière si admirable avec la haute dignité à laquelle il a été élevé disant: qu'il lui avait été permis de tomber dans une faute telle qu'aucun autre apôtre n'en a commis de semblable parce que les clefs du royaume du ciel devant lui être confiées il était nécessaire qu'elles le fussent à un

pénitent. L'innocence aurait pu ne pas vouloir ouvrir à ceux qui avaient eu le malheur de tomber quoiqu'ils se fussent relevés ensuite; tandis que celui qui n'était entré lui-même qu'au moyen de la pénitence ne saurait refuser d'ouvrir les portes toutes grandes, non seulement aux innocents mais aussi aux pénitents.

Un autre sujet fréquemment produit sur les murailles des catacombes est N. S. guérissant le paralytique on en comprend facilement le sens mystique en se reportant aux circonstances qui ont accompagné ce miracle et aux paroles proférées par N. S. à son occasion. Le corps paralysé du malade n'était aux yeux de celui qui voyait à la fois le corps et l'âme, qu'une image matérielle de l'âme paralysée par le péché. C'est pourquoi au lieu de lui parler d'abord de ses maux corporels, il lui dit : « Aie confiance, tes péchés te sont remis » après quoi, lorsque les pharisiens commencèrent à murmurer il continua à leur prouver par le témoignage d'une guérison miraculeuse que: « le fils de l'homme avait sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » Maintenant si nous rapprochons cette parole de N. S. de cet autre (Jean. XX, 23.) par laquelle il délègue à ses apôtres une puissance semblable; nous comprendrons que ce miracle était pour les fidèles un signe visible de ce pouvoir toujours subsistant « sur le terre de remettre les péchés » c'est a dire de l'auguste sacrement de pénitence. Une fresque de la catacombe de St Hermès démontre clairement que tel était en effet le sens symbolique qu'on y attachait

puisqu'on y trouve ce même sujet placé de manière à correspondre immédiatement à un autre tableau représentant littéralement l'administration de ce sacrement sous la forme d'un homme agenouillé à deux genoux devant un prêtre qui lui confère l'absolution.

Mais de tous les sacrements celui qui est de beaucoup le plus fréquemment retracé dans ces anciennes peintures, c'est, comme nous devions nous y attendre, le sacrement qui est pour ainsi dire comme le centre et le couronnement de tous les autres : la Ste Eucharistie. La multiplication de quelques pains et de quelques poissons de manière à nourrir plusieurs milliers de personnes en était, sous plus d'un rapport une image sensible. Le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, est aussi, sons une autre aspect, un symbole frappant du même dogme. Ces deux miracles de N. S. et particulièrement le premier, sont fréquemment reproduits. Ils ne sont pas seulement représentés historiquement, bien souvent le pain et le poisson figurent ensemble dans des tableaux qui n'ont aucun rapport à ce trait particulier de l'évangile, si nous en jugeons du moins par le nombre des pains, des poissons, et des disciples ; ils n'y figurent pour aucun autres motifs que leur signification mystique. Le poisson a toujours été considéré dès les premiers temps comme la figure de N. S. Origène a dit : « Le Christ symboliquement appelé le poisson » et des écrivains postérieurs observent que les lettres qui forment, en grec, le mot poisson ἰχθὺς offrent les initiales du nom de N. S. et de sa mission : *Jésus-Christ fils de*

Dieu, sauveur; Ἰησοῦς Χριστὸς θεὸν Υἱὸς Σωθὴρ mais c'est surtout comme figure de N. S. dans la Ste Eucharistie qu'il a été employé. Une inscription sépulcrale grecque d'une haute antiquité nous invite à recevoir: « la douce nourriture du Sauveur de tous les saints, en prenant dans nos mains *le poisson.* » St Augustin au livre de ses confessions appelle le festin eucharistique cette solemnité « dans laquelle est servi devant nous ce poisson qui après avoir été retiré de l'abime devient la nourriture des mortels pieux » et le *piscis assus* de l'évangile avec lequel N. S. nourrit ses disciples auprès de la mer Tibériade est toujours envisagé par les Pères comme représentant symboliquement le «*Christus passus.*» «N. S.,» dit St Augustin commentant ce passage, « prépare un festin pour ses sept disciples, le poisson qu'ils virent posé sur les charbons ardents, et du pain. Le poisson grillé est le Christ, il est aussi le pain descendu du ciel, et en lui l'Eglise a un corps destiné à jouir d'un bonheur éternel, afin que nous tous qui avons cette espérance, nous puissions entrer en communion par un si grand sacrement et participer à un même bonheur: » Le poisson et le pain réunis composaient donc un signe mystérieux très convenable lorsqu'il s'agissait de rappeler la sainte Eucharistie. Le second était la reproduction de sa forme extérieure et visible, le premier, le symbole de sa réalité intérieure et cachée. Ainsi dans un cubiculum du cimetière de St Callixte voisin de la tombe de St Corneille et probablement antérieur à son pontificat,

c'est-à-dire, qui doit appartenir à la première moitié du troisième siècle, on peut voir répété deux fois et disposé comme une sorte d'ornement, de chaque côté d'une des principales peintures tracées sur ces murailles, un poisson soutenant sur son dos un panier de pain. Le pain n'appartient pas à la catégorie ordinaire des petits pains appelés « *decussati* » parce qu'ils étaient divisés en quatre parties égales par deux lignes croisées, tracées à la surface, mais à l'espèce connue par les Romains sous le nom barbare de « MAMPHALA » qui était un pain de couleur gris cendré, usité par les Orientaux et principalement par les Juifs, dans les offrandes de prémices des fruits qu'ils faisaient aux prêtres; pour cette raison ce pain était considéré comme sacré. On distingue aussi dans le panier des traits à l'aide des quels on avait évidemment cherché à représenter un calice de verre plein de vin rouge; et tout le tableau évoque naturellement le souvenir de cette description que fait St Jérôme des trésors de l'évêque, « *Corpus Domini in canistro vimineo* » (Le panier reproduit par le peintre étant précisément de cette espèce, c'est-à-dire tressé de branches d'osier) « *et sanguis in vitro.* » Le corps de N. S. dans un panier d'osier et son sang dans du verre. Le pain réservé à des usages sacrés et le vin rouge portés par le poisson forment une combinaison symbolique qui sans aucun donte figurait la sainte Eucharistie. Une autre chapelle du même cimetière renferme les tombeaux de plusieurs évêques de Rome depuis St Pontien en l'an 235 jusqu'à

St Melchiade en 314 et dans son voisinage immédiat se trouve une série de chambres disposées seulement pour servir de sépultures et ornées de peintures remontant à la même époque et par conséquent à une très haute antiquité. L'une d'elles représente une table chargée de deux pains et d'un poisson; dans une autre est une table semblable mais avec un seul pain et un seul poisson, sur lesquels un prêtre étend les mains comme pour les bénir, tandis que de l'autre côté de la table se tient une femme avec les bras levés dans l'attitude de la prière.

Il est difficile de savoir si cette dernière figure était destinée à représenter l'Eglise ou seulement la femme ensevelie dans la tombe voisine; mais nous ne saurions douter que l'ensemble de cette peinture aussi bien que celle des chambres adjacentes, où sept disciples sont représentés assis devant un festin composé seulement de pain et de poisson, ne se rapporte à la sainte Eucharistie.

Tels étaient donc les sujets les plus habituellement reproduits, mais on en rencontre d'autres encore, particulièrement significatifs et intéressants, eu égard aux circonstances dans lesquelles l'Eglise se trouvait placée, ainsi l'adoration de N. S. par les sages de l'orient est un sujet favori, et nous pouvons facilement nous rendre compte de la préférence qu'il inspirait aux premiers chrétiens; il exprime leur reconnaissance de ce qu'eux mêmes, gentils pour la plupart, avaient été appelés à la connaissance de N. S. et leur espérance que la foule des gentils, et leurs persé-

cuteurs païens eux mêmes, pour lesquels sans aucun doute, ils priaient continuellement, à l'exemple de leur maître, arriveraient un jour à se prosterner à ses pieds de la même manière que les rois de l'Orient. Les mages sont ordinairement représentés offrant leurs dons à N. S. assis sur les genoux de sa mère qui est elle-même assise; parfois il sont peints debout devant Hérode, ayant au dessus de leur tête l'étoile qu'Hérode vu la direction de son regard ne peut appercevoir. Le nombre des mages n'est pas toujours le même, mais nous en voyons tantôt trois, tantôt deux, et d'autre fois quatre seulement; comme dans ces deux derniers cas ils sont représentés debout et placés un à un ou deux à deux de chaque côté de la Ste Vierge, il est assez vraisemblable que leur nombre a été particulièrement déterminé en vue de l'ordre et de la symétrie du tableau.

Différents autres faits empruntés soit à l'ancien, soit au nouveau testament se retrouvent encore de temps en temps dans les peintures murales de ces cimetières; mais nous en avons dit assez pour donner une idée générale des caractères et de la signification de ceux qu'on y a le plus fréquemment répétés.

On n'apperçoit que rarement des tableaux dont les sujets ne soient pas tirés de la bible; tels par exemple que la reprodution d'une figure seule, soit celle d'un martyr, soit celle d'un autre chrétien enseveli dans la tombe voisine. Les uns et les autres sont toujours disposés de la manière la plus simple et toujours avec les bras étendus dans l'attitude de la prière; quelque

*

fois leurs noms sont tracés au dessus de leur tête comme dans une chapelle de St Callixte où, sur un autel double, se trouvent cinq figures, deux de femmes et trois d'hommes, chacune avec le nom du personage représenté et la formule ordinaire «*in pace,*» ces figures appartiennent évidemment à une époque très reculée puisqu'elles n'ont pas de nimbes et que deux ou trois d'entre elles ont été coupées par la moitié pour faire place à de nouvelles tombes qu'on cherchait à rapprocher autant que possible de l'autel c'est à dire du tombeau du martyr.

Dans deux ou trois cimetières nous trouvons l'image d'Orphée jouant de la lyre avec laquelle il charme les oiseaux et les animaux de la forêt. On s'est étonné de rencontrer ce personnage payen dans un lieu ou toutes les autres peintures sont aussi exclusivement chrétiennes. Mais Orphée, tout comme les Sybilles, occupe une sorte de place à part dans le paganisme, plusieurs des anciens Pères de l'Eglise ayant affirmé qu'il avait aussi bien qu'elles, véritablement prophétisé quelques vérités sur N. S. nous savons combien pour cette raison, il est ordinaire de trouver les Sybilles dans les Eglises chrétiennes comme nous le voyons à l'Ara cœli, et à St Augustin, à Rome, à Lorette, et dans le beau pavé graffito de la cathédrale de Sienne, sans parler de la célèbre voûte de Michel Ange à la chapelle Sixtine. Orphée dont la lyre attirait par ses sons les oiseaux, les animaux sauvages, et jusqu'aux rochers et aux arbres, a été d'ailleurs souvent considéré comme étant en

quelque sorte une figure de N. S. qui, par les douces paroles tombées de ses lèvres, adoucissait les cœurs endurcis des pécheurs et amenait au même bercail un troupeau composé de toutes les nations du monde.

CHAPITRE IV.

VISITE A LA CATACOMBE DE STE AGNÈS.

Plusieurs d'entre ceux qui ont écrit derniérement sur les catacombes ont pris à tâche d'exposer longuement les difficultés et les accidents dont sont menacés les visiteurs qui y descendent. C'est ainsi que le docteur Maitlant parle du danger auquel on s'expose en pénétrant au delà de certaines limites posées à la curiosité de tous, et son livre prouve surabondamment que cette raison, à défaut d'autre, l'a empêché d'examiner attentivement par lui-même. C'est ainsi que le public nourrit en général de vagues appréhensions sur les périls qu'on peut y courir, soit en perdant son chemin, soit en étant suffoqué par le mauvais air, ou écrasé par quelque éboulement subit. D'autres écrivains, au contraire, tels que Raoul-Rochette, par exemple, déclarent qu'il est parfaitement inutile de visiter personnellement les catacombes, les livres et les musées en apprenant beaucoup plus que la vue des cimetières eux-mêmes.

Nous soutenons hardiment une opinion toute opposée, rien ne saurait remplacer un examen oculaire pour ceux qui désirent réellement savoir, même superficiellement, de quoi il est question, et quant aux dangers inhérens à ces excursions, nous pouvons, en conscience, donner à nos lecteurs l'assurance qu'ils sont purement imaginaires. Non seulement on ne ressent aux catacombes l'influence d'aucune émanation, malsaine mais ce n'est que dans un très-petit nombre d'endroits qu'on y rencontre de l'humidité. La température y étant généralement tout à fait sèche, douce, et parfaitement égale. Rien n'autorise non plus à craindre, dans celles qui sont habituellement visitées, un éboulement inopiné; et comme on ne peut les parcourir sans être accompagné d'un guide régulièrement investi de cette fonction, dont les voyageurs tant soit peu prudents ont soin de ne pas s'éloigner, il n'y a point de risque de perdre son chemin.

Comme les guides ne sont que les ouvriers employés à déblayer les catacombes, que leur nombre n'est pas considérable et que leurs travaux ne peuvent se poursuivre que pendant six ou sept mois l'année, il n'est pas permis de les déranger de leur ouvrage pendant la semaine. Les étrangers ne peuvent donc visiter les catacombes que le dimanche ou les jours de fête d'obligation; et il est nécessaire de se procurer une permission du Card. Vicaire, sur la laquelle est indiquée la catacombe qu'on désire spécialement visiter, et l'heure à laquelle on doit le

faire. Il faut aussi qu'on ne se réunisse pas plus de huit personnes et qu'on se munisse, avant de quitter la ville, de bougies ou (ce qui vaut beaucoup mieux) de ces petits cierges enroulés qu'on appelle vulgairement en francais «*rats de cave*» et en italien «*cerini.*» Lorsque les visiteurs ont obtenu leur billet, ils n'ont qu'à se rendre au lieu désigné à l'heure qui a été fixée et ils y trouvent le *custode* prêt à les accompagner. Ces *custodi* étant comme nous l'avons dit, les ouvriers mêmes qui travaillent pendant la semaine, ils ne sont nécessairement pas en état de donner des explications très scientifiques, et les chapitres suivants ont uniquement pour but de faire connaître aux lecteurs ce qu'ils doivent demander, et de les aider à comprendre le sens de ce qu'ils voient. Ce serait une tâche longue et fatigante que de décrire tout ce qui mérite l'attention dans chaque catacombe et il suffira pour atteindre le but qu'on se propose dans ce petit volume, ou l'on prétend seulement rendre service à la majorité des voyageurs, d'indiquer les principaux objets dignes d'intérêt et l'ordre dans lequel ils se rencontrent. Ceux qui veulent étudier sérieusement les catacombes doivent naturellement pousser leurs recherches bien au de-là de ces limites. Mais les étrangers peuvent en général s'en faire une idée suffisante en visitant celles de Ste Agnès, de St Alexandre et de St Callixte. Pour les personnes qui souhaiteraient étendre davantage leurs visites, nous ajouterions à cette liste les catacombes des Sts Nérée et Achillée, de Ste Priscille et de St Pierre

et Marcellin. A ceux qui, au contraire, n'auraient le loisir que d'en voir une seule, nous conseillerions de choisir Ste Agnès ou St Callixte.

Il faut plus que toute chose bien se garder de descendre dans le cimetière où l'on entre par l'Eglise de St Sébastien, et se persuader ensuite qu'on en a vu assez pour savoir ce que sont les catacombes de Rome. Il serait tentant de le faire, car il est toujours ouvert, c'est-à-dire qu'un religieux franciscain du monastère voisin est toujours prêt à servir de guide, et qu'on n'a besoin ni de billet, ni de ces combinaisons préalables qui, au milieu de la vie affairée d'un touriste pendant un hiver de Rome, semblent souvent incommodes; mais que nos lecteurs le sachent : s'il est possible que de futures excavations mettent au jour beaucoup de choses intéressantes enfouies dans ce cimetière, la petite portion maintenant accessible ne peut en aucune manière servir à faire connaître les catacombes. Elle n'offre d'autre intérêt que les souvenirs religieux qui s'y rattachent. Là Ste Brigitte venait s'agenouiller et était ravie en extase; là St Charles Borromée passait en prières les nuits entières ; là le cœur de St Philippe de Néri brûlait des feux de l'amour divin, au point de transformer son enveloppe terrestre. Mais si celà avait lieu dans cet endroit, de préférence à toute autre partie des catacombes, c'est que le voisinage de l'Eglise et du couvent avait empêché que ce cimetière fut jamais abandonné.

A l'époque où vivaient les saints dont nous par-

lons, il était le seul qui fut accessible; par cette raison même, ayant toujours été librement visité, il a souffert plus que tout autre des dévastions causées par l'avidité curieuse ou intéressée et trop souvent aussi, le vandalisme des visiteurs. Il y a cependant un endroit particulier, dépendant de cette basilique de St Sébastien, qui vaut la peine d'être examiné à cause des souvenirs historiques et religieux qu'il rappelle et parcequ'il a été désigné le premier spécialement par ce nom de catacombe, appliqué maintenant à tout l'ensemble des cimetières de Rome Je veux parler de cette construction basse et à demi souterraine qui se trouve à gauche de l'Eglise et derrière le maître autel, son histoire est pleine d'intérêt. Les deux apôtres St Pierre et St Paul, après avoir fondé ensemble l'Eglise Romaine, furent primitivement ensevelis chacun près du théâtre de son martyre, l'un au Vatican l'autre près de la route d'Ostie, sur l'emplacement ou s'élèvent leurs basiliques respectives; mais lorsque les chrétiens orientaux apprirent comment ils étaient morts ils envoyèrent quelques uns de leurs frères pour prendre possession de ces restes sacrés et les rapporter en Orient, se croyant fondés à les réclamer en qualité de concitoyens et de compatriotes. Les messagers s'acquittèrent si bien de leur mission qu'ils se rendirent momentanément maîtres des saintes reliques, et suivant la voie appienne, les transportèrent jusqu'à l'emplacement où fut bâtie depuis l'Eglise de saint Sébastien, à deux milles envi-

ron de la ville. Ce lieu était probablement celui où ils s'étaient donné rendez-vous avant de poursuivre leur voyage de retour vers Brindes, car c'est justement le point où un chemin de traverse, venant directement de St Paul réunit la voie Appia à celle d'Ostie. Ils s'y arrêtèrent quelque temps, soit pour terminer les préparatifs de leur voyage, soit, selon un autre récit, retenus forcément par un orage d'une violence extraordinaire, mais, ce délai, n'importe quel en ait été le motif, se prolongea suffisament pour permettre aux chrétiens de Rome d'atteindre les fugitifs et de recouvrer le trésor qu'ils avaient perdu.

Les Romains alors creusèrent à l'endroit même où ils se trouvaient un puits profond dans lequel ils déposèrent très secrètement les corps. Ceux-ci furent cependant rendus peu après à leur première tombe, ainsi que nous l'apprennent des autorités contemporaines, et il semble y avoir de solides raisons pour admettre la tradition ecclésiastique, d'après laquelle ils ne restèrent qu'un an et sept mois dans cet asile temporaire. Le corps de St Pierre seul était destiné à y revenir une seconde fois et à y demeurer pendant un plus long espace de temps, car au commencement du troisième siècle, Héliogabale, alors empereur, ayant eu la fantaisie capricieuse d'avoir au Vatican, un cirque ou quatre chars tirés par quatre éléphants pussent passer de front, on dut raser pour le construire, tous les bâtiments qui se trouvaient sur l'espace désigné, et comme il était naturellement à craindre que le cimetière chrétien du Vatican, quoi-

que souterrain, fût mis à découvert et détruit par les grands travaux de nivellement nécessaires. St Callixte, le Pape d'alors, fit transporter les restes du grand apôtre, afin de les soustraire à tout risque de profanation, dans le lieu où ils avaient déja trouvé un abri momentané: le caveau de la voie appienne. C'est peut être à cette circonstance qu'est due la première pensée des travaux si considérables qu'il fit exécuter ensuite dans le cimetière voisin qui, pour cette raison, a toujours été depuis désigné sous son nom.

La même dévotion en vertu de laquelle tant de Papes avaient jusqu'alors été enterrés dans le cimetière du Vatican fut le motif pour lequel, les successeurs immédiats de St Callixte, le furent dans celui qui portait son nom, afin de continuer à reposer aussi près que possible de la tombe de St Pierre, peut être aussi, durant cette période, le peuple chrétien demanda-t-il plus volontiers à ce cimetière, comme s'il lui eut reconnu une sorte de préeminence pardessus tous les antres, un lieu où il put tenir les assemblées religieuses, ou se réfugier à l'heure du danger. Cependant le pape St Etienne ayant été découvert et martyrisé dans ce même cimetière, en l'an 257, il ne fut plus considéré comme un abri assez sûr pour les reliques les plus précieuses que possédàt l'Eglise Romaine, puisque, les soldats païens y ayant une fois pénétré, on n'y était plus en sureté contre une seconde invasion, et en conséquence le corps de St Pierre fut déplacé de nouveau l'année

suivante, et rapporté dans son ancien sépulcre au Vatican où il est toujours demeuré depuis. Cent ans plus tard l'Eglise, prospérant dans la paix et la tranquillité commença à consacrer par l'érection d'édifices religieux tous les emplacements que les souvenirs du temps de la persécution lui rendaient particulièrement chers. Ce fut alors que s'élevèrent les Basiliques de St Pierre, de St Paul, de Ste Agnès, de St Laurent et beaucoup d'autres (1). Le lieu proche de la voie Appienne où les corps de St Pierre et de St Paul avaient reposé jadis, pendant sept mois, et où ensuite avait séjourné pendant quarante ans le corps de St Pierre ne pouvait pas être oublié. Il était toujours demeuré isolé et intact, malgré le vaste cimetière creusé comme nous l'avons vu dans son voisinage immédiat.

Ainsi vers le milieu du IV°. siècle fut construit pour le renfermer un petit oratoire ou une chapelle vraisemblablement commencée sous le pontificat du pape Libère et terminée par le pape Damase, qui en fit couvrir le sol d'un pavé de marbre et, selon son

(1) Aussi toutes ces Eglises sont elles adossées à des terrains très élevés au dessus du niveau de leur pavé. Il suffit d'examiner leur situation topographique pour se convaincre que d'immenses déblais ont seuls permis de les construire sur l'emplacement même des anciennes cryptes, rien de semblable ne se remarque auprès des Eglises bâties comme St Jean de Latran et Ste Marie Majeure en des lieux qui n'ont rien de commun avec les catacombes dans les premières seulement, la Foi, pour mieux dire: la dévotion aux martyrs a transporté les montagnes.

habitude ordinaire, y plaça une inscription en vers, laquelle subsiste encore, et relate une partie des événements que nous avons raconté. Une moitié de cette construction se trouve au-dessous du niveau du sol et son architecture est si irrégulière et si incorrecte qu'il parait impossible d'adopter l'opinion de ceux qui lui assignent une antiquité beaucoup plus reculée, et encore moins, celle des personnes qui veulent y reconnaître les restes d'un ancien temple païen. A l'intérieur du bâtiment, on voit, le long du mur, un degré assez bas ou une sorte de banc de pierre disposé, suivant les conjectures du P. Marchi, en forme de chœur ou prenaient place ceux à qui appartenait d'y réciter les psaumes et d'y célébrer les offices publics de l'Eglise; au milieu de l'enceinte on rencontre une petite ouverture carrée qui, à la profondeur de deux pieds, s'élargit de manière à former un caveau mesurant environ six ou sept pieds, tant en longueur qu'en largeur et en profondeur, c'est là que les corps ont reposé. Il est divisé par une longue plaque de marbre en deux compartiments égaux ses parois latérales sont aussi revêtues de marbre à la hauteur de trois pieds, tandis que la voûte qui en forme le couvert est orné de peintures représentant N. S. et ses apôtres. C'est à ce caveau que fut donné d'abord exclusivement le nom de catacombe, mot dont l'étymologie n'est pas facile à découvrir (1). St Grégoire le Grand, Béde

(1) Voyer Benoit XIV: de Canonizatione Sanctorum t. IX. lib. 4, p. 2, c. 27. n. 2.

et d'autres encore le désignent ainsi et mentionnent le cimetière de St Calliste, comme étant très rapproché des catacombes. Maintenant ce nom s'applique, comme on sait, à tous les anciens cimetières souterrains, de Rome, dont, nous ne pouvons trop le répéter, le cimetière de St Sébastien ne saurait en aucune manière donner l'idée. C'est dans une visite à Ste Agnés ou à St Callixte qu'on peut le mieux étudier leurs caractères principaux. Avec l'intention de les voir tous les deux, nous commencerons par Ste Agnès.

Le nom seul de cette catacombe éveille un intérêt tout particulier. Ste Agnès est une des plus anciennes martyres, dont les souffrances et l'héroisme nous soient connus par un récit très-détaillé. Sa jeunesse et sa noble naissance ajoutent à sa touchante histoire un charme qui lui est particulier. Les actes des martyrs nous apprennent que cette jeune dame romaine était d'une illustre famille, d'un grande beauté et possédait de grands biens, Elle n'avait que treize ans et les proportions de son corps étaient si délicates et si enfantines qu'on ne put trouver de fers dont les anneaux fussent assez étroits pour étreindre ses poignets. Les circonstances de son martyre sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les répéter. Elle refusa pour mari le fils du préfet de la ville, exposée publiquement aux outrages à l'endroit qu'on montre encore dans l'Eglise souterraine de Ste Agnès, sur la place Navone, torturée ensuite, et mise à mort, elle fut enfin ensevelié, par quelques

parents, dans une vigne située à un mille environ en dehors des murs de la ville sur la voie Nomentane. C'est sur son tombeau qu'à la prière de sa fille Constance Constantin assure on, bâtit l'Eglise de Ste Agnès hors des murs.

Le corps de Ste Agnès repose immédiatement sous le maître-autel. Il y a peu d'années encore, on entrait dans la catacombe par l'Eglise même; à présent il faut continuer un peu plus loin sur la voie Nomentane, jusqu'à une vigne à gauche de la route. C'est de là qu'ou y descend par un escalier construit probablement au temps de Constantin, pour l'usage des pélerins qui, à cette époque, venaient visiter en foule la tombe des martyrs; ce n'est point là l'entrée primitive dont on se servait à l'époque des persécutions, cela résulte évidemment tant de sa position tout à côté du graud chemin, l'antique voie Nomentane en était encore plus rapprochée que ne l'est la nouvelle route, que de l'existence de tombes antérieures à cette entrée et qui ont été détruites pour ouvrir le passage à l'endroit même où l'on pénètre dans les galeries. Bien plus, en avançant de quelques mètres le long d'un corridor étroit qui conduit à l'intérieur des catacombes on peut lire tracée sur le mortier autour d'une des tombes, une inscription qui donne la date précise de la construction du cimetière c'est-à-dire l'année du Seigneur 336. D'autres parties de cette catacombe sont indubitablement bien plus anciennes et avant de la quitter nous pourrons en reconnaitre l'entrée primitive qui est même, pro-

bablement, antérieure à la mort de Ste Agnès, car il ne faudrait pas supposer que, parceque le cimetière porte le nom de cette sainte, il s'en suive nécessairement qu'il n'ait été commencé que de son temps. Les noms des catacombes ne doivent nullement être pris pour guides lorsqu'il il s'agit de déterminer leur antiquité relative. Quelques unes, il est vrai, furent creusées du temps des saints dont elles conservent les noms: ainsi la catacombe de Ste Hélène, sur la voie Labicana ne fut construite qu'a l'époque où vivait cette impératrice, mère de Constantin, tandis que la catacombe de Ste Priscille date indubitablement du siècle si reculé où vivait cette sainte (mère de St Pudens, sur les propriétés duquel on affirme qu'elle a étécreusée) c'est-à-dire qu'elle remonte aux âges apostoliques. On peut en dire autant de la catacombe des saints Nérée et Achilée qui, celà semble prouvé aujourd'hui, appartient également aux mêmes temps apostoliques. Mais il est certain, d'autre part, que le cimetière de St Callixte remonte à une époque beaucoup plus ancienne que celle du pontificat de ce saint, puisque nous lisons l'histoire de martyrs qui y furent ensevelis cinquante ou soixante ans auparavant. St Callixte n'a donc pu qu'agrandir et embellir un cimetière déja existant, auquel pour cette raison son nom est demeuré attaché. Ainsi la renommée de Ste Agnès, de la vierge martyre qui au dire de St Jérôme, était célébrée sur toute la surface de la terre a été le motif pour lequel son nom a remplacé celui sous lequel était

plus anciennement désigné le cimetière où elle fut enterrée. De la même manière, sous l'ancienne voie Salaria, une autre catacombe, connue d'abord sous le nom de St Hermès, porta un siècle plus tard les noms des saints Protus et Hyacinthe, et enfin cinquante ans après, celui de Ste Basilla.

Revenons à notre visite souterraine au cimetière de Ste Agnès. Après avoir suivi pendant quelque temps les galeries on tourne pour entrer dans une des chambres sépulcrales dont les chapitres précédents font mention. Cette pièce carrée ou l'on n'a employé ni briques, ni mortier a été creusée dans le roc vif comme les galeries elles mêmes, et ses murailles comme les leurs, ne renferment que des tombes, si bien qu'on pourrait croire au premier abord qu'elle n'a pas eu d'autre destination. Pourtant en nous retournant et regardant vers la porte par laquelle nous avons pénétré, nous découvrirons de chaque côté, un siége grossièrement taillé dans le roc de manière à faire saillie sur les murs. Il est évident que ces siéges n'ont pu être ajoutés à une époque postérieure, mais qu'ils ont été faits en même temps que la chambre elle même, et compris dans son plan primitif. De l'autre côté de la pièce subsistent les restes d'un gradin peu élevé, également taillé dans le roc, et manifestement destiné à servir de banc pour s'assoir.

Un examen attentif de tout l'ensemble suggère donc aussitôt la pensée que ce lieu était réservé à l'instruction des néophites, il ne contient point d'au-

tel pour la célébration des saints mystères, le seul *arcosolium* qui se trouve dans la chambre étant trop élevé pour avoir servi à cet usage auquel se serait encore opposé le gradin qui règne autour de l'enceinte, ce gradin répond très bien au contraire à l'idée d'un banc destiné aux catéchumènes, tandis que les sièges séparés qu'on y voit également, nous donnent la chaire du maître, *le magister audientium*, ainsi que le nomme St Cyprien. Quant à l'existence de deux siéges au lieu d'un, celà s'explique sans aucun doute par le règlement ecclésiastique dont nous avons déjà parlé, qui voulait que les deux sexes fussent séparés dans les lieux consacrés au culte public ; règlement dont l'observation devait être exigée avec une sévérité toute particulière, lorsqu'il s'agissait d'une chambre disposée pour les instructions, et devant être fréquentée par des personnes non encore baptisées. Si dans quelques unes de ces salles on ne rencontre qu'un seul siége, c'est que les hommes seuls y étaient instruits, il ne semble pas que la présence de plusieurs maitres y fût nécessaire, mais là où se tenaient des réunions de femmes, l'Eglise, afin d'éviter toute occasion de scandale, exigeait la présence d'une diaconesse ou de toute autre personne chargée d'y assister. Une autre particularité caractéristique de ce lieu, nous reste encore à mentionner, c'est l'absence de toute peinture ou de quelqu'ornement que ce soit, ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons établi relativement à sa destination, puisqu'il est évident que les représentations des doctrines et des my-

stères du christianisme ne pouvaient pas être placés, même sous une forme symbolique et figurative, devant les yeux de ceux qui n'étaient pas encore admis dans le sein de la famille chrétienne.

En quittant cette chambre ou cette salle de catéchisme, s'il nous est permis de l'appeler ainsi, pour en visiter une autre placée à peu de distance, un seul coup d'œil suffit à révéler l'usage tout différent auquel celle-ci avait servi ; d'abord un des *arcosolia* est précisément de la hauteur qui convient à un autel, et tout autour du bord supérieur du tombeau on peut reconnaître l'encastrement dans lequel était fixé la plaque de marbre qui servait au St Sacrifice ; puis, vers la partie opposée de la salle, nous voyons la crédence, ce complément nécessaire d'un autel catholique, enfin la voûte toute entière est richement décorée de peintures. Il est donc impossible de douter que cette chambre n'ait été destinée à la célébration des saints mystères. Quant aux fresques, si elles sont beaucoup moins distinctes que la plupart de celles qu'on voit dans les catacombes elles valent cependant la peine d'être étudiées ; à l'aide de ce que nous avons déjà dit sur les sujets ordinairement reproduits par ces peintures, on peut s'y reconnaître suffisamment. Le compartiment du centre de la voûte renferme la figure d'un homme assis, de chaque côté duquel se trouve une sorte de coffre, ou de boite, remplie d'objets ayant l'apparence de rouleaux de parchemin, représentant probablement N. S. entre les livres de l'ancien et ceux du

nouveau testament ; car dans la catacombe de St Calixte on rencontre une composition analogue : N. S. avec les quatre évangélistes remettant à l'un d'eux un des livres de l'évangile, tandis que les trois autres rouleaux reposent dans la caisse à ses pieds. A Ste Agnès, ce sujet est traité plus simplement, la composition est moins complète, les évangélistes manquent et tous les livres reposent dans la boite. Sur la voûte de l'*arcosolium* de droite on voit le Bon Pasteur debout entre deux arbres et deux brebis, et portant une troisième brebis sur ses épaules ; d'un côté, Daniel dans la fosse aux lions, de l'autre, les trois enfants dans la Fournaise ardente.

Sur le panneau de droite du plafond, se trouve Moïse ôtant ses souliers, et du côté opposé le même Moïse frappant le rocher d'où l'eau découle. Le paralytique, emportant son lit, est représenté dans la partie du plafond la plus rapprochée de l'entrée ; mais sur le compartiment qui fait pendant, la peinture est si effacée qu'ou n'en saurait plus deviner le sujet. Outre ces tableaux, répondant aux grandes divisions du plafond, on distingue encore dans les angles et entre les arêtes de la voûte, d'autres peintures reproduisant toutes la même figure, celle d'une femme qu'accompagne une brebis et dont les bras sont étendus dans l'attitude de la prière. Comme nous ne savons rien de l'histoire particulière de cette chapelle, aucun monument n'ayant été découvert qui nous autorise à y attacher le souvenir particulier d'un martyr qu'on y aurait enseveli, nous de-

vons nous résigner à ignorer quels étaient ceux que ces figures étaient destinées à rappeler ; mais nous ne risquerons guère de nous tromper en supposant qu'elles représentaient les personnes, quelles qu'elles fussent, qui reposaient dans cette chambre. A peu de distance de cette chapelle, s'en trouve une autre qui conserve également des preuves irrécusables de sa destination : l'autel et la crédence, et dont les peintures sont dans un bien meilleur état de conservation. L'image du Bon Pasteur est, comme à l'ordinaire, placée au centre, dans le lieu le plus apparent. Adam et Eve séparés par l'arbre ; Moïse frappant le rocher ; Jonas reposant sous le treillage, remplissent trois des panneaux ; dans le quatrième est une figure de femme qui prie les bras étendus. On pense que cette figure représente notre bienheureuse Reine, premièrement : parce que tous ces sujets formeraient ainsi une série de types historiques commençant avec le livre de la Genèse, se continuant par la loi et par les prophètes, pour aboutir à l'Evangile ; secondement : parce qu'une figure toute semblable à celle-ci (d'ailleurs fréquemment reproduite dans les catacombes) se trouve sur un monument sépulcral des premiers âges du christianisme, dans l'Eglise de St Maximin, en Provence, accompagnée de l'inscription que voici :

MARIA MINISTRA IN TEMPLO JERUSALEM.

Cette appellation, empruntée aux évangiles apocryphes, si répandus parmi les chrétiens, atteste la

haute antiquité du monument où nous la voyons servir à désigner la sainte Vierge mieux que tout autre titre impliquant une dignité plus éminente, car les autres noms tels que celui de mère de Dieu, n'ont été usités que plus tard, et rien ne semble moins déraisonnable que de conclure des monuments chrétiens de la France aux monuments contemporains de Rome chrétienne. Il y a plus encore : si nous adoptions la seule autre explication plausible de cette figure, en y voyant l'image de quelqu'une des personnes ensevelies dans la chapelle, nous aurions à rendre premièrement compte de la place qu'elle occupe au milieu de sujets empruntés uniquement à la sainte écriture, et secondement de la répétition du même sujet, puisqu'on trouve que l'on a évidemment retracé les traits de la défunte à l'endroit même où semblable reproduction se rencontre d'ordinaire, c'est-à-dire au fond de l'*arcosolium* où des fragments de peintures permettent encore parfaitement de la reconnaître. Sur le centre de la voûte, au-dessus de ce même *arcosolium*, notre bienheureux Maître est assis au milieu de ses disciples, et tout l'espace que laissent vide les grands panneaux du plafond, sont remplis d'oiseaux, de fruits, de vases de fleurs, et d'autres ornements semblables à ceux qu'on découvre parmi les peintures antiques de Pompéi et d'autres monuments païens.

Tout au près de cette chapelle un éboulement accidentel du sol, au-dessous d'un *arcosolium*, permet d'apercevoir le second plan ou pour mieux dire

le second étage de ce cimetière, tout rempli de tombes et semblable à celui que nous parcourons. En face de cet *arcosolinm* éboulé, se trouve une autre chapelle dont les peintures très dégradées méritent cependant d'être étudiées, parce qu'elles représentent des sujets que nous n'avons point encore rencontrés. Les deux tiers de la peinture qui décorait le fond d'un *arcosolium*, très élevé, ne peuvent plus être distingués, mais dans ce qui en reste on reconnait les cinq vierges sages s'avançant une torche à la main. De l'autre côté, comme nous le retrouvons dans les gravures de Bosio, étaient les cinq mêmes vierges, déjà entrées, et assises au festin céleste. Adam et Eve, Daniel dans la fosse aux lions, occupent les deux cotés de la même voûte, et sur la partie extérieure, au-dessus du tombeau, on voit les trois enfants dans la fournaise ardente, et un navire à toutes voiles, deux hommes de son équipage jettent Jonas à la mer. Le visiteur fera bien de s'en tenir à l'examen de ces peintures qui peuvent lui suffire comme spécimen du reste, pour ne pas s'éloigner de cette catacombe sans avoir vu ce qui la caractérise particulièrement, et ce qui sert en quelque sorte de point de départ à toute étude scientifique du sujet qui nous occupe. Je veux parler de l'*Arenaria* ou sablonnière, à laquelle on parvient par un escalier taillé dans le roc. Au dessus de l'escalier on se trouve encore à la vérité au milieu d'une excavation souterraine, mais d'une excavation qui diffère essentiellement des catacombes qu'on vient de quitter. La constante ir-

régularité des galeries, leur grand largeur, aussi bien que l'obliquité de leurs murailles, tout indique qu'on est dans une sablonnière et non dans un cimetière, et c'est de cet endroit qu'on peut le mieux apprécier les différentes théories que nous avons déjà mentionné dans les chapitres précédents, à l'aide des quelles on a prétendu expliquer l'origine des catacombes; c'est là, qu'en nous rappelant les galeries, les sépulcres étagés que nous venons de voir, et le soin extrême avec lequel on les a creusés, nous pouvons juger l'assertion de l'évêque Burnet: que les catacombes n'étaient que des *Puticoli*, ou des fossés ouverts, ou les cadavres des plus vils esclaves de Rome étaient jetés pour s'y consumer. C'est là aussi qu'en comparant les galeries inférieures à celles où nous nous trouvons, nous pourrons apprécier l'opinion suivant laquelle on a prétendu les identifier, et particulièrement celle du docteur Maitland, puisqu'il nous est facile de contrôler l'exactitude de ses observations à l'aide de notre témoignage personnel. « Les ramifications des catacombes, dit cet auteur, peuvent être considérées comme formant deux classes distinctes. La première se composant de simples excavations entreprises pour tirer du sable, est reconnaissable à son irrégularité aussi bien qu'à ses proportions plus restreintes; la seconde comprenant toutes celles qu'y ajoutèrent les chrétiens, lorsque le manque d'espace les obligea à creuser les nouvelles galeries ainsi qu'à équarrir et agrandir quelques unes de celles qui existaient déjà. » Chacune des paroles de ce

passage mérite d'être pesée et rapprochée de l'état réel des choses tel qu'on le constate dans cette «*arenaria.*» Là se voient dès excavations souterraines pratiquées évidemment, dès l'origine, sans autre but que celui de fournir du sable puisqu'elles out été creusées dans la pouzzolane et non dans le tuf granulaire, comme celles de l'étage inférieur. Elles ne semblent pas non plus avoir été postérieurement affectées à un autre usage, puisqu'on n'y rencontre pas de traces de sépultures et que la nature même du sol a toujours mis obstacle à ce qu'on y creusât des tombes semblables à celles des catacombes. Elles se distinguent, il est vrai, des galeries inférieures par leur « irrégularité » comme le reconnait le D. Maitland; car les rues ne se coupent point l'une l'autre à angle droit, et ne méritent même pas d'être appelées rues, ceux qui les ont creusées ne s'étant certainement proposé d'autre objet que d'en retirer la plus grande quantité de sable possible; mais quand le docteur Maitland, en vient à parler de leurs dimensions plus restreintes nous serions disposés à admettre une faute d'impression et à lire : plus grandes au lieu de : plus restreintes, si nous ne retrouvions la même assertion répétée implicitement dans la phrase suivante où il dit que: les chrétiens durent équarrir et élargir des galeries déjà existantes quand ils voulurent s'en servir comme de cimetière. Pour les équarrir il eut fallu les élargir car les remblayer avec une terre désagrégée et transformée en un monceau de sable n'eût certainement pas permis d'y former deux pa-

rois verticales et encore moins, de creuser ensuite dans ces parois, des étagères capables de supporter le poids des corps qui y sont ensevelis. Si on les eut élargi, comme elles sont déjà trois fois plus larges que les catacombes, cette différence n'eut fait que s'accroitre. Ainsi que nous l'avons déjà dit, une catacombe dont tous les tombeaux auraient été détruits, pourrait se transformer au point de ressembler à *l'arenaria* de Ste Agnès; mais aucune transformation quelconque ne pourrait donner à *l'arenaria* l'aspect d'une catacombe.

La même auteur insinue ensuite que les chrétiens ne creusèrent de nouvelles galeries pour leur usage, qu'après s'être servi de celles qu'avaient faites les païens; « le manque d'espace » dit-il, les obligea « à pratiquer de nouvelles excavations » combien, s'il en était ainsi, ne serait-il pas étrange de ne retrouver aucune trace de sépultures dans ces vastes souterrains du paganisme? Il suffit au contraire d'une seule excursion dans cette catacombe et dans *l'arenaria* qui l'avoisine, pour se convaincre qu'elles ne doivent point être considérées comme des ramifications d'un même travail; mais qu'elles diffèrent autant l'une de l'autre, que deux excavations souterraines puissent différer entre elles. Nous pouvons cependant avant de quitter ce lieu, constater le grand avantage que trouvaient les chrétiens à mettre leurs catacombes en communication directe avec une sablonnière puisqu'en parcourant une des galeries irrégulières de celles-ci nous rencontrons inopinément dans le

sol une ouverture carrée qui abouit aux galeries des catacombes que nous avons déjà visitées. Si nous nous figurons un cabestan fixé à cet endroit, nous concevrons combien au moyen de cette ouverture il était facile de remonter toutes les terres déplacées par le percement des galeries inférieures et de la déposer pour un temps, s'il en était besoin, dans quelque coin de cette sablonnière, ou s'il n'y avait pas nécessité urgente de se cacher, de les voiturer au dehors comme si elles provenaient de la sablonnière elle même. Que telle fut la destination principale de ce puits, celà ne saurait être douteux après un peu d'examen; on remarque toute fois de chaque côté, des ouvertures creusées à intervalle régulier, et par les quelles il était possible de descendre dans la catacombe; il est donc permis de supposer que peut être, lors que la persécution sévissait avec une extrême violence, les premiers Fossores se trouvaient dans la nécessité de boucher l'escalier par lequel montent aujourd'hui les visiteurs et de descendre eux-mêmes, et faire descendre les corps qu'ils devaient ensevelir, par ces moyens d'accès plus difficiles. En regagnant la catacombe et parcourant pour la seconde fois la galerie qui conduit à l'escalier, il faut remarquer qu'on marche long-temps sans rencontrer ni carrefour, ni chapelle; une fois ou deux, on apperçoit le contour d'une porte distinctement tracé sur le rocher, tout l'espace nécessaire à son ouverture ayant été ménagé entre les tombes; mais par une raison quelconque l'excavation proje-

tée n'a jamais eu lieu. Il est à présumer que les chapelles et les autres chambres étaient placées à dessein aussi loin de l'entrée que possible afin de les dérober aux recherches, puis qu'alors même que les persécuteurs eussent pénétré jusque dans la catacombe, ils auraient encore hésité à s'engager très-avant dans l'intérieur.

Bien d'autres chapelles que celles dont nous avons signalé l'existence dans la catacombe de Ste Agnès méritent d'être visitées; mais il y en a deux surtout qu'il faut voir avant de s'éloigner; l'une que nous avons appelé: la cathédrale, et l'autre: la chapelle de la Sainte Vierge. Ces deux dénominations, comme nous le verrons, leur sont tout à fait appropriées. Une cathédrale ne porte ce nom que parce qu'elle contient la *cathedra* ou siége de l'évêque; or dans la première nous trouvons une *cathedra* sur laquelle s'est assis, probablement plus d'une fois, l'évêque de Rome. Elle n'est pas à la vérité de pierre ou de marbre, richement sculptée et couverte d'ornements, comme celles des temps modernes; mais ainsi que d'autres siéges que nous avons déjà rencontré dans ces catacombes, elle est creusée dans le roc vif et la position qu'elle occupe indique assez clairement son usage. Elle est placée tout à fait au fond d'une longue et étroite chapelle (ou plutôt de deux chapelles séparées par la galerie), à l'endroit ou nous voyons encore actuellement dans beaucoup de vieilles basiliques, le siége de l'évêque; c'est-à-dire à l'extrémité de l'abside autour de la quelle règne à l'usage

du clergé, ce même banc peu élevé qui, dans les basiliques est revêtu de plaques de marbre, mais dans les catacombes, est comme la *cathedra* elle-même, taillé dans le roc. Un autel portatif se trouvait indubitablement au dessous de ce que nous pouvons véritablement appeler l'arc du sanctuaire en sorte que l'évêque y célébrait le visage tourné vers le peuple selon l'usage encore subsistant dans les basiliques. Les deux chambres dont la réunion forme cette chapelle pouvaient contenir de 70 à 80 personnes environ. L'air et la lumière descendait dans chacune de ces chambres par le luminaire qui percé dans le haut de la galerie y pénétrait eu se partageant comme on l'a expliqué.

On arrive ensuite après avoir parcouru une petite distance, et descendu une demi douzaine de marches, à ce que nous avons appelé la chapelle de la Sainte Vierge à cause d'une peinture que l'on voit sur l'autel; elle représente la Bienheureuse Vierge avec le saint enfant dans les bras, ou pour parler plus exactement avec le saint enfant devant elle, sans que rien le soutienne. La Sainte Vierge a les bras étendus en forme de croix, comme continuellement occupée à prier et à intercéder pour ses enfants. Des deux côtés du même *arcosolium* on voit l'image de quelque martyr qui probablement reposait sous l'autel, et au centre de la même voûte un autre personnage difficile à déterminer exactement, mais qui représentait probablement le sauveur. Il est assez vraisemblable que ces peintures sont moins an-

ciennes que celles que nous avons déjà vues dans d'autres parties de cette même catacombe ; car des deux côtés de la tête de la Sainte Vierge se trouve le monogramme, ce dont nous n'avons pas d'exemple certain avant le règne de Constantin; mais il est probable qu'elles ne sont pas non plus postérieures à la fin du IV°. ou même au commencement du V°. siècle, puisqu'on n'y voit pas le nimbe glorieux qui devint d'un usage général vers cette époque. Elles paraissent donc former une classe intermédiaire entre les peintures des premiers siècles, contemporaines des persécutions, et celles d'une date plus récente, auxquelles l'Eglise paisible et triomphante demandait de décorer les tombes de ses plus célèbres martyrs; peintures que nous aurons à décrire tout à l'heure dans la catacombe de St Callixte. Maintenant sans avoir examiné, à beaucoup près, tout ce que la catacombe de Ste Agnès offre de remarquable, nous avons vu au moins ce qui mérite d'avantage d'être visité. Les personnes désireuses d'étudier à fond ce sujet voudront certainement tout voir et auront besoin pour celà d'autres renseignements que ceux que nous avons prétendu renfermer dans ce peu de pages; mais les indications que nous y donnons suffiront probablement à contenter la curiosité des voyageurs placés dans les conditions habituelles.

—

CHAPITRE V.

VISITE A LA CATACOMBE DE SAINT CALLIXTE.

La catacombe de Ste Agnès dont nous avons donné une description abrégée au chapitre précédent nous a montré un excellent spécimen de ce qu'avaient été les cimetières souterrains de Rome dans leur primitive simplicité et dans leur pauvreté; les catacombes de St Callixte dont nous parlerons à présent sont de leur côté un exemple admirable de ce que devinrent ces mêmes cimetières dans une période postérieure. Ce n'est point que cette catacombe soit dépourvue de peintures des premiers tems, mais des monuments historiques lui donnent surtout une valeur et un intérêt tout particuliers.

Les plus anciennes autorités et les recherches les plus récentes s'accordent à nous la montrer comme la plus étendue et la plus importante de toutes les catacombes chrétiennes; elle est tellement riche d'objets dignes d'attirer l'attention, que toute la difficulté consiste dans le choix, d'autant plus que chaque jour amène avec lui de nouvelles découvertes. Nous nous contenterons donc d'indiquer un petit nombre des points les plus importants à observer dans une première visite et qui méritent absolument de ne pas être omis.

Nous descendrons d'abord par un vieil escalier nouvellement restauré qui s'ouvre dans la chapelle

aujourd'hui abandonnée *(desecrated)* dans laquelle furent enterrés St Damase, sa mère, et sa sœur; cet escalier nous conduit immédiatement au point central et nous place à l'endroit le plus important de toute la catacombe. Nous arrivons à la salle, dans laquelle furent ensevelis plusieurs Papes du troisième siècle; ici il nous est donné de voir les pierres sépulcrales des tombeaux de St Anthère et de saint Fabien qui s'assirent sur la chaire de saint Pierre de l'an 235 à l'an 250; de St Lucius qui régna en 252 et de St Eutychien qui mourut environ trente années plus tard (1). En ce même lieu, nous trouvons encore une inscription aussi longue qu'intéressante, que le Pape saint Damase y plaça sur la fin du IV^e^. siècle; on y trouve indiqué quels sont ceux qui reposent dans ce sanctuaire, et le saint pontife exprime son désir d'être enseveli auprès d'eux, mais il ne veut point, ajoute t'il, troubler les cendres sacrées des saints, c'est pour cela qu'il a construit au dehors la petite chapelle dont nous avons parlé ci dessus, au moment où uous descendions l'escalier; c'est à l'habileté et à l'infatigable labeur du chevalier de Rossi que nous devons la possession de cette inscription. Elle se trouvait divisée en cent cinquante fragments environ, et c'est lui qui réunissant et rapprochant ces fragments nous l'a représentée dans l'état d'intégrité et de parfaite restauration où elle se trouve

(1) Nous visiterons dans un instant la tombe de St Corneille, dont le Pontificat se place entre celui de St Lucius, et celui de St. Eutychien.

aujourd'hui. Il n'en manque que de très petites portions aux quelles il a suppléé (en lettres de couleur différente) à l'aide de la collection des œuvres diverses du pape St Damase dont l'épitaphe en question a toujours fait partie.

Mais avant d'entrer dans la catacombe ou nous allons voir toutes ces choses, jettons un instant les yeux sur la muraille revêtue de stuc qui se trouve à l'entrée, elle est couverte d'innombrables inscriptions, œuvre des pieux pélerins qui visitèrent ces lieux aux V°. et VI°. siècle et se plurent souvent à y graver quelqu'invocation au saint dout ils venaient vénérer le tombeau, en même tems que des prières pour les âmes de ceux dont le souvenir leur avait fait entreprendre ce pélerinage; précisément de même que la porte du théâtre, ou les murs des casernes, nouvellement découverts à Pompéi nous gardent les noms qu'y gravèrent les soldats oisifs; c'est ainsi qu'il nous arrive encore aujourd'hui de voir des noms et des observations diverses tracées cà et là sur les murs surtout aux environs des monuments souvent visités. Il ne fallait rien moins que la patience et l'œil exercé du chevalier de Rossi pour déchiffrer cette quantité de griffonages (et ils l'ont été effectivement par lui) mais il y a quelques traits que les simples voyageurs eux mêmes peuvent comprendre, tels que ces lignes: SANCTO SUSTO, (St Sixte fut martyrisé dans ce cimetière et enterré dans la catacombe voisine dédiée à St Prétextat.) BIBAS EN ΘΕΩ, curieux mélagne des langues latines et grecques, et d'autres encore. Les

chapelles voisines en offrent aussi quelques unes mieux conservées. En pénétrant dans la chapelle principale nous voyons autour de nous les diverses pierres sépulcrales des saints que nous avons énumérés. Il y a peu d'années qu' on les a recueillies au milieu des monceaux de décombres dont cette chapelle était remplie. Elles sont maintenant fixées à la muraille, mais seulement pour assurer leur conservation, et sans qu'on ait eu la prétention d'assigner à chaque tombe en particulier une épitaphe qui lui appartint spécialement; l'inscription du pape Damase est replacée là où elle était primitivement érigée, et en avant de l'endroit où elle se trouve, on peut facilement reconnaître les fondation d'un autel soutenu par quatre piliers; dans le coin de cette pièce est une ouverture conduisant à une autre chambre où beaucoup de martyrs, spécialement la célèbre vierge romaine sainte Cécile, reçurent la sépulture. La légende de Ste Cécile est remarquablement belle et intéressante et les recherches faites récemment tendent à confirmer l'exactitude de la plupart des faits qui y sont rapportés. Elle était de noble race et en possession de grands biens lorsque, dans un âge encore fort tendre, ses parents l'obligèrent à épouser un jeune patricien du nom de Valérien, aimable et bon, mais païen, Cécile était déjà chrétienne, quant à ses parents on ignore à quelle religion ils appartenaient; toute fois elle se soumit à leur volonté bien qu'elle se fut déjà cependant secrètement engagée au service de Dieu par un vœu de virginité. Le jour même de

son mariage, lorsque Valérien l'eut conduite dans sa maison, elle lui révéla le vœu qui la liait déjà à son époux céleste, et lui déclara qu'un ange du ciel était toujours à ses côtés, et qu'il punirait certainement celui qui prétendralt la faire manquer à cet engagement. Valérien répondit par la menace de tuer l'amant terrestre qu'elle oserait lui préférer; mais ajouta que si elle était réellement protégée par un ange, il souhaitait de le voir lui aussi, et promit, si cela lui était accordé, de respecter son vœu. Cécile alors l'assura qu'il lui serait impossible de voir l'ange tant que ses yeux n'auraient pas été éclairés par le don de la foi que lui confèrerait le sacrement du baptême, et lui prescrivit d'aller à deux ou trois milles, le long de la voie Appienne, jusqu'au lieu où il verrait quelques mendiants assis au bord du chemin qui demandaient l'aumône. Là après leur avoir donné quelque argent il devait leur apprendre qu'il était envoyé par Cécile, et les prier de le conduire auprès du vieillard Urbain. Valérien obéit, il fut conduit dans cette même catacombe de saint Callixte devant le pape St Urbain qui l'instruisit et le baptisa dans la même nuit. A son retour il trouva, dit la légende, Cécile en prières dans sa chambre, et l'ange à côté d'elle, et les anges les couronnèrent tous deux de fleurs rouges et blanches, les lys de la pureté et les roses du martyre. Tiburtius frère de Valérien étant entré sur ces entrefaites, fut frappé du parfum de ces fleurs et s'émerveillant à leur vue, car ce n'était pas la saison des roses, demanda d'où elles venaient,

son frère lui ayant raconté tout ce qui lui était arrivé il se laissa conduire à son tour dans cette catacombe où il reçut aussi le baptême. Cécile, son mari et son beau frère continuèrent ensuite à vivre ensemble dans leur palais, situé sur l'emplacement même ou se trouve actuellement l'Eglise de Ste Cécile, et comme beaucoup de personnes étaient amenées par eux à se faire chrétiennes, et que leurs aumônes étaient inépuisables, ils furent bientôt le sujet de toutes les conversations de la ville. En conséquence, le préfet Almachius fit comparaître les deux jeunes gens devant lui et leur commanda de sacrifier aux dieux. Sur leur refus ils furent martyrisés. Cécile cependant restait encore, et comme Almachius craignait que sa jeunesse, sa naissance, sa richesse et pardessus tout son immense charité, qui la rendait très-chère aux pauvres, ne vinssent à émouvoir le peuple au point de causer quelque tumulte, s'il sévissait contre elle en public; il fit ce qui avait lieu assez souvent à Rome lorsqu'il s'agissait de faire périr des personnes d'un très haut rang, il lui envoya des bourreaux en son propre palais, avec ordre de l'étouffer dans son bain qui fut à cet effet échauffé extraordinairement, mais en vain. Il commanda alors qu'on lui coupât la tête, l'exécuteur la frappa par trois fois sans parvenir à séparer la tête du tronc, et la loi s'opposait à ce qu'il frappât une quatrième fois. Elle pria, dit la légende, qu'il lui fut permis de vivre encore trois jours pour achever de transférer ses biens à l'Eglise ; et Dieu exauça sa prière. Durant cet intervalle elle continua

à convertir beaucoup de païens au christianisme, et le troisième jour elle se disposa tranquillement à dormir de son dernier sommeil. Le pape Urbain l'ensevelit ensuite de ses propres mains dans ce même cimetière de St Callixte, et dans une chambre proche de celle où reposaient ses prédécesseurs. L'histoire de la découverte de son tombeau ou plutôt l'enchaînement des témoignages par lesquels on a été amené à constater, jusqu'à l'évidence, l'authenticité de sa tombe, est trop curieuse et trop intéressante pour que nous l'omettions. On n'avait jamais oublié que Ste Cécile avait été déposée dans la catacombe de St Callixte; seulement on supposait que le cimetière de St Callixte était celui qui se trouvait en communication avec l'Eglise de St Sébastien érigée sur la même voie, à un mille environ plus loin. Vers le XV°. siècle un archevêque français fit mettre dans ce cimetière une inscription commémorative de la Vierge martyre, ce qui donna lieu plus tard à ce que l'endroit où était placée cette inscription; fut réputé celui là même ou elle avait été ensevelie: M^r^. de Rossi cependant, ayant découvert la chapelle que nous venons de décrire, dans laquelle les papes étaient enterrés, ne pouvait douter que la véritable tombe de Ste Cécile n'en fut très voisine, puisqu'ainsi que nous l'avons rapporté, les actes de son martyre établissent que le pape St Urbain l'ensevelit de ses propres mains dans une chambre proche de celle ou reposaient ses prédécesseurs. De plus, d'anciennes descriptions des lieux consacrés de Rome, remontant à la première

moitié du VII°. siècle, c'est-à-dire à l'époque où les corps des saints ensevelis dans les catacombes y occupaient encore leurs tombes primitives et n'avaient pas encore été transportés dans les églises de la ville, constataient clairement que Ste Cécile était enterrée dans la chambre voisine de celle ou se trouvaient St Fabien, St Anthère, et les autres papes.

L'histoire du pape Pascal rapportait, de plus, que lorsqu'au commencement du IX^{e}. siècle, il cherchait le corps de sainte Cécile, après avoir transféré dans les églises le corps des saints pontifes que nous avons nommés, la sainte, lui apparaissant dans une vision, lui avait dit que lorsqu'il avait transporté les restes des papes, elle s'était trouvée assez proche de lui pour lui parler bouche à bouche, *os ad os*. La tradition ajoutait que Pascal ayant renouvelé ses recherches sur la foi de cette vision (1) avait découvert le corps dans l'endroit désigné et l'avait transféré dans l'église

(1) Cette vision forme le suiet d'une ancienne fresque très intéressante qu'on voit encore à l'extrémité de l'église de Ste Cécile.

Le pape Pascal trouva le corps parfaitement intact; et il était dans le même état au XVI^{e} siècle lorsque la châsse fut ouverte de nouveau et les reliques exposées à la vénération publique durant trois ou quatre sermaines. La belle statue de la sainte placée sous le maître-autel fut exécutée à cette époque par Stefano Maderno, qui, ainsi que l'atteste l'inscription avait vénéré le corps, et qui s'attacha à reproduire sur le marhre ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

Voyez pour toute l'histoire très intéressante de ces découvertes, la belle vie de Ste Cécile par Dom Guéranger, ou les: *Acts of the carly martyrs:* Duffy.

de Ste Cécile: *in Trastevere*. Ainsi tout concourait à donner à Mr de Rossi l'assurance qu'il se trouvait bien dans le voisinage immédiat de la tombe. La chambre cependant était remplie de terre jusqu'à la partie supérieure du *luminaire* par lequel on y avait accès, et il fallait la débarasser de tous ces déblais. A mesure qu'on avançait dans ce travail d'excavation, on découvrait d'abord sur la paroi du *luminaire* l'image de trois saints dont le nom était inscrit à côté de chacun d'eux, Policamus, Sabastianus, et Cyrinus, désignés tous trois par l'itinéraire du VIIe. siècle comme reposant dans la même chapelle que Ste Cécile, on trouvait ensuite plus bas sur la muraille opposée de la chambre, l'image d'une jeune femme très richement parée et chargée de bracelets et de colliers, tels qu'en devait porter seulement une très noble et très opulente dame romaine, et qui ne pouvait évidemment représenter que Ste Cécile, plus bas encore du même côté de la muraille, la figure de St Urbain en habits pontificaux dont le nom reste très lisiblement tracé, enfin une grande tête de N. S. conforme au type Byzantin entourée de rayons glorieux en forme de croix grecque. Le style de ces peintures est celui d'une époque relativement moderne, c'est-à-dire, du VIe. ou du VIIe. siècle, peut être d'une période moins reculée encore. Cependant elles ont du être exécutées avant que les traditions relatives au véritable emplacement des tombeaux aient pu se perdre ou s'obscurcir, et avant même, il est raisonnable de le supposer, que les corps aient été

transportés à Rome. Toutes ces indications réunies, mettent donc maintenant hors de doute que nous avons renoué le fil brisé de la tradition, et nous sommes certainement devant le sépulcre de la plus fameuse des vierges martyres de Rome.

En quittant ces deux chambres, qui appartiennent ainsi évidemment à la première partie du III[e]. siècle, on parcourt une série d'autres pièces probablement plus anciennes encore, ou se trouvent très souvent reproduites ces représentations symboliques des sacrements dont nous avons parlé dans notre chapitre sur les peintures des catacombes. Véritablement, à l'exception de l'histoire de Jonas, qu'on rencontre dans une de ces chambres, et de deux ou trois figures de *fossores*, avec leurs instruments de travail, qu'on voit aussi ailleurs, je ne me souviens pas d'avoir vu dans ces cinq ou six chambres, autre chose que la répétition de ces mêmes types consacrés: Moïse frappant le rocher, l'eau devenant un fleuve dans lequel l'homme pêche un poisson (image de la conversion d'un gentil qui est baptisé ensuite); le paralytique emportant son lit, figure de la rémission des péchés; la consécration de la St Eucharistie et sa distribution aux fidèles, symbolisées dans le repas des sept apôtres qui se compose de pain et de poisson.

En laissant de côté ces peintures qui ont été suffisament décrites ailleurs et pénétrant dans l'intérieur de la catacombe nous arriverons à une chapelle ou se trouvent deux «*arcosolia*» placés l'un dans l'autre

ils sont capables à eux deux de contenir cinq corps. Sur la muraille au dessus de ces *arcosolia* on voit de très anciennes peintures représentant les cinq martyrs qui y sont ensevelis. Elles ont été gâtées et détruites en partie dans des temps postérieurs, lorsqu'on a creusé de nouvelles tombes; mais il en reste encore assez pour témoigner de l'époque à laquelle elles appartiennent. Tous ces saints sont en prière, les bras étendus, et sur la tète de chacun d'eux leur nom est gravé accompagné de la formule ordinairement usitée par les chrétiens ; DIONYSIOS IN PACE. PROCOPI IN PACE. ZOA IN PACE. etc.

Entre ces figures sont disposés des oiseaux et des fleurs, emblèmes de la joie et de la paix du paradis; et au dessous, de chaque côté, se trouve un paon emblème de l'immortalité.

En s'enfonçant encore plus avant-dans l'intérieur, on arrive à une chapelle, dont les peintures sont plus anciennes encore, à en juger par leur style, et les sujets, beaucoup plus intéressants que les premiers. Le panneau du milieu a été coupé, comme celui que nous venons de mentionner, lorsque plus tard on y a pratiqué une nouvelle tombe, mais il en reste encore assez pour que le sujet soit reconnaissable, et l'explication qu'en donne Mr de Rossi est si complète par elle même, et si bien d'accord avec les détails de la peinture et avec l'histoire ecclésiastique, qu'il ne saurait y avoir aucune raison de mettre en doute son exactitude. Au milieu d'abord, se trouve le Bon Pasteur portant une brebis sur ses

épaules et ayant un bouc à sa droite et une brebis à sa gauche. Nous avons déjà vu d'après Tertullien l'usage qui avait été fait dans la primitive Eglise de cette touchante parabole pour réprouver le coupable rigorisme des Montanistes, et comment elle était souvent rapprochée de celle de l'enfant prodigue, qui s'étant repenti et étant revenu a son père, en avait reçu la meilleure robe, un anneau à son doigt, et des chaussures à ses pieds, en telle sorte que le frère aîné, qui n'avait jamais pourtant quitté la maison paternelle, semblait pour un instant laissé dans l'oubli. C'était pour indiquer cette consolante vérité de la miséricorde de Dieu, que le bouc est placé à la droite. De chaque côté du Bon Pasteur un apôtre s'efforce d'amener plus de brebis au bercail, ici nous voyons une brebis se tourner du côté de l'apôtre, là une autre s'éloigne; une troisième reste immobile le cou tendu dans une attitude qui indique l'attention la plus vive; tandis qu'une quatrième semble adopter un parti intermédiaire, et sans se refuser absolument à écouter l'apôtre, elle baisse la tête et cherche en même temps à brouter. Ces brebis sont des types très exacts, des dispositions diverses avec lesquelles différentes personnes recoivent la parole évangélique. Les unes lui prêtent une oreille attentive et l'acceptent de tout leur cœur, les autres se refusent tout-à-fait à l'écouter, tandis que les troisièmes cherchent à faire un compromis entre Dieu et Mammona. Mr de Rossi a trouvé dans un passage d'un ancien écrivain chrétien un curieux commen-

taire de cette peinture ; le pauvre y est comparé à une brebis qui, placée dans un désert aride et n'ayant pas d'herbe à brouter, n'est détournée par rien de lever la tête, et de chercher les choses qui sont en haut; taudis que les riches sont comme des brebis qui dans un pâturage fertile et agréable, inclinent toujours leur tête el leur cœur vers les choses de cette terre. On voit encore des gouttes de pluie tomber abondamment sur la brebis qui écoute, en moindre quantité sur celle qui mange, et laisser enfin tout à fait à sec celle qui s'éloigne. Personne ne saurait raisonnablement contester que ce détail ne fasse allusion à la rosée rafraichissante de la divine grâce. Ces explications, dont chaque trait particulier est confirmé par l'autorité de la sainte Ecriture ou celle du quelque Père n'ont donc rien d'arbitraire ni d'imaginaire, et il est évident que l'artiste n'a fait que combiner des textes de manière à en tirer un ensemble pittoresque.

De chaque côté du même *arcosolium* on voit Moïse ôtant sa chaussure, et encore Moïse frappant le rocher; seulement les deux figures de Moïse diffèrent essentiellement l'une de l'autre, et cela, sans aucun doute, pour les raisons que nous avons fait connaître dans un chapitre précédent. Cette peinture n'est pas historique mais symbolique. Moïse frappant le rocher représente St Pierre auquel fut confié le soin d'administrer les sacrements de l'Eglise chrétienne. Sur l'autre muraille se trouve un tableau qui a été tronqué et presque détruit lorsqu'on a creusé

une niche destinée à recevoir une grande lampe; il représente N. S. debout entre deux disciples multipliant les pains et les poissons. Ainsi d'un côté nous voyons le sacrement du Baptême, de l'autre côté la Ste Eucharistie, et au milieu le sacrement de Pénitence, ou pour mieux dire, le symbole de tout le plan évangélique, occupe la partie centrale.

Il nous faudrait trop de temps pour pénétrer assez avant dans les profondeurs de ce vaste cimetière, pour visiter la chapelle des quatre évangélistes et quelques autres; il faut donc nous contenter de voir un dernier monument historique, placé au pied de l'escalier par lequel nous remonterons au grand air. Je veux parler du tombeau de St Corneille, qui se trouve éloigné de la chapelle où reposent les autres Papes, parcequ'il ne souffrit pas le martyr à Rome, mais à Civitavecchia, et que son corps ne fut apporté à Rome et enseveli dans ce cimetière que par la dévotion d'une noble dame Romaine. Son tombeau ne consiste pas dans une simple étagère comme ceux des autres pontifes, mais il forme un caveau large et profond avec un plafond voûté. On découvrit il y a quelque temps, portion de la pierre qui avait fermé ce tombeau au milieu des ruines qui encombraient la vigne plantée au dessus de la catacombe; Comme on lisait sur ce fragment une partie des lettres NE suivies de ces autres lettres LIUS MARTYR. Mr De Rossi supposa tout de suite qu'il appartenait à la pierre sépulcrale de St Corneille. Lorsque le pape Pie IX eut ordonné l'acquisition de la dite vigne et que

les excavations eurent été commencées sous la direction de la commission de l'archéologie sacrée, l'autre moitié de l'inscription fut mise au jour et démontra l'exactitude de cette conjecture. Les lettres CORN EP prouvèrent non seulement que le martyr enseveli dans ee lieu s'appelait Corneille mais encore qu'il était précisement le pape de ce nom. Du reste, lors même que le titre d'évêque eût manqué à l'inscription, l'identité du pontife et du martyr n'en eût pas moins été constatée, puisque sur la muraille, à côté du tombeau, on trouva l'image de ce pape avec son nom écrit tout au long. Avant cette découverte Mr de Rossi avait exprimé sa ferme espérance de reucontrer auprès de la tombe de St Corneille quelques monuments de St Cyprien son contemporain et son correspondant. Ces deux saints ayant été martyrisés le même jour à des années différentes, leur fête a toujours été célébrée conjointement comme elle l'est encore aujourd'hui le 16 septembre. Les calendriers et les missels les plus anciens, nous apprennent qu'elle était solemnisée auprès de cette même tombe de St Corneille. Il est dit, dans un ancien itinéraire contenant la description de ce lieu, que St Cyprien y reposait avec St Corneille, ce que nous savons être faux, St Cyprien ayant été enseveli en Afrique où il a été martyrisé. Mais Mr de Rossi n'en demeurait pas moins convaincu que le pélerin auteur de cet itinéraire avait remarqué, ou entendu raconter quelque chose de la tombe de St Corneille, qui avait donné lieu à

cette association d'idées. L'événement vérifia de la manière la plus remarquable cette prévision, puisqu'à côté de la figure de St Corneille on en trouva une autre revêtue également d'habits pontificaux, et les lettres de l'inscription tracée tout auprès qui subsistent encore, suffisent à démontrer que ce pontife n'est autre que St Cyprien lui même.

En avant de ces peintures est un bloc on pilier peu élevé, qui conserve encore une portion de la tablette de marbre qui le recouvrait autrefois en entier. Sur cette tablette reposait un grand vase rempli d'huile ou flottaient des mèches allumées. C'est là que les pélerins satisfaisaient leur dévotion en emportant comme une relique de la châsse de St Corneille, un peu d'huile, ainsi que le font encore de nos jours les gens du peuple, lorsqu'il prennent un peu de celle qui brûle devant la statue de la Madone à St Augustin, ou dans d'autres sanctuaires célèbres. Lorsque vers la fin du VI^{e}. siècle l'impératrice Constantie écrivit à St Grégoire-le-Grand pour lui demander là tête de St Paul, dont elle voulait enrichir une chapelle qu'elle venait de construire dans le palais impérial, il refusa de la satisfaire, par ce motif qu'il n'était pas d'usage de couper et de partager les corps des saints, et profita de l'occasion pour lui expliquer quel était le genre des reliques distribuées à Rome et envoyées au dehors. Il y en avait, disait-il de deux sortes: d'abord l'huile des lampes soujours alllumées devant les véritables reliques puis les: *brandea*, c'est-à-dire des mouchoirs ou étoles, et

d'autres objets semblables, qui après avoir été déposés sur les tombes des martyrs, et y être resté quelques temps, étaient ensuite conservés comme des reliques. Précisément de même que nous voyons de nos jours le souverain Pontife distribuer aux différents archevèques de la chrétienté les palliums qui reposent sur le tombeau de St Pierre, dont il les tire pour les leur envoyer. On conserve encore maintenant dans la cathédrale de Monza un rouleau de parchemin contenant la liste des reliques envoyées par St Grégoire à la reine des Lombards Théodelinde. Parmi elles se trouve mentionné: *ex olio S. Cornelii;* qui ne peut provenir que du lieu même que nous étudions. Ces usages sont dignes de remarque parcequ'ils servent à expliquer dans beaucoup de cas les prétentions contradictoires des différentes églises qui assurent posséder les mêmes corps saints dans leur trésor de reliques. Il se peut faire qu'une église garde la véritable relique, tandis qu'une autre conserve de l'huile ou des, *brandea*, mis en contact avec cette relique bien des siècles auparavant. Et comme plus tard l'usage de distribuer de tels objets est devenu beaucoup plus rare, cette dernière église a pu arriver par l'effet du temps, à identifier la possession de ces souvenirs, que constatait la tradition, ou même un document écrit, avec celle du corps saint lui-même. Du côté opposé à la tombe de St Corneille est l'image du pape St Sixte martyrisé dans cette catacombe, et à côté de lui, celle d'un autre Pape. Mais il faut attendre que Mr de Rossi ait com-

plété et publié sa grande collection de toutes les inscriptions chrétiennes de Rome, des six premiers siècles, pour parler de l'inscription qui régnait le long de ces figures, des inscriptions du pape St Damase qui se trouvent au dessus et au dessous du tombeau de St Corneille, et de divers écrits qu'on découvre sur les murailles.

CHAPITRE VI.

VISITES A DIVERSES CATACOMBES ET AU MUSÉE CHRÉTIEN.

La catacombe de Ste Agnès et celle de St Calixte suffisent à donner sur ces anciens cimetières des notions générales très exactes, les personnes cependant, qui trouveraient que ce qu'elles y ont vu a excité leur intérêt sans le rassasier, pourront en visiter encore d'autres et y rencontreront de quoi récompenser leur zèle. Elles feront bien surtout de voir la catacombe nouvellement découverte de St Alexandre, située à sept milles environs de Rome, sur la voie Nomentane.

Nous n'avons pas, sur la vie et la mort de St Alexandre, de notions parfaitement certaines et authentiques; les actes qui sont venus jusqu'à nous étant généralement considérés comme falsifiés; ces actes apocryphes, doivent cependant, avoir été rédigés sur des documents et d'après des traditions en grande

partie véritables, puisque tout ce que les catacombes nous ont appris touchant ce pape tend non à invalider mais à confirmer leur témoignage. Il est certain que St Alexandre, le sixième successeur de St Pierre sur le siége de Rome, fut martyrisé en l'an 117 après N. S. J. C. avec St Eventius et St Theodulus. Ce dernier était Diacre c'est là tout ce que nous savons de sa vie. Le second était selon la tradition un prêtre très-âgé et d'un aspect vénérable, il avait connu quelques uns des Apôtres et converti un très-grand nombre d'infidèles, entre autres les parents mêmes de St Alexandre. Tout ce que les actes nous apprennent sur St Alexandre lui même, c'est qu'il était fort jeune, et de fait le Juge l'interpelle comme s'il n'avait eu que trente ans environ, lui faisant de sa jeunesse un argument pour le déterminer à apostasier. Tous trois furent ensevelis par une noble dame romaine dans une de ses propriétés près de la septième borne milliaire de la voie Nomentane; Eventius et Alexandre dans le même tombeau, et Theodulus dans un sépulcre à part. Les actes ajoutent encore qu'un évêque fut attaché à cette Eglise, afin que le saint Sacrifice y fut constamment offert.

Parmi les monuments que des travaux récents ont mis au jour, se trouve précisément une notable portion de l'autel érigé probablement au IV^e. ou au V^e. siècle sur le tombeau de St Alexandre. Ce tombeau, comme ceux de St Pierre, de St Paul, de Ste Agnès, de St Laurent et d'autres martyrs était devenu à cette époque le centre d'une basilique. Au-

tour de cet autel règne une inscription, elle n'est plus complète, puisqu'au commencement, il manque un nom, mais les actes permettent de le rétablir exactement, ce nom était: EVENTIO; l'inscription continue ensuite en ces termes: ET ALEXANDRO DEDICATUS VOTUM POSUIT CONSECRANTE URSO EPISCOPO. Les actes nous expliquent ce qui sans eux eût été incompréhensible, c'est-à-dire: comment il a pu se faire que cet autel ait été consacré par un évêque dont le nom ne paraît pas sur la liste des évêques de Rome; comment St Alexandre, quoique le premier en dignité ne figure qu'en seconde ligne dans l'inscription; et enfin comment on n'y rencontre que deux noms au lieu de trois; Dans une autre partie de la même basilique on trouve une chapelle qui d'après le travail compliqué, et la nature des matériaux dont son pavement était formé, parait avoir été autrefois très-richement décorée; il est donc probable qu'elle renfermait la tombe de quelque grand saint; un fragment d'inscription trouvé en ce lieu porte le mot: MARTYR. Y a-t-il de la témérité à conjecturer que le martyr Theodulus y ait reposé?

L'étude des inscriptions qui se lisent encore sur le pavé de cette vieille basilique nous procure des monuments authentiques des différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique, depuis l'évêque jusqu'au sous diacre; ils sont d'autant plus précieux que des dates souvent répétées les font remonter au milieu ou à la seconde moitié du V^{e}. siècle. Mais comme ils n'appartiennent pas à notre sujet, qui ne comprend que

les catacombes seulement et non les églises érigées au dessus d'elles, nous ne nous occuperons que de la catacombe même. Très petite et irrégulière en comparaison de celles qui se trouvent plus rapprochées de la métropole, elle trahit le peu d'habileté des travailleurs qui la creusèrent. On y rencontre seulement une ou deux inscriptions gravées sur des plaques de marbre, les autres en petit nombre, sont tracées sur le mortier. Mais ce qui donne de l'intérêt à ce cimetière c'est que la plupart des tombes sont restées fermées et telles qu'elles étaient il y a seize cents ans. On peut voir encore devant quelques unes d'elles la lampe de terre cuite ou la petite fiole de verre tachée de sang, fixées dans le lit de mortier ou les déposèrent les premiers chrétiens. Là aussi l'on peut remarquer plusieurs pierres sépulcrales païennes, ou d'autres monuments employés à des usages chrétiens, mais elles sont constamment placées à l'envers ou de côté, et toujours arrangées ainsi que nous l'avons déjà fait observer, de manière à prouver clairement qu'on s'en est servi comme de simples matériaux, et non à cause des inscriptions qu'elles portaient; on s'est toujours efforcé au contraire de les rendre illisibles. On n'y voit pas de peintures sauf deux ou trois ébauches au dessus de tombeaux particuliers portant des inscriptions telles que celle-ci: *Spiritus tuus in bono requiescat: puisse votre esprit reposer dans le bien*. Jusqu'à présent les excavations n'ont amené la découverte d'aucune chapelle, sauf celle de la grande basilique, et vérita-

*

ment ce n'était qu'un très-petit cimetière de village. Cependant les raisons énoncées plus haut, le rendent bien digne d'une visite.

La catacombe des St Nérée et Achillée à Tor Marancia, sur la voie Ardéatine, est très intéressante tant pour l'architecture de quelques unes de ses chapelles, que pour ses peintures et ses inscriptions. C'est là aussi que St Grégoire-le-Grand prononça une de ses homélies, celle que Baronius supposait à tort avoir été prêchée dans l'Eglise dédiée à ces saints martyrs dans la ville même.

Le saint Pontife y dit très expressément qu'il se trouve, devant les restes des saints dont il parle, car à cette époque leurs corps n'avaient pas encore été enlevés du lieu où ils reposaient dans les catacombes. Leur tombeau était probablement dans cette chapelle, où conduit un magnifique escalier éclairé par un des plus beaux luminaires ; non seulement cet escalier et ce luminaire, mais aussi, la plus grande largeur des galeries adjacentes et beaucoup d'autres indices, tendent a prouver que l'intérêt principal se concentrait sur ce point, de préférence au reste du cimetière. Des monnaies, des médailles, des inscriptions très importantes du II°. siècle ont été découvertes à l'étage supérieur dont la construction est plus ancienne ; le chevalier de Rossi nous les decrira prochainement. On voit encore dans une chambre, au bas de l'escalier, quelques unes de ces inscriptions ; elles sont en latin et en grec ; quelque fois les deux langues sont mêlées ; on rencontre un ou deux exem.

ples de mots latins écrits en caractères grecs; tels que ceux çi par exemple :

ΔΗΜΗΤΡΙϹ ΕΤ ΛΕΟΝΤΙΑ
ϹΕΙΡΙΚΕ ΦΙΛΙΕ ΒΕΝΕΜΕΡΕΝ
ΤΙ ΜΝΗϹΘΗϹ ΙΗϹΟΥϹ
Ο ΚΥΡΙΟϹ ΤΕΚΝΟΝ . ΕΜ....

» *Démétrius et Leontia à leur fille bien méritante Syrica.*
» *Souvenez vous, oh Seigneur Jésus, de notre enfant.* »

Plusieurs de ces monuments ont une grande importance tant sous le rapport archéologique que sous le rapport religieux; au point de vue archéologique ils montrent la coutume des simples chrétiens des premiers siècles de faire creuser ces chambres souterraines à leurs frais et pour leur usage exclusif, ainsi que nous le voyons dans l'inscription suivante;

M. AVRELIVS RESTVTVS FECIT YPOGEV
SIBI ET SVIS FIDENTIBVS IN DOMINO

» *M. Aurelius Restitutus a fait ce caveau pour lui-même*
» *et pour ceux de sa famille qui croient dans le Sei-*
» *gneur.* »

les trois noms et la restriction finale, (celle ci montre qu'il y avait encore plusieurs payens dans la famille), sont preuves incontestables d'une très haute antiquité; au point dé vue de l'histoire des doctrines religieuses, ils établissent également l'antiquité de la prière pour les morts, et de l'invocation des saints. Les peintures les plus remarquables de ce cimetière sont celles qui représentent Orphée avec sa lyre, entouré des oiseaux et des animaux que

ses accents ont charmés, et dans la même chapelle, Elie s'élevant au ciel dans un chariot tiré par quatre chevaux, (nous en expliquerons plus tard la signification), puis la Ste Vierge assise sur un trône avec le St Enfant dans ses bras et des deux cotés les Mages apportant leurs présents. Sur deux *arcosolia* placés en face l'un de l'autre de chaque côté de la galerie, les trois mêmes sujets se trouvent répétés. Ce sont: le Bon Pasteur, la résurrection de Lazare, et Moïse frappant le rocher. Dans un autre *arcosolium* on trouve Notre Seigneur assis au milieu de ses apôtres. Plus loin sur une des absides d'une chapelle richement ornée et dont la forme est très curieuse on retrouve la reproduction de cette dernière scène avec une particularité remarquable; les deux apôtres St Pierre et St Paul (1) sont seuls assis tandis que les autres se tiennent debout; sur l'abside opposée car la chapelle entière n'est composée pour ainsi dire que de deux absides réunies par une étroite galerie, on remarque une très-belle figure du Bon Pasteur une brebis est à sa droite, une autre à sa gauche, et de plus

(1) Ces peintures sont si dégradées par l'injure du temps qu'à peine peut on maintenant constater l'identité des personnages. Mais ils ont été dessinés par Bosio et ils rappelent trop parfaitement, dans sa copie, les types consacrés de ces deux apôtres pour qu'on puisse hésiter à les reconnaitre. L'identité ne peut aucunement être mise en question, car Bosio lui même s'est trompé sur l'interprétation à donner à ces peintures et les a indiquées comme représentant N. S. assis au milieu des docteurs dans le temple; il n'a donc pas observé ou compris ce que nous disons ici.

divers personnages l'entourent, il n'est pas aisé de les distinguer. Une autre chapelle voisine est hexagonale, les compartiments de la voûte sont séparés par des guirlandes de roses et chacun d'eux contient l'un des sujets que nous sommes habitués à rencontrer : Noé dans l'arche, les trois enfants dans la fournaise ardente, N. S. multipliant les pains et les poissons, et d'autres encore. Mais il est à observer que la proportion, des personnages de ces tableaux dépasse de beaucoup celle des peintures ordinaires des catacombes.

La catacombe de St Pontien est située sur le flanc de la colline qui s'étend de la porte Portese à la porte St Pancrace, elle possède le seul type ac tuellement conservé des baptistères souterrains des premiers temps. Un petit ruisseau coule à travers le cimetière ; dans ce seul endroit, son lit a été creusé de manière à former une sorte de réservoir dans lequel s'amasse une certain quantité d'eau. On y descend par quelques marches et le niveau de l'eau qui y est retenue varie suivant la hauteur du Tibre. Quand la rivière monte de manière à boucher le canal par lequel le ruisseau s'écoule ordinairement ce dernier reflue et vient inonder les diverses galeries qui l'avoisinent dans la catacombe ; Jamais en autres temps, l'eau ne s'y élève à plus de trois ou quatre pieds. Sur la muraille à l'extrémité de ces fonts baptismaux, car nous pouvons les bien nommer ainsi, une belle croix latine semble s'élancer hors de l'eau et végéter en jettant des branches chargées de fleurs

et de feuillages, sur ses deux bras reposent deux chandeliers d'où pendent, suspendues par de petites chaines, les lettres Alpha et Omega. Les chrétiens voulurent probablement indiquer par là que le Christ n'a rendu salutaires les eaux du baptême qu'en y plantant sa croix. Sur le fronton de l'arceau au dessus des fonts, on voit une peinture qui représente N. S. baptisé par St Jean dans les eaux du Jourdain, tandis que St Abdon, St Sennen, St Miles, et d'autres saints de l'Eglise orientale occupent les parois latérales. Ces décorations appartiennent toutes à une époque peu ancienne, peut-être au VII^e^. ou au VIII^e^. siècle mais il n'y a aucune raison de mettre en doute que le baptistère ait servi dès les premiers siècles. Les actes des martyrs nous apprennent de la manière la plus positive que le sacrement du Baptême était fréquemment administré dans les cimetières et il y avait probablement plusieurs baptistères semblables dans d'autres cimetières, car il eut été impossible de conduire tous les catéchumènes au même lieu. Dans le voisinage immédiat du Baptistère se trouvent d'autres peintures. Mais sauf une tête de N. S. en style byzantin, à peu près semblable à celle que nous avons vue près du tombeau de Ste Cécile, aucune d'elles ne mérite de fixer l'attention.

A l'autre extrêmité de Rome, la route qui sort de la porte Salara, est particulièrement riche en catacombes; vient d'abord celle de St Hermès, au dessous d'une villa appartenant aux Jésuites, à gauche

du chemin. Elle est remarquable tant par les dimensions d'une chapelle qu'on y a trouvé, (la plus grande chapelle souterraine que l'on connaisse), que par les mosaïques grossières représentant Daniel dans la fosse aux lions, et la résurrection de Lazare, qui ornent la voûte d'une autre chapelle. Mais tout le cimetière est en si mauvais état qu'on ne peut le visiter qu'en prenant beaucoup de précautions et avec une grande prudence.

Celui de St Priscille, sous une vigne de l'autre côté du chemin, est beaucoup plus vaste et peut être visité sans danger ; il est à plusieurs étages, et une de ses galeries est sans comparaison la plus longue et la plus droite que j'aie rencontrée dans les catacombes. Quelques tombeaux y sont ornés de portraits de défunts dont les têtes sont rendues avec beaucoup d'énergie et d'expression ; auprès de quelques autres, on peut voir des lampes et divers objets qui n'ont jamais et enlevés de leur place primitive.

Dans une autre catacombe située proche de l'Eglise de St Marcellin et St Pierre hors des murs, et portant le nom de ces deux saints, on voit deux ou trois peintures symboliques des joies du Ciel, représentées sous la figure d'un festin auquel des hommes et des femmes participent ensemble, tandis que la charité et la paix sont debout et président à la fête.

IRENE DA MIHI CALDA ;
AGAPE MISCE MIHI VINVM ;
» *Irène donne moi de l'eau chaude* »
» *Agape mêles pour moi du vin* »

Telles sont les paroles inscrites au dessus des têtes des serviteurs; Elles nous rappelleraient le langage des auteurs classiques et leur époque ; si les noms même de ces serviteurs, personnifiant les dons et les grâces du christianisme, ne nous révelaient le sens mystique, et les idées spiritualistes qui y étaient cachés.

Une autre chapelle offre des peintures moins anciennes ; elles représentent N. S. entre St Pierre et St Paul et au dessous d'eux quatre des principaux saints ensevelis dans ce cimetière ; Pierre, Gorgonius, Marcellin, et Tiburce, disposés deux par deux de chaque côté d'une petite montagne d'où s'échappent quatre ruisseaux, probablement « ces fleuves de la source de vie » que St Jean vit dans la Jérusalem céleste se partager en quatre branches correspondant aux quatre rivières qui coulaient dans le Paradis terrestre de nos premiers parents. St Jean nous dit que « ce fleuve sortait du trône de Dieu et de l'Agneau » la petite montagne est donc bien dans cette peinture, le trône de Dieu et de l'Agneau, puisqu'à son sommet on voit l'Agneau, la tête couronnée du nimbe, et un peu plus en arrière le monogramme, emblêmes qui révèlent la divinité, et établissent que cette figure n'est autre que celle de l'Agneau de Dieu. (Apoc. XXII. 1.).

Je ne parlerai pas des catacombes où l'on descend par l'Eglise de St Pancrace parcequ'elles n'offrent rien de particulier qui mérite une visite, à moins qu'on ne considère comme digne d'intérêt l'arrangement méthodique des tombes qu'on remarque

dans quelques une de ses galeries. Je ne parlerai pas davantage de celles qui bordent des deux côtés le chemin de la basilique de St Laurent hors des murs, on y trouve cependant quelques chapelles très-richement ornées et l'on y voit des galeries qui au lieu de se couper l'une l'autre à angle droit, convergent souvent vers un centre commun comme autant de rayons. Je ne décrirai pas davantage celle de Ste Hélène sur le même chemin, au dessous de la Villa del Grande, elle n'a de caractéristique que ses vastes proportions et ses pavés de mosaïque représentants différents dessins; la petite catacombe des hérétiques gnostiques sur la voie Appia est assez curieuse par le mélange de symboles chrétiens et de symboles Mithriaques qu'on y observe, tels que leur Pluton, leur Proserpine *(Dis Pater* et *Abracura)* leur Mercure et leur Destin divinisé, leur *Angelus Bonus* et Mars, un soldat offrant un sacrifice à une étoile etc. toutefois cette dernière catacombe est plutôt destinée à servir de sujet d'étude à des savants qu'à intéresser le commun des visiteurs; néammoins ceux qui veulent la connaitre peuvent se procurer le traité du P. Garucci, jésuite Napolitain, dans lequel ils trouveront exactement copiées non seulement les peintures mais les inscriptions. Il n'est pas nécessaire de mentionner longuement le petit cimetière de St Zotique, malgré ses peintures représentant les évangélistes et d'autres saints, nous nous bonerons à indiquer qu'il se trouve sous une ferme de la campagne de Rome appelée Capreoli située à peu près-

au dessous des hauteurs de Frascati et de Monte Porzio.

J'ai visité personnellement tous ces cimetières et cinq ou six autres encore, il y a quelques années, et j'ai renouvelé connaissance avec la plupart d'entr'eux récemment; les personnes qui veulent sérieusement posséder tous les détails de la matière que nous étudions doivent nécessairement s'imposer la loi d'en faire autant. L'énumération rapide qu'on vient de lire n'a d'autre but que de faire connaître au lecteur moins studieux les objets compris généralement sous le nom si souvent répété, des catacombes de Rome, et de lui fournir une clef qui pourrait faciliter ses recherches s'il se sentait disposé à les poursuivre au delà des obiets très-limités sur lequels se concentre la curiosité des touristes ordinaires.

Maintenant mettons un terme à nos excursions souterraines pour continuer à la clarté du jour l'étude du même sujet.

Tous ceux qui visitent les catacombes sont d'accord pour déplorer qu'on les ait si complètement dépouillées de toutes les choses intéressantes qu'elles renfermaient autrefois; ils regrettent que les anneaux, les cachets, les lampes, les ampoules, les coupes de verre gravé, les instruments du supplice des martyrs, et par dessus tout, les inscriptions n'aient pas été laissés autant que possible à la place qu'ils occupaient primitivement, où ils auraient été bien mieux appréciés que dans un musée, au milieu d'une multitude d'objets hétérogènes. Cependant les catacom-

bes ne font que partager en celà le sort réservé à la plupart des monuments de l'antiquité soit paienne soit chrétienne, et s'il y a bien des choses à dire contre ces vastes collections, il y en a aussi beaucoup à alléguer en leur faveur. Le classement imparfait des Musées pourrait donner lieu peut-être à des plaintes plus fondées. Si tous les objets qui ont été trouvés dans les catacombes, depuis leur découverte au seizième siècle, avaient été soigneusement recueillis dans un même lieu et convenablement classés, ils formeraient à eux seuls un fond inépuisable de documents pour l'étude des antiquités chrétiennes.

Maintenant il faut chercher ces précieux objets non seulement dans différents musées publics, mais encore dans beaucoup de collections particulières, et il y en a un très grand nombre que l'on cherche en vain.

Les collections publiques les plus importantes sont celles du Vatican et du Palais du Latran. Une petite chambre du Musée du collége Romain est consacrée aux monuments des catacombes et le collége de la Propagande possède différents objets très-intéressants; une visite aux deux grands musées au moins, est le complément nécessaire d'une excursion dans les catacombes.

Les objets qu'on y rencontre en plus grand nombre sont ces petites lampes en terre cuite trouvées abondamment auprès des tombeaux; bien que généralement très simples et d'une forme commune, plusieurs d'entre elles cependant sont ornées de figures

ou de marques symboliques telles que le poisson, la colombe, la branche de palmier, le monogramme du Christ, le Bon Pasteur et d'autres encore. Quelque fois la lampe elle même est modelée en forme de poisson ou de colombe, ou bien, c'est l'anse qui présente quelques emblèmes chrétiens. Des lampes semblables, mais coulées en bronze, et suspendues à des chaînes de même métal, sont généralement d'une époque postérieure, un très petit nombre d'entre elles ayant été trouvé dans les les catacombes mêmes. Les instruments destinés aux tourments des martyrs sont moins nombreux que les objets que nous venons d'énumérer, leur authenticité est parfois douteuse; quelques uns paraissent avoir bien véritablement cette origine; ils correspondent du moins assez fidèlement à l'idée qu'on peut s'en former d'après les descriptions des premiers écrivains chrétiens. Tels sont par exemple les *ungulæ*, griffes de fer avec les quelles la chair des martyrs était par fois si cruellement déchirée, et les *plumbatæ* ou fouets armés de plomb avec lesquels on les frappait jusqu'à la mort. D'autres instruments ressemblent plutôt à des ustensiles domestiques; ils paraissent avoir été travaillés par les Etrusques et n'ont probablement jamais été tirés des catacombes.

Assurément pour pouvoir, apprécier à sa juste valeur quelqu'objet que ce soit, dans un musée, il conviendrait de savoir d'abord, où il a été pris, ainsi que les circonstances qui ont accompagné sa découverte et c'est justement ce qui est très-difficile

à connaître. Chaque chose a pour ainsi dire une histoire particulière qu'il est impossible de faire entrer dans ce recueil ; nous ne pouvons donc qu'énoncer des généralités et diriger l'attention sur les objets les plus dignes d'intérêt. Le premier rang entre tous, appartient incontestablement aux nombreux fragments de calices et d'autres coupes de verre, qui sont trouvés fréquemment dans les catacombes. Beaucoup d'entre eux portent d'élégantes gravures dorées représentant quelques uns des mêmes sujets sacrés que nous avons vus reproduits par la peinture et la sculpture. Plus de vingt de ces verres de la collection du Vatican reproduisent les têtes ou les figures entières des grands apôtres St Pierre et St Paul, qui ont fondé ensemble l'église romaine. Quelquefois ces frères dans l'apostolat sont placés l'un à côté de l'autre seuls, et sans aucun signe caractéristique, mais leurs noms inscrits dans le verre apprennent ce qu'ils sont; d'autrefois c'est le Christ lui même qui pose la couronne sur leurs têtes, ou bien une seule couronne reste comme suspendue entre eux deux; d'autrefois encore ils sont séparés par la sainte Vierge qui prie les bras étendus, ils semblent placés à ses côtés pour y accomplir le même office qu'Aaron et Hur auprès de Moïse lorsqu'il regardait du haut de la montagne les enfants d'Israël combattre les Amalécites, c'est-à-dire pour soutenir ses bras étendus, afin qu'ils ne se lassent pas de supplier, ou bien encore, ils ont près d'eux quelqu'autre saint personnage tel que Ste Agnès; parfois ils sont représentés séparément, par exemple

lorsque St Pierre frappe le rocher, sur d'autres de ces verres on voit N. S. changeant l'eau en vin, multipliant les pains et les poissons, ressuscitant Lazare, ou opérant quelques uns de ces miracles que nous avons vus si souvent reproduits, ingénieux symboles des sacrements chrétiens.

Assez souvent une légende règne sur le bord; tantôt c'est un nom, tantôt une pieuse invocation ou quelque exhortation amicale. Cette dernière classe d'inscription qui n'est pas à beaucoup près la plus rare démontre clairement que toutes ces coupes n'étaient pas des calices eucharistiques, mais que beaucoup d'entre elles servaient tout simplement à des repas, soit à ceux qu'on appelait Agapes soit à encore d'autres. Il est certain toutefois que la primitive Eglise s'est servie aussi de calices de verre quoique pendant peu de temps. La figure du Bon Pasteur dont parle Tertullien était probablement d'un travail analogue à celui dont nous nous occupons ici. Nous avons déjà dit que dans les catacombes on trouve à l'extérieur des tombes, des fragments de verre fixés dans le mortier comme le sont les lampes et les ampoules et il est probable qu'ils y étaient ainsi placés seulement dans le but de distinguer les tombes l'une de l'autre. On arrivait à un résultat identique en y attachant de la même manière des bagues, des cachets ou d'autres objets quelconques et on en voit des échantillons de tous sorte dans les musées. Cette énumération si incomplète des monuments appartenant à notre sujet qui se trouvent au Musée chré-

tien du Vatican, servira à donner au lecteur des idées générales propres à lui faire apprécier ce qu'il rencontrera dans cette collection et dans les autres, mais s'il voulait étudier convenablement ces objets il faudrait qu'il consultât l'ouvrage de Filippo Buonarotti (1), ou qu'il visitât le musée en compagnie de quelque guide versé dans les antiquités chrétiennes; il est évident qu'il y aurait un immense avantage à posséder un compagnon semblable tant pour la visite des musées que pour celle des cimetières eux-mêmes, mais son assistance serait plus nécessaire au Vatican que partout ailleurs, parce que des objets appartenant à des époques tout à fait différentes se trouvent fréquemment mêlés et confondus dans le même local. On peut s'aventurer plus hardiment sans guide, au musée de l'art chrétien au palais du Latran et pour y suppléer, se contenter des quelques indications que nous allons donner.

Dans ce musée l'intérêt se concentre sur la collection des sarcophages chrétiens qui y sont réunis. Comme ils proviennent, soit de différentes basiliques, soit d'autres Eglises bâties par les premiers empereurs chrétiens, ils n'entreraient pas très rigoureusement dans les limites que nous nous sommes fixées, puisqu'ils appartiennent pour la plupart à une époque postérieure à celle où l'on ensevelissait généralement les chrétiens dans les catacombes. Cependant ils ont tant de rapport avec elles et par l'usage même auquel ils

(1) Osservazioni sopra alcuni Frammenti di Vasi antichi di vetro, ec. Firenze, 1716.

étaient destinés et plus encore par l'identité des sujets qui y sont représentés, que nos lecteurs sont en droit d'attendre que nous leur en disions quelque chose. Au reste quelques uns de ces sarcophages ont été réellement découverts dans les catacombes mêmes, et les compositions sculptées sur tous sont aussi exactement que possible semblables à celles dont la peinture a décoré les murailles des chapelles souterraines. On en trouve cependant quelques unes de tout à fait nouvelles, chose très-digne de remarque, car ces compositions indiquent qu'au IV°. ou au V°. siècle, date qu'on doit assigner à la plupart de ces monuments, l'art chrétien élargit le cercle des sujets qu'il s'attachait à reproduire. Ainsi la sainte Trinité n'est jamais représentée, que nous sachions, dans les peintures des catacombes, tandis qu'elle forme un des groupes principaux du premier sarcophage que nous rencontrons, et qu'elle se voit encore sur beaucoup d'autres tombeaux de la même collection. Néanmoins on peut dire en général que les sculptures de ces sarcophages ne font que répéter et continuer les peintures des catacombes en sorte que celui qui serait parfaitement familiarisé avec celles-ci n'aurait pas de peine à expliquer celles-là.

Examinons d'abord le premier monument, celui qui se trouve à l'extrémité de la longue galerie au bas de l'escalier. Il est peut-être le plus important de tous; en le décrivant minutieusement nous nous éviterons la peine d'en mentionner plusieurs autres qui ne sont au fond que des redites inférieures des

mêmes compositions. Il a été trouvé dans la basilique de St Paul sur la voie Ostienne précisément au dessus de la tombe de l'apôtre: on l'en a retiré en creusant les fondations des magnifiques colonnes d'albâtre qui soutiennent le baldaquin moderne. Il avait été probablement placé en ce lieu, avant d'être achevé, à l'époque ou Théodose reconstruisit la basilique. Les bustes qui occupent le compartiment central de la partie supérieure et qui devaient évidemment représenter le mari et la femme pour lesquels le sarcophage était préparé, ont été à peine dégrossis et d'autres têtes placées soit derrière les figures principales soit, au milieu d'elles sont également inachevées. Les groupes principaux cependant sont aussi travaillés qu'ils étaient destinés à l'être, suivant toute apparence, et quoiqu'on puisse penser des qualités artistiques de leur exécution il est certain qu'ils offrent aux méditations de celui qui étudie les antiquités chrétiennes une série très intéressante de sujets empruntés à la sainte Ecriture. Nous voyons d'abord la création de l'homme; Dieu le fils, «par lequel toutes choses ont été faites,» vient de tirer Ève du côté d'Adam qui repose endormi à ses pieds, il la présente à «Dieu le Père,» assis sur son trône, «qui la bénit» tandis que la troisième personne de l'adorable Trinité se tient debout la main appuyée sur le trône.

Mais le péché ayant immédiatement suivi la création, la chute a été suivie à son tour par la promesse d'un Rédempteur. C'est ce mystère qui est le sujet du second groupe. Dieu le Fils n'y parait

plus sous les traits qu'on avait donné à sa nature divine suivant laquelle « il a été dès le commencement avec Dieu » mais tel que l'a fait le mystère de l'incarnation. Il a les traits d'un jeune homme semblable à celui que nous voyons plus bas opérer différents miracles. Il est d'abord représenté debout entre Adam et Ève, et leur annonçe sous une forme symbolique que le travail sera le châtiment de leur faute : il remet à Adam un épi de blé comme signe qu'il est condamné à cultiver la terre qui le nourrira, à Ève, il donne un agneau dont un jour, avec ses filles, elle devra travailler la laine.

Les bustes non terminés dont nous avons déjà parlé séparent ces sujets tirés de l'Ancien-Testament, de ceux qui appartiennent au nouveau, tels sont le changement de l'eau en vin, la multiplication des pains et des poissons, et la résurrection de Lazare ; ici la figure d'une des sœurs qui, agenouillée aux pieds N. S. semble avoir imploré le miracle qui vient de s'accomplir, a été ajoutée aux dispositions habituelles de cette composition. Le premier groupe de la partie inférieure représente l'adoration de N. S. par trois Mages portant leurs dons dans leurs mains. On doit remarquer le siége ou plutôt le trône sur lequel la sainte Vierge est assise, en tout semblable à celui sur lequel repose Dieu le Père dans la partie supérieure, sauf qu'il n'a pas de baldaquin. La figure du St Esprit est aussi reproduite dans la même attitude que celle qu'on lui a donnée au dessus. On a voulu évidemment signifier par là que « Celui qui était né

d'elle, était né du St Esprit et que l'enfant assis sur ses genoux était celui dont on avait prédit que les rois d'Arabie et de Saba lui apporteraient leurs présents. » Vient ensuite le miracle de N. S. donnant la vue à l'aveugle-né, miracle qui est une figure admirable de notre condition naturelle et des clartés que nous recevons par le don de la foi dans le baptême. Au milieu, immédiatement au dessous des bustes, nous voyons Daniel dans la fosse aux lions, ou entre les lions. Il est assisté d'un côté par le saint Esprit, et de l'autre par Habacuc suspendu par les cheveux, et tenant en main le pain déjà rompu qui servira de nourriture au prophète. Nous ne risquons pas de nous tromper en supposant qu'il y a là un symbole du pain de vie qui pouvait seul donner aux chrétiens la force nécessaire pour résister aux violentes persécutions auxquelles ils étaient exposés.

Nos lecteurs protestants remarqueront sans doute que le fait biblique rappelé sur ce sarcophage n'est pas de ceux qui leur sont familiers, car il est tiré de cette portion de l'Ecriture qu'ils tiennent pour apocryphe. En examinant d'autres monuments de la même galerie ils trouveront encore quelques emprunts faits aux mêmes sources; tels par exemple que l'histoire de Bel et du Dragon, ou celle de Suzanne et des vieillards. On voit le premier de ces sujets sculpté sur le fronton de deux ou trois sarcophages, Daniel y est représenté offrant une sorte de gâteau à un dragon devant lequel un autel a été renversé. Suzanne a inspiré une peinture allégorique du ci-

cimetière de St Prétextat. On y voit un agneau entre deux loups ou deux renards ; au dessus de la tête de l'agneau, on lit le nom de Suzanne et celui de *senioris*, au lieu de *seniores*,—vieillards, au dessus de celles des deux animaux. Les parties de notre sarcophage qui restent à décrire offrent des sujets tirés de la vie de St Pierre qui ont été déjà suffisamment, et très fréquemment commentés. Ils forment trois groupes qui sont répétés sur divers autres monuments de cette galerie. Le premier représente St Pierre à l'instant où il recoit les pouvoirs de chef de l'Eglise, figurés par la verge du commandement que lui-remet le Christ, Jusqu'ici, quand N. S. était représenté opérant des miracles, il la tenait à la main, dès ce moment il cesse de la porter. Le second représente l'arrestation de l'apôtre par les Juifs. Le troisième le moment où il frappe le rocher. Je n'ai pas pu me rendre compte du motif pour lequel ce second trait de la vie de St Pierre (son arrestation par les Juifs) est reproduit de préférence à tout autre sur ces monuments. Quoiqu'il en soit, on le retrouve très fréquemment et toujours invariablement placé de la même manière, entre la scène où il reçoit la verge et celle où il frappe le rocher, ce qui indique que les premiers chrétiens y attachaient un sens particulier que j'ignore. Peut-être y voyaient-ils un premier commencement de l'accomplissement de cette parole que lui adressa N. S. immédiatement après lui avoir commandé de paître ses brebis « Quand tu seras vieux tu étendras les mains et un autre te

ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas aller. » (St Jean. XXI. 18.) c'étaient bien là effectivement les prémisses, et comme les fruits précoces de son martyre. Était-ce encore une allusion à l'histoire de l'Eglise commençant par la persécution, ou bien aurait on simplement voulu rappeler cette loi générale suivant laquelle tous ceux qui veulent servir J. C. doivent souffrir des persécutions, ou peut-être encore le sens symbolique de cette composition n'avait-il rapport qu'à St Pierre exclusivement, pour mettre en opposition sa force nouvelle et sa faiblesse passée lors du reniement que rappelle le coq placé à ses pieds? Je n'entreprendrai pas de dire laquelle de ces explications est la meilleure, ni si l'une d'entre elles est véritablement bonne. Aucune ne me semble invraisemblable ou subtile, mais en l'absence de tout texte des anciens Pères propre à les appuyer, il nous parait plus sûr de nous abstenir de toute assertion positive. Car une règle doit surtout, je le crois, être rigoureusement observée lorsqu'il s'agit d'assigner un sens spirituel et mystique à la reproduction de ces scènes historiques, c'est qu'il ne faut jamais rien avancer qui ne soit clairement établi ou du moins manifestement indiqué par une ancienne autorité; de cette manière, on évite de tomber dans les extravagances auquelles se laissent aller les interprétations arbitraires, et les imaginations individuelles.

En avançant dans la galerie, les monuments les plus intéressants se trouvent à gauche du côté le mieux éclairé, mais ils n'offrent rien de bien nouveau pour

quiconque a visité les catacombes de Ste Agnès et de St Callixte et le musée du Vatican. On y voit de nouvelles redites du groupe de la sainte Trinité; Caïn et Abel apportant leurs différents présents; le sacrifice d'Abraham et le bélier qui va remplacer Isaac se retrouvent très fréquemment, quoique la peinture n'ait à ma connaissance traité ce sujet qu'une seule fois, et ce dans la catacombe de St Priscille. On voit encore la femme malade touchaut le bord du vêtement de N. S.; l'entrée triomphante de J. C. dans Jérusalem; et tout à fait à l'extrémité de la galerie un ou deux exemples de sujets empruntés à la passion; ces derniers ne sont même pas représentés littéralement: il restent sous une sorte de voile symbolique ainsi ce n'est pas N. S. qui porte sa croix mais quelqu'autre personnage. La couronne placée sur sa tête n'est point tressée d'épines mais de fleurs, ce qui est plus en rapport avec le langage mystique de l'épouse du Cantique des Cantiques « le diadème dont sa mère l'a couronné le jours de ses fiançailles » (III. 2.) qu'avec la vérité austère de la narration évangélique « ils tressèrent une couronne d'épines et l'imposèrent sur sa tête. » (Joan. XIX, 2.). Le labarum de Constantin est sculpté au centre de ce monument; de chaque côté, deux oiseaux becquetent la couronne de fleurs dont N. S. est couronné, image des âmes chrétiennes appelées à goûter les délices des joies éternelles. Au dessus se voient deux soldats; l'un dans l'attitude d'une vigilante sentinelle, l'autre endormi: symbole des âmes chrétiennes qui appartiennent encore à l'Eglise militante

et n'ont pas atteint le lieu du repos. Il serait superflu que nous parlassions de Jonas, de Noé dans l'arche, de Daniel et des trois enfants dans la fournaise embrasée, mais un fragment incrusté dans la muraille que nous apercevons immédiatement en face de nous en montant le dernier escalier, mérite notre attention. Elie y est représenté montant au ciel et laissant son manteau à Elisée. Cette scène est reproduite par la peinture dans une des chapelles de la catacombe des saints Nérée et Achillée, et par la sculpture sur deux ou trois sarcophages dont l'un se trouve à St Pierre près de la porte de la sacristie et contient les reliques des papes Léon II., Léon III. et Léon IV. La signification symbolique en est clairement indiquée par ce que nous savons des usages de l'antiquité soit sacrée soit profane. Nous lisons dans la vie des anciens philosophes païens que leurs disciples se faisaient gloire d'adopter le costume aussi bien que les maximes de leurs maîtres, et que les Romains eux-mêmes ne dédaignaient pas d'échanger la toge nationale contre le pallium de leurs professeurs grecs. Bien plus, on en vint à attacher un sentiment de vénération particulière au manteau même que ces maîtres avaient porté ; on le regardait comme une sorte d'emblème et de représentation du maître, et celui qui le portait ensuite était considéré comme l'héritier de sa doctrine et son légitime successeur. Ce que l'Ancien Testament nous apprend du manteau d'Elie, ce que rapporte l'histoire ecclésiastique touchant la manteau de quelques grands saints et plus particulièrement des Apôtres

fondateurs d'Eglises, ce que nous voyons enfin pratiquer de nos jours relativement au Pallium ne peut se comprendre parfaitement qu'en se rappelant ces traditions. Nous lisons que lorsque Dieu commanda à Elie de sacrer Elisée afin qu'il devint prophète à sa place, il alla aux champs et trouva Elisée qui labourait, et s'approchant; il lui jeta son manteau sur les épaules. Elisée ayant quitté ses boeufs conrut après Elie et lui dit : « Je te suivrai. » Et Elie répliqua : « ce qui était mon partage est devenu le tien (3. Rois XIX. 16.) Il lui avait été dit de consacrer Elisée afin qu'il prit sa place, et maintenant, il assure avoir fait cette consécration, parce qu'il a jeté son manteau sur les épaules du laboureur. Elie ayant ensuite été enlevé au ciel dans un tourbillon en présence d'Elisée, celui-ci prit le manteau que le prophète avait laissé tomber et s'en servit à son tour pour frapper les eaux du Jourdain en invoquant le nom de Dieu, les eaux se divisèrent à droite et à gauche et lui ouvrirent un passage, les fils du prophète ayant vu cela s'écrièrent: «l'esprit d'Elie repose sur Elisée.» (4. Rois II. 12. 15.) Ainsi c'est le manteau d'Elie qui a servi, pour ainsi dire, à installer Elisée comme prophète; c'est avec ce manteau que lui a été transmis « le double esprit » qui lui avait été promis; c'est ce manteau qui l'a fait reconnaître ponr son légitime successeur. C'est ainsi que dans l'Eglise chrétienne nous voyons le pallium ou manteau de St Marc se transmettre d'un évêque à l'autre avec le siége fondé par l'évangéliste à Alexandrie. Une vieille expression des anciens an-

teurs : *tunc legitime sedet*, signifie que la forme légale et régulière de l'installation consistait en l'acte qu'accomplissait le successeur d'enlever du corps inanimé de son prédécesseur le manteau qui l'avait couvert pour le placer sur ses propres épaules c'était seulement alors que la possession était réellement prise. Nous voyons St Paul premier ermite demander à St Antoine de lui apporter le manteau de St Athanase dans lequel il voulait être enseveli. Après lui avoir obéi, St Antoine conserva à son tour le manteau de St Paul qu'il portait les jours de grandes fêtes. On trouve, dans l'histoire des Eglises de Constantinople, et bien plus encore dans l'histoire de l'Eglise Romaine, des vestiges de ces anciens usages. Le pallium que porte le Pape, et ceux qu'il envoie aux patriarches et aux évêques, a toujours été considéré depuis les premiers temps comme un signe particulier, une figure de la plénitude de l'autorité qui leur est transmise par le prince des apôtres. Lorsque le Pape nouvellement élu le reçoit des mains de l'archidiacre au moment de sa consécration devant la confession de St Pierre, l'investiture est accompagnée de ces mots : « Recevez le pallium, comme un gage de la plénitude de la puissance apostolique. » Quand il bénit à son tour d'autres palliums il le fait dans ce même lieu et le jour universaire du martyre de St Pierre : ces palliums reposent ensuite sur la confession, jusqu'à ce qu'ils soient envoyés à ceux qui ont le privilége de les recevoir en sorte qu'aujourd'hui on redit, comme on l'a toujours dit, qu'ils viennent du corps de St. Pierre,

de corpore sancti Petri, et les prélats qui les reçoivent, ainsi que nous l'apprenons de notre St Anselme archevêque de Cantorbery et des témoins de sa consécration, les recoivent avec respect et les baisent en témoignage de leur obéissance, et de leur dévotion envers St Pierre. Mais de qui St Pierre avait il tout reçu lui-même? et de qui est-il successeur et Vicaire? Le royaume qu'il a fondé sur la terre n'a pas été formé par lui; il ne peut être considéré comme le premier fondateur de la dynastie qui occupe encore le saint siége. Il a seulement reçu les clefs du royaume de celui qui en a été le véritable fondateur et c'est celui-là même que les peintures et les sculptures des artistes chrétiens veulent rappeler. C'est notre Seigneur qui laisse son manteau à Pierre en montant au ciel, et la figure qui le recoit est celle de Pierre qui se trouvant indigne de toucher un dépôt aussi précieux et aussi saint n'ose le recevoir dans ses mains découvertes, mais les présente enveloppées dans son propre manteau. Ainsi le sens symbolique que les premiers chrétiens attachaient à cette composition était que l'esprit du Christ a reposé sur St Pierre et qu'il a été transmis par lui à ses successeurs légitimes.

Winkelmann et d'autres critiques ont parlé de la statue de saint Hyppolite qui nous fait face, à l'extrémité de la galerie, comme du meilleur type que nous ayons, de l'ancienne sculpture chrétienne et l'on peut croire qu'elle est l'œuvre d'un artiste qui a été à peu près contemporain du saint ou du moins qui a

vécu à une époque très peu postérieure c'est-à-dire au troisième siècle environ. Elle a été découverte en pratiquant certaines excavations derrière saint Laurent hors des murs, et doit avoir été placée originairement, si non dans les catacombes mêmes, du moins dans quelque Eglise érigée dans leur voisinage immédiat. Le fameux cycle pascal gravé sur un des côtés du siége et le catalogue des œuvres de saint Hippolyte tracée sur l'autre côté sont des monuments dignes de l'étude des savants mais peu propres à intéresser ceux auxquels nous prétendons seulement servir de guide. Les peintures réunies dans la chambre voisine sont pour la plupart de simples copies de celles nous avons déja décrites lorsque nous les avons rencontrées dans les catacombes.

Quelques unes cependant, sont originales et parmi celles-ci nous devons remarquer un groupe qui représente N. S. et les quatre évangélistes, il a été pris dans le cimetière de St Callixte. N. S. est assis sur un trône les évangélistes sont deux à deux à ses côtés, une boite ouverte à ses pieds contient trois évangiles, tandis qu'il remet le quatrième à l'évangéliste qui se trouve le plus rapproché de sa gauche. Celui-ci est évidemment St Jean, sa jeunesse et son visage imberbe suffisent à le faire reconnaitre et le privilége qui lui est accordé de recevoir le livre de l'Evangile de la main du Christ lui-même, semble se rapporter au caractère particulier de son livre où il insiste spécialement sur la génération éternelle et la divinité de N. S. que personne ne peut connaître si

ce n'est par la révélation. Ce qui n'est pas moins certain c'est que la figure placée à l'extrémité de droite doit représenter St Mathieu, l'étoile posée sur sa tête faisant allusion à un trait de l'histoire évangélique que lui seul a rapporté.

Il est plus difficile de reconnaître les deux autres personnages dont l'un occupe la première place, de préférence même au disciple bien aimé, puisqu'il est à la droite de Notre Seigneur. Nous penchons à croire que ce doit être St Marc et qu'il est ainsi placé en qualité de représentant de son maître St Pierre, sous la dictée duquel on a supposé qu'il avait écrit son évangile. Cette raison du moins expliquerait sa position privilégiée, tandis qu'il serait difficile de trouver le motif pour lequel St Luc eût obtenu la préférence sur les trois autres évangélistes et il est manifestement peu probable que l'artiste qui a voulu clairement caractériser St Mathieu et St Jean ait agi sans intention relativement aux deux autres.

En poursuivant notre exploration à l'intérieur de ce musée nous arriverions à des fresques du moyen âge récemment détachées des murailles de Ste Agnès hors des murs, à des peintures du *Beato Angelico*, de Pierre Pérugin, et d'autres, auteurs, revenons donc sur nos pas et entrons sous la galerie ouverte que nous avons seulement traversée; elle contient une collection d'inscriptions chrétiennes peu nombreuses mais assez importantes pour mériter un examen détaillé.

CHAPITRE VII.

LES INSCRIPTIONS DES CATACOMBES.

De tous les objets tirés des catacombes qu'on rencontre maintenant dans les musées, les plus importants sont les inscriptions qui se lisent sur les diverses plaques de pierre ou de marbre dont les tombes étaient recouvertes. Il est difficile d'assigner une valeur trop grande à ces précieux restes de l'antiquité. Malheureusement les collections qui les renferment sont très incomplètes; elles n'ont été commencées qu'à une époque récente a lorsqu'un grand nombre d'entre elles avait déjà été dispersé dans différentes contrées et qu'un nombre plus considérable encore avait entièrement péri. Beaucoup d'inscriptions, et souvent les plus précieuses, ont été données soit à de savants antiquaires soit à de pieux ecclésiastiques désireux de les posséder chez eux sans penser au tort qu'ils faisaient par là à ceux qui leur succéderaient; d'autres encore ont été placées sans discernement et cela même par des personnes qui en connaissaient la valeur et qui voulaient les conserver dans le pavé des Eglises. Là comme il était facile de le prévoir elles ont été peu à peu effacées sous les pas multipliés des fidèles ou bien déplacées sans le moindre égard, à l'occasion de quelque réparation ou construction faites postérieurement dans la partie de l'Eglise où elles se rencontraient en sorte qu'on en à fatale-

ment perdu la trace. C'est aux souverains pontifes que nous sommes principalement redevables des quelques fragments qui nous ont été conservés à travers tant de naufrages. Dès le milieu du XV^e^. siècle le pape Nicolas V. parait avoir en la pensée de réunir tous les monuments lapidaires des premiers temps du christianisme découverts avant lui; Eugène IV. son successeur immédiat et après lui Callixte III, défendirent sous des peines très sévères de détruire et d'aliéner tout monument de ce genre. Quand Léon X. nomma Raphaël surintendant des travaux de reconstruction de St Pierre, il lui recommanda particulièrement de veiller à ce que: la *res lapidaria* ne reçut aucun dommage. Par la suite, ces injonctions devinrent plus pressantes et plus multipliées en même tems que les inscriptions mises au jour, devenaient plus nombreuses et plus importantes. Il ne semble pas cependant que des mesures aient été prises, en dehors de la répétition constante des mêmes prohibitions, jusqu'au pontificat de Benoît XIV, qui chargea le savant Francesco Branchini de recueillir toutes les pierres tombales qu'il lui serait possible de rencontrer; ce fut lui qui indiqua la longue et étroite galerie qui conduit à la bibliothèque du Vatican, comme le lieu le plus commode pour les réunir, mais les évènements politiques, et d'autres difficultés, empêchèrent de donner suite à ce dessein, et ce ne fut que plus tard à la fin du siècle dernier qu'il fut mis à exécution par Gaetano Marini, d'après les ordres du pape Pie VI.

Il est important de rappeler ces faits parcequ'il

est arrivé aux écrivains qui les ont ignoré, de parler de la galerie lapidaire, (c'est ainsi qu'on l'appelle) comme si elle renfermait un choix des inscriptions les plus anciennes, les plus curieuses, et les plus importantes qui aient été trouvées dans les catacombes. Ils sont partis de cette fausse donnée pour affirmer que cette collection, formée par les ordres du pape et classée par les mains des modernes romanistes, (Nous citons le docteur Maitland), contenait un moyen fourni par eux mêmes, de distinguer ce qui appartenait aux temps de la pure doctrine, de ce qui avait été ajouté postérieurement à l'époque des innovations. En sorte que, suivant lui, s'il existe dans l'Eglise catholique quelque pratique dont on ne puisse trouver la trace dans cette collection, elle doit être condamnée par celà seul, comme provenant de la corruption moderne. Nous aurons peut être quelque chose à dire plus tard en réponse à cet argument, mais pour le moment il suffit de ne pas perdre de vue ce fait, que la galerie lapidaire ne contient point une collection de monuments choisis; et n'est qu'un assemblage de tout ce qui avait été découvert avant l'époque de Benoît XIV, et n'avait pas déjà reçu une destination.

La collection entière des inscriptions telle que nous la voyons aujourd'hui contient de douze à treize cents pierres tombales qui sont incrustées dans les murailles sans qu'on ait cherché à les classifier autrement qu'en réunissant celles qui portent les noms des consuls, séparément de celles qui n'offrent aucune

indication chronologique. On peut encore en voir quelques centaines d'autres aux Musées du Capitole et du Vatican, dans celui du collège romain, sous les cloîtres de St Paul, de St Grégoire, de St Laurent hors des murs, et aussi sous les portiques de St Marc, de Ste Marie in Trastevere, et de quelques autres Eglises. Le chiffre total de celles qui sont ainsi conservées ne dépasse pas deux mille, celà ne forme pas la cinquième partie des inscriptions découvertes jusqu'à nos jours. Ce nombre suffit cependant, et les échantillons qu'il renferme sont assez importants pour nous permettre d'apprécier la valeur de l'ensemble, et pour augmenter nos regrets de ce qu'un nombre bien plus considérable encore, ait été dispersé ou perdu.

La plupart de ces épitaphes sont gravées sur les plaques de pierre ou de marbre qui fermaient les tombes, d'autres étaient grossièrement tracées avec la pointe d'une truelle sur le mortier qui avait scellé les plaques, quelques autres n'ont pas même été creusées, mais les lettres ont été seulement écrites sur une surface plane avec de la couleur rouge, ou plus rarement, avec du charbon. Le très grand nombre est en latin ou écrit en caractères latins; d'autres sont en grec, et écrites avec l'alphabet grec, tandis que d'autres offrent un singulier mélange des deux langues et des deux alphabets. Il est facile d'expliquer cette confusion en se rappelant que Rome était à cette époque la métropole du globe, qu'une notable portion des esclaves romains appartenait à l'Asie-Mi-

neure ou à d'autres parties de la Grèce, et que s'il est comparativement facile d'apprendre à parler la langue de ceux qui nous entourent, il faut de l'intelligence et de l'application pour apprendre à écrire correctement une langue étrangère, particulièrement lorsque la difficulté se complique de la nécessité d'employer un alphabet différent.

La date précise de chaque inscription particulière est certainement une question très importante, mais il est aussi fort clair que nous ne pouvons la traiter ici. On peut dire seulement, en général, que la chronologie des inscriptions des catacombes embrasse tout l'espace compris entre la dernière moitié du Ier. siècle de notre ère et la première moitié du Ve, siècle; les catacombes ayant durant toute cette période servi de cimetière aux chrétiens de Rome. Evidemment, le guide le plus sûr, d'autres vont même jusqu'à dire le seul sûr, pour reconnaître la date d'une inscription, c'est le nom des consuls, mais on les trouve rarement gravés sur les monuments antérieurs à la conversion de l'empire. D'autres indications moins positives, et d'une valeur inégale, qui s'élèvent suivant les circonstances, de l'état de simple conjecture à celui d'un haut degré de probabilité, ou d'une vraie certitude morale, servent à nous conduire atteindrele ou même but. On les tire du lieu ou la pierre a été trouvée, à l'étage supérieur, ou à l'étage inférieur du cimetière, près de l'entrée, ou fort avant dans l'intérieur. On les tire encore des médailles qui y étaient annexées, ou de celles qu'on a trouvé dans les

tombes voisines. Généralement tout ce qui affecte un caractère particulier, soit dans la tournure de la phrase. soit dans la forme de l'écriture, est mis à profit. L'on ne peut cependant se fier entièrement à ces indications que lorsque elles ont été l'objet d'un sévère examen, et leur valeur logique ne saurait être démontrée qu'à l'aide d'une longue énumération d'exemples, ce que nous ne pouvons essayer de faire dans un ouvrage aussi limité que celui-ci.

La même raison nous oblige à passer sous silence des observations pleines d'intérêt philologique que nous suggérerait certainement une étude approfondie de ces inscriptions. Ainsi on y rencontre de curieux témoignages de la décadence de la langue latine, des locutions qui se rapprochent d'une manière remarquable de l'italien moderne, et d'autres détails d'une grande valeur pour les antiquaires, mais qui ne sauraient avoir beaucoup d'attraits pour la plupart de nos lecteurs. Nous nous bornerons à appeler leur attention sur deux points : premièrement, sur les côtés par lesquels se ressemblent et diffèrent les unes des autres les inscriptions chrétiennes et les inscriptions payennes destinées au même usage ; secondement sur les traits qui nous aident à pénétrer les croyances et les dispositions d'esprit de ceux par lesquels, et pour lesquels, ces inscriptions funéraires ont été tracées. Nous nous sentons invinciblement attirés vers la seconde partie de notre tâche par son intérêt intrinsèque, et il semble que tout nous invite à entreprendre la première lorsque nous visitons quelqu'une

des collections lapidaires de la ville éternelle ; car presque toujours les monuments chrétiens et les monuments païens y sont juxtaposés, et dans la plus nombreuse collection de toutes, celle du Vatican, elles sont placées l'une en face de l'autre, des deux côtés de la même galerie, comme si on s'était expressément proposé d'établir la comparaison.

La première circonstance qni nous frappe en commençant l'étude de cette imposante quantité d'inscriptions monumentales est cette invocation, ou pour parler plus exactement, cette consécration aux Dîmanes, aux *θέοι καταχθονιοι* (1) qui constamment attachée aux épitaphes payennes se trouve naturellement absente de toutes les tombes chrétiennes. Celà seul établit tout d'abord la différence des croyances. Cette différence est aussi constatée par la formule *in pace* qui se rencontre à peu près aussi généralement à la fin des inscriptions chrétiennes que le *Dis manibus*, commencement des inscriptions païennes. Il faut aussi remarquer la diversité des termes dont on se sert pour désigner le fait de la mort et de l'enterrement

On a lu D. M. ou Θ. K. sur un très petit nombre d'inscriptions chrétiennes et il s'est trouvé des auteurs qui se sont efforcés de traduire ces caractères par *Deo Magno*, et Θεῷ Κτιστῇ mais celà est évidemment inadmissible. Il est plus probable qu'ils ont été employés par inadvertance ; certaines personnes qui les voyaient invariablement gravés sur les tombeaux païens ne s'étant pas arrêtées à chercher ce qu'ils pouvaient signifier. Dans tous les cas on ne les rencontre plus sur aucune inscription chrétienne postérieure au commencement du IV[e]. siècle.

dans les deux classes de monuments. Un païen: *defunctus est, redidit naturæ debitum, abreptus est.* Un chrétien *dormit, quiescit.* Un païen est: *situs, conditus, positus, compositus*, dans un monument ou dans un tombeau, un chrétien y est *depositus*, quelques remarques sur la valeur précise de ces distinctions trouveront leur place ailleurs; je ne les rapporte en ce moment, que parce qu'elles sont pour ainsi dire à la surface de notre sujet et attirent notre attention, à peine avons nous lu une demi douzaine d'inscriptions de l'une et de l'autre espèce.

La seconde particularité qui frappera probablement l'observateur attentif, c'est ce qu'il y a de contenu et de modéré dans l'expression de la douleur que le chrétien survivant ose témoigner, comparé aux sorties violentes et passionnées que se permettent souvent les païens. Parmi ces derniers nous voyons des parents privés de leurs enfants, ou des veufs, se répandre en reproches les plus amers et pour ainsi dire délirer, en levant les mains contre les Dieux qui les ont privés des chers objets de leurs affections. Parmi les premiers je ne me souviens pas d'avoir rencontré un terme plus fort, pour exprimer la douleur, que celui de *dolens*, et cette formule même, est comparativement rare. Plus rare encore, celle d'*immerentes* est quelquefois employée par des parents ensevelissant leurs enfants; et souvent nous lisons sur ces pierres, la résignation à la volonté de Dieu : distinctement exprimée, en très peu de mots, de la manière la plus touchante par exemple:

ADEODATE DIGNAE ET MERITÆ VIRGINI;
ET QUESCI HIC IN PACE, JUBENTE XPO EJUS.

A adéodate, vierge digne et méritante; elle repose ici, en paix; son Christ l'ayant ordonné (au musée du Latran).

Un autre caractère distinctif des épitaphes chrétiennes, peut être moins apparent, mais très digne de fixer l'àttention, c'est l'absence totale de tous ces titres indiquant le rang et la dignité, dont les monuments païens sont ordinairement surchargés; sauf les désignations qui se rapportent aux différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique l'occasion d'en parler viendra tout à l'heure, on n'en découvre pour ainsi dire aucun. Il n'y a d'exceptions que pour les grades militaires, encore les monuments où ils sont mentionnés sont ils rares et postérieurs, pour la plupart, à la conversion de l'empire. Bien des personnes peut être, seraient disposées à expliquer un fait aussi remarquable en rappellant les paroles de l'apôtre « Dieu n'a pas choisi les sages selon la chair, ni les nobles, ni les puissants » (1. Cor. I. 26) ou en, d'autres termes, pourraient se figurer que si les épitaphes chrétiennes des quatre premiers siècles ne contiennent aucune énumération pompeuse de rangs et de dignités mondaines, c'est que ni ces rangs ni ces dignités n'avaient appartenu à ceux dont elles conservaient les noms.

Mais ce serait conclure trop vite et d'une manière trop absolue. L'apôtre ne nous dit point qu'aucun d'entre les puissants et les nobles n'ait fait partie

de la primitive Eglise et l'histoire ecclésiastique nous fournit des preuves directes du contraire, particulièrement à Rome. Et cependant les inscriptions des catacombes de Rome sont uniformes. Il y a plus encore; une autre sorte de titre, celui qu'on rencontre le plus fréquemment de tous, dans les cimetières païens, manque aussi aux cimetières chrétiens et le texte cité plus haut ne peut rendre compte de cette omission; je veux parler des mots *Servus*, *Libertus* et d'autres équivalents qui indiquent cette grande division sociale de l'ancien monde en hommes libres et en esclaves. On ne peut examiner une douzaine de mausolées de la Rome païenne sans rencontrer quelques expressions telles que celle de *Servus*, ou « *Libertus, Libertis, Libertabusque Posterisque Eorum;* » et les épitaphes où elles se trouvent sont je le pense dans la proportion de trois sur quatre; tandis que dans les inscriptions chrétiennes de Rome, qui dépassent le chiffre de onze mille et qui appartiennent aux six premiers siècles de notre ère on en rencontre à peine six qui renferment quelqu'allusion à cette division fondamentale de la société romaine, et encore deux ou trois sont, elles douteuses. Personne, je le crois, n'aurait la témérité d'avancer que cette omission soit l'effet du hasard, ou que pas un individu, esclave ou affranchi, n'ait été enseveli dans les catacombes. Ces deux faits simultanés, d'une part l'absence sur les épitaphes chrétiennes de tout ce qui indiquait le rang et les honneurs, et d'autre part de ce qui révèlait l'infériorité ou la servitude, ne peu-

vent être complètement expliqués qu'en s'identifiant aux croyances religieuses de ceux qui les ont tracées. Les enfants de la primitive Eglise ne gravaient pas sur leurs tombes les titres de dignités mondaines parcequ'ils savaient qu'auprès du Dieu qu'ils servaient, il n'y a pas d'acception de personnes. Ils ne mettaient pas d'importance à mentionner la condition d'esclave ou d'affranchi d'un maître terrestre, parcequ'ils songeaient à cette liberté plus parfaite et plus haute que le Christ leur avait apportée, se souvenant: « que celui qui est élu, est, quoique esclave, libre dans le Seigneur, et que celui qui est élu, est toujours quoique libre, l'esclave du Christ » (1. Cor. VII. 21, 22).

Cette conclusion est fortement confirmée par un fait remarquable que nous devons citer ici: de nombreux exemples, où l'on rencontre l'indication d'une classe, souvent rangée parmi celle des esclaves, ne manquent point dans les inscriptions des catacombes mais la mention de cette servitude sert à rappeler le souvenir d'un acte de charité chrétienne et non pas une dégradation sociale; je veux parler des *alumni* ou enfants trouvés, car on peut les appeler ainsi. Les lois de la Rome payenne assiguaient en toute propriété à ceux qui en avaient pris soin, ces victimes des crimes ou de la misère de leurs parents. Comme la compassion seule pouvait déterminer à prendre cette charge, les enfants acquis de cette manière n'étaient pas nommés *servi* comme s'ils eussent été achetés à prix d'argent, ni *Vernæ* comme s'ils fus-

sent nés dans la maison et enfants d'esclaves mais *alumni*, ce qui signifiait seulement *(ab alendo)* qu'ils avaient été élevés par leurs maîtres. N'est ce point un fait très remarquable que de rencontrer ainsi plus de personnes désignées sous ce nom d'alumni dans les inscriptions sépulcrales chrétiennes que dans les inscriptions sépulcrales païennes, infiniment plus nombreuses cependant. Celà montre clairement que l'acte charitable de se charger d'enfants abandonnés était communément pratiqué par les premiers chrétiens, et que les *alumni* lorsqu'ils venaient à perdre leurs parents adoptifs, tenaient naturellement d'une facon toute particulière à graver sur leurs tombes le souvenir d'une œuvre de charité à laquelle ils étaient si doublement redevables.

Il est à peine nécessaire de rappeler que la brièveté et la simplicité sont les deux qualités distinctives des épitaphes des catacombes. Le plus ordinairement, elles portent le nom du défunt seul ou accompagné de la formule chrétienne « en paix » ou « en Dieu » ou si quelque chose est ajouté afin de désigner plus particulièrement l'individu qui repose sous la pierre on n'y voit pas ces panégyriques extravagants, ces énumérations de vertus qui peut être n'ont jamais existé, et déparent trop souvent les monuments modernes, mais un mot de souvenir simple et bref dicté par l'amour et exprimant des sentiments de foi et d'espérance « bien méritant » « fidèle » « serviteur de Dieu » Telles sont les épithètes accordées le plus ordinairement aux morts chrétiens sans

distinction d'âge ni de rang, si on y lit quelques paroles plus caractéristiques ce sont des expressions telles que celles-ci « *amicus omnium*, » ami de tous, « *amator pauperum*, » ami des pauvres, etc; lorsqu'il s'agit d'un mari ou d'un femme, on rappelle qu'ils n'ont point négligé les nombreuses recommandations de l'Apôtre, mais qu'ils ont vécu ensemble dans une paix et une harmonie inaltérables « *Semper concordes*, » « *sine lesione animi*, « *sine ulla querela.* » On loue la modestie et la chasteté des femmes soit qu'elles aient ou n'aient point été mariées; l'amabilité et l'innocence des enfants sont rappelées quelque fois par des expressions simples et familières, et d'autrefois à l'aide de touchantes figures et de gracieuses images, *anima dulcis et innocens*, *parvulus innocens; agnellus Dei*, *agnella innocens palumba sine felle*, *palumbus sine felle* etc; âme douce et innocente, petit innocent petit agneau de Dieu, innocent agneau, colombe sans fiel etc. Si ce n'était que des observations plus importantes nous attendent, nous aimerions à nous occuper plus longtemps de ces restes de la primitive église au même point de vue sous lequel nous les avons envisagés josqu'à présent, c'est-à-dire en étudiant les caractères qui les distinguent des monuments analogues du paganisme. En le faisant nous recueillerions encore, sans doute, bien des notions intéressantes. Ceux qui savent par expérience, et qui ne le sait? ce qu'il y a d'attrait à épeler les légendes gravées sur les monuments des moindres cimetières anglais, peuvent aisément se figurer ce qu'on

éprouve lorsqu'on consacre des heures, des jours et même des mois, à déchiffrer les légendes de ce grand cimetière des premiers âges du christianisme romain.

Ces inscriptions ne parlent pas un langage de convention semblable à celui des monuments publics, elles sont plutôt écrites comme il semble que leurs auteurs pourraient avoir écrit leur journal de chaque jour, et leurs lettres à leurs plus intimes amis. Là, une mère affligée déplore la mort de sa fille, jeune vierge qui lui a été enlevée au treizième anniversaire de sa naissance; là c'est un jeune veuf qui regrette que ses fréquents voyages l'aient empêché de jouir pendant plus de six mois de la société de le femme avec laquelle il avait été marié deux ans; un autre rappelle que sa femme a vécu avec lui quinze ans *(sine lesione animi)* sans jamais le contrister, et qu'elle lui a donné sept fils, quatre desquels, SECUM HABET AD DOMINUM sont maintenant avec elle devant le Seigneur; là repose un enfant de deux ans mort: INTER MANUS PARENTORUM entre les bras de ses parents; là un jeune homme qui a passé vingt ans et sept mois sur la terre et a toujours vécu dans l'innocence auprès de ses parents; et ainsi de suite. Tous ces détails personnels ou relatifs à la vie de famille, dont on pourrait poursuivre jusqu'à l'infini l'énumération variée, n'ont par eux mêmes qu'un intérêt limité à l'individu auquel, ils se rapportent, mais pris dans leur ensemble ils fournissent des renseignements très importants et très significatifs sur l'esprit et les sentiments qui animaient le corps dont

ces individus ont été les membres. Il est temps cependant de diriger notre attention d'un autre côté et de chercher si nous ne pourrions découvrir sur ces mêmes monuments quelque trace des moyens extérieurs ou intérieurs par lesquels étaient produits et entretenus ces sentiments et cet esprit; de voir en un mot, si nous pouvons y découvrir quelques vestiges soit de l'enseignement dogmatique, soit des rits sacramentels de la primitive Eglise.

Avant tout il faut d'abord nous rendre compte du genre de preuves et de la nature des indications que nous pouvons raisonnablement demander à des monuments de ce genre. Nous avons déja dit que quelques écrivains avaient essayé de tirer des conclusions contraires à certains articles de notre foi du silence gardé à leur égard par les premières épitaphes chrétiennes. Mais est-il d'usage que chaque personne qu'on enterre fasse graver sur sa tombe toute une profession de foi? Est-ce que les pierres sépulcrales contiennent d'ordinaire une énumération complète des dogmes théologiques enseignés à l'époque à laquelle elles appartenaient? Est-ce vers un cimetière que nous dirigeons naturellement nos recherches lorsque nous rassemblons des matériaux pour un traité sur la doctrine chrétienne ou sur la discipline ecclésiastique? D'un autre côté cependant, je suis loin de nier que lorsqu'on à l'occasion de comparer ensemble un nombre considérable de monuments appartenant à la même époque, à la même clasre, et au même lieu, on ne puisse s'attendre à

voir sortir de cet examen beaucoup de renseignements importants sur les principaux caractères moraux, sociaux et religieux, qui distinguent l'époque, le pays et les personnes, qui nous les ont laissés. Ce sont précisément des renseignements de cette nature que nous avons cherché à tirer jusqu'ici, et que nous voulons continuer à tirer des inscriptions des catacombes. Nous protestons seulement contre la prétention qui consisterait à appuyer un système quelconque sur le silence vrai ou supposé de ces inscriptions. Sur ce dont elles parlent, que leur témoignage soit reçu avec le respect qui lui est dû; mais que personne ne soutienne que nous devrions rejeter comme appartenant à une époque plus récente tout ce que nous ne pouvons démontrer y être contenu. Les deux seuls points aus lesquels nous ayons le droit de nous attendre à recueillir des documents abondants et positifs en consultant les inscriptions funéraires d'un peuple, sont ceux qui touchent à sa croyance concernant le situation et l'avenir des personnes auxquelles ces monuments ont été érigés et les rapports (supposé qu'il y en ait) qui existent entre celles-ci et leurs survivants. Relatïvement à ces deux objets il est sûr que les inscriptions des catacombes nous le verrons dans un instant, sont parfaitement explicites. Sur toutes les autres choses propres à la communauté chrétienne soit qu'il s'agisse de ses rits sacramentels, de sa constitution intérieure, ou de son enseignement dogmatique, on ne peut raisonnablement leur demander rien de précis et de bien

défini. Tout ce qu'on peut espérer c'est d'y rencontrer accidentellement quelque insinuation ou quelque allusion à peine indiquée qui mise en œuvre par un savant commentateur vienne donner son appui à des connaissances antérieures et indépendantes puisées à d'autres sources, les inscriptions dont nous allons nous occuper sont très propres à favoriser ce travail. Donnons en le seul exemple que je puisse me permettre de rapporter sans sortir des étroites limites, dans lesquelles nous sommes renfermés, celui des différentes classes et ordres dont se compose tout l'ensemble de l'Eglise.

Nous trouvons d'abord une première distinction fondamentale constatée par les inscriptions; le clergé, et les laiques, puis en ce qui concerne les différents ordres de la hiérarchie ecclésiastique, il nous est presque permis d'avancer qu'alors même que tous les écrits des pères auraient péri il serait possible de reconstruire l'édifice entier de l'ordre ecclésiastique à l'aide des indications dispersées dans les inscriptions funéraires. Evêque, prêtre, diacre, sous-diacre, acolyte, exorciste, lecteur, tous sont mentionnés à plusieurs reprises sur les pierres tombales de la Rome souterraine. Combien Calvin était loin de penser lorsqu'il demandait avec une confiance si dédaigneuse « Quel est le monument de l'antiquité chrétienne qui ait jamais parlé de vos exorcistes? qu'il aurait pu lui-même visiter leurs tombeaux et lire leurs épitaphes dans les plus anciens cimetières de l'Eglise Romaine tels par exemple que le cimetière

de St Callixte ; dans le pavé de l'une de ses chapelles on y voit encore cette inscription « PAVLVS EXORCISTA DEPOSITVS MARTYRIES » « Paul exorciste enseveli aux (ou près) des martyrs. » Nous trouvons aussi à côté de ces divers degrés de l'ordre ecclésiastique que nous venons d'énumérer, et qui subsistent encore parmi nous l'indication d'autres ordres et d'autres fonctions nés des besoins du moment et pour cette raison tout-à-fait disparus ou tout au moins modifiés aujourd'hui, comme les fossores qui creusaient les tombes et ensevelissaient les morts, et les notari qui rédigeaient les actes des martyrs, et divers recueils ecclésiastiques (1). Des clercs nous passons naturellement aux personnes de l'autre sexe consacrée à Dieu c. a. d. aux vierges et aux veuves. Les inscriptions des catacombes ne gardent point sur celles-là non plus le silence. Ainsi nous lisons; *virgo devota, ancilla Dei, virgo votis deposita;* elles sont plus explicites encore relativement aux veuves ; nous y voyons une *Matrona vidua Dei*, une *vidua quæ Ecclesiam nihil gravavit ;* et encore une autre veuve *unibyra* pour *univira*, c'est-à-dire, femme d'un seul mari qui siégea (ce qui est évidemment une expression légale ou technique indiquant l'existence d'une classe particulière de veuves) qui siégea dans son veuvage pendant soixante ans et *Ecclesiam nunquam gravavit*, c'est-à-dire que quoiqu'elle appartint évidemment à cette catégorie dans laquelle St Paul (I. Tim. V. 9.)

(1) Les protonotaires apostoliques font remonter leur origine à ces notari.

voulait qu'on choisit les veuves consacrées, elle ne profita point de son privilége pour se faire entretenir par l'Eglise préférant suivre l'exemple du grand Apôtre et n'être à charge à personne. Sa fille, dans l'épitaphe qu'elle lui a consacré nous dit « qu'elle ne fut jamais un fardeau pour l'Eglise» se servant des expressions de St Paul, tant lorsqu'il parlait de lui-même que lorsqu'il traitait le sujet qui nous occupe» Si quelqu'un des fidèles a des veuves qu'il en prenne soin et n'en laisse pas la charge à l'Eglise *et non gravetur ecclesia*. (I. Tim. 5. 16). Ce ne sont pas là les seuls membres de la famille des fidèles dont l'écriture ou la tradition ecclésiastique nous apprenne que certains titres ou certains noms les distinguaient du reste de la communauté, et que nous trouvions ainsi spécialement désignés, dans les monuments que nous étudions en ce moment. Ainsi nous savons que ceux qui avaient été admis depuis peu au sein de l'Eglise par le Baptême, étaient appelés: *Neophytes* (I. Tim. III. 6.); que l'on désignait aussi la grâce du Baptême par ce mot: *Illumination*, et que ceux qui se préparaient à la réception de ce sacrament étaient nommés catéchumènes. Tous ces titres se retrouvent dans les catacombes: « Ici repose Achilla *nouvellement illuminée*. » Ici repose Andragathus, grec, *catéchumène*; « ici reposent deux frères innocents, Constantius, *néophyte*, et Justus l'un d'entre les *fidèles*» etc.

Ces exemples peuvent suffire pour montrer de quelle manière on recueille au moyen de ces inscriptions de très importantes notions qui au premier abord

auraient pu paraitre entièrement étrangères à ce qu'on pouvait espérer y découvrir; passons maintenant à ce que nous avons dit du témoignage qu'on est en droit d'en attendre sur la destinée des défunts et les rapports qui subsistent entre eux et les vivants.

Nous avons déjà constaté les différences essentielles qui existent entre le vocabulaire chrétien et le vocabulaire païen toutes les fois qu'il s'agit de morts et de funérailles; ces différences découlent tout naturellement de l'espérance chrétienne et de la foi dans une résurrection future. Les catacombes elles mêmes sont nommées *cimetières*, lieux où l'on dort; une place dans leur enceinte s'appele *cubiculum*, terme qui convient également à désigner une chambre à coucher; chaque corps enseveli dans un tombeau est *depositum*, déposé; c'est-à-dire placé seulement pour un temps et destiné à en sortir à ce jour où la mer et la terre rendront leurs morts; enfin on annonce que le défunt dort en paix pour être réveillé un jour par le son de la dernière trompette. Le sens précis de cette expression qui revient sans cesse : *in pace*, a donné lieu à beaucoup de discussions savantes et parfois très vives. Quelques auteurs ont voulu la prendre dans le sens strictement ecclésiastique qu'elle avait au temps où on employait cette parole pour signifier la réconciliation des pécheurs et des pénitents avec l'Eglise; ils y voient une indication claire et positive de ce fait que le mort était en communion avec elle; mais il se trouve que dans la seule catacombe hérétique que nous connais-

sions aux environs de Rome, une tombe porte pour sa part l'inscription : *Acuti in pace; Acuti in pace;* jusqu'à quatre ou cinq fois répétée. D'autres ont vu dans l'expression : *in pace;* l'intention d'établir un contraste mystérieux entre les agitations et les souffrances de la vie chrétienne dans ces époques de persécution et la paix du tombeau ; mais ils oubliaient que cette même formule était usitée par les Juifs avant la naissance du christianisme, et que les chrétiens continuèrent à s'en servir bien après que les persécutions eurent cessé; une troisième interprétation montre dans : *in pace* une invocation et explique ce membre de phrase en le complétant, de manière à y retrouver notre prière actuelle pour les défunts : « requiescat in pace; » mais à celà on objecte que la phrase reproduite sur les inscriptions des catacombes ne parait pas toujours comporter un sens elliptique et que le verbe se trouve aussi souvent à l'indicatif qu'à l'impératif ou à l'optatif. La seule formule, à notre connaissance du moins, employée dans les épitaphes Juives où ces paroles se rencontrent, est celle-ci : « il dort, » ou: « il repose en paix, » tandis que dans les inscriptions chrétiennes, on rencontre, au moins aussi fréquemment, ces autres phrases « sois en paix » « puisses-tu dormir en paix. » Quelle est donc la solution que nous nous permettrons de proposer pour résoudre une question si fort controversée ? Nous ne saurions développer toutes les raisons qui déterminent notre manière de voir ; mais nous pensons que dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, la vérité se

trouve moins dans l'adhésion exclusive à l'une de ces solutions, ou à la complète exclusion de l'opinion contraire, que dans une combinaison des diverses théories mises en avant. En un mot, nous croyons que toutes ces explications sont vraies dans ce qu'elles affirment, et fausses dans ce qu'elles nient. Sur quelques tombes le mot *pax*, paix, indique certainement la communion avec l'Eglise ; par exemple lorsqu'un homme est dit : *recessisse in pace*, *reddidisse in pace Domini* etc. et autres semblables. Nous saurions d'autant moins nous refuser à l'admettre, que les écrits de Tertullien, de saint Cyprien, et d'autres anciens pères, nous apprennent combien le mot : *pax* était généralement employé dans ce sens par les chrétiens au milieu desquels ils vivaient. D'un autre côté il n'est pas moins certain que ce mot ne se rapporte quelque fois qu'au repos matériel de la mort *dormit in somno pacis* etc. et on peut appuyer cette opinion sur l'Ecclésiaste (XIV. 11.) « corpora sanctorum in pace sepulta sunt ; » et sur le Psaume (IV. 9.) « In pace in idipsum dormiam et requiescam. » Mais que dans beaucoup d'occasions c'ait été une prière pour les défunts, quel est l'homme de bonne foi qui voudrait le nier après avoir lu : *dormi in pace*, *in pacem estote*, *quiesce in pace*, *totidem verbis*, si souvent répété, et plus souvent encore sans l'addition d'aucun verbe comme dans cette phrase : *te in pace*, ou le *te* mis à l'accusatif demande nécessairement un verbe sousentendu qui le gouverne. Don Lupi, Mazocchi et d'autres savants antiquaires me paraissent avec raison

avoir reconnu dans ces premiers mots le début de quelqu'hymme ou de quelque prière liturgique, très usitée autrefois, analogue à notre *requiem aeternam, suscipiat te christus*, etc. conjecture confirmée grandement, je dois l'ajouter, par la découverte d'une inscription que voici: *Gaudentia suscipiatur in pace*. Il se rencontre quelques personnes qui accordent tout celà, et qui veulent néanmoins qu'il n'y ait pas là de prière véritable, ni à proprement parler d'acte religieux, mais que ces formules ne soient que de vaines exclamations, d'inutiles expressions de bon vouloir, de regret et d'affection telles que les païens eux-mêmes les gravaient quelque fois dans leurs épitaphes; si ces phrases étaient réellement les seules prières pour les morts que nous fournissent les catacombes nous n'oserions insister à y voir des témoignages irrécusables de l'ancienneté de l'usage de ces prières, mais ce n'est pas là le cas. Nous accordera-t-on que les passages suivants renferment véritablement des invocations pour les morts.

Souviens toi ô Seigneur de ceux de tes serviteurs qui nous ont précédé et qui dorment du sommeil de la paix;

Donnez-leur un lieu de rafraichissement, de lumière et de paix;

Daignez les admettre dans la société de tes saints;

Ces quatre ou cinq formes différentes données à la même pensée peuvent elles oui ou non être considérées comme des prières pour les morts? Si on nous dit que ce ne sont point des prières pour les

morts, nous répondrons que nous n'en connaissons point d'autres puisque ce-sont celles là même que nous retrouvons dans les messes quotidiennes ou anniversaires des morts. Si on convient que ce sont bien là des prières pour les morts, nous répondrons que les inscriptions des catacombes nous permettent de faire des rapprochements tellement frappants que mises en parallèle, leurs différences ne sont plus que de simples variantes. Nous prions chaque jour dans le canon de la messe pour nos amis décédés en disant.

Souviens toi Seigneur de tes serviteurs qui nous ont précédés, et qui dorment du sommeil de paix.

Les premiers chrétiens disaient :

ΑΥΡ. ΑΙΛΙΑΝΟϹ ΠΑΦΛΑΓΩΝ ΘΕΟΥ
ΔΟΥΛΟϹ ΠΙϹΤΟϹ
ΕΚΟΙΜΗΘΗ ΕΝ ΕΙΡΗΝΗ ΜΝΗϹΘΗ ΑΥΤΟΥ
Ο ΘΕΟϹ ΕΙϹ ΤΟΥϹ ΑΙΩΝΑϹ.

« Aurelius Ælianus de Paphlagonie, fidèle serviteur de Dieu, il repose en paix souviens toi de lui Seigneur pour l'éternité. »

ΔΗΜΗΤΡΙϹ (1) ΕΤ ΛΕΟΝΤΙΑ ϹΕΙΡΙΚΕ ΦΕΙΛΙΕ
ΒΕΝΕΜΕΡΤΙ ΜΝΗϹΘΗϹ ΙΗϹΟΥΣ ΟΚΨΡΙΟϹ
ΤΕΚΝΟΝ.

« Démétrius et Léonce à leur fille bien méri-

(1) Corruption hellénique ou Alexandrine, au lieu, de ΔΗΜΗΤΡΙΟϹ; c'est ainsi que dans l'épitaphe de saint Lucius pape, récemment découverte dans la catacombe de St Callixte le nom de St Lucius est écrit ΛΟΚΙϹ.

tante Syrica souviens toi seigneur Jésus de notre enfant. «

Nous demandons encore à Dieu de donner aux morts un lieu de rafraichissement et c'est ce que demandent les chrétiens des premiers âges de l'Eglise pour un des leurs enseveli dans les catacombes de saint Nérée et Achillée non loin de cette Syrica dont nous venons de rapporter l'inscription. La pierre tombale est restée dans le cimetière on peut y lire:

VICTORIA REFRIGERER
ISSPIRITVS TVS IN BONO

« Victoria, puisse ton âme se rafraîchir dans le bien » c'est-à-dire en Dieu.

Les exemples de cette prière sont très communs, celui ci vient du cimetièrede St Prétextat.

BENFMERENTI SORORI BON . . . VIII.
KAL. NOB.

ΔΕΟΥϹ ΧΡΙϹΤΟΥϹ ΟΝΝΙΠΟΤΕϹ
ϹΠΙΡΙΤ . . ΤΟΥ . ΡΕΦ . ΙΓΕΡΕ . IN ☧

A ma sœur bien méritante Bon (osa qui mourût) le huitième jour avant les calendes de Novembre. Puisse le Christ Dieu tout puissant rafraîchir ton âme dans le Christ.

En voici une troisième :

KALEMIRE DEVS REFRIGERET
SPIRITUM TVVM VNA CVM SO
RORIS TVÆ HILARE.

« Calemira puisse Dieu rafraîchir votre âme avec celle de votre sœur Hilaire. »

Et nous pourrions facilement en rapporter une quatrième, une cinquième et même une quinzième si la multiplication des exemples ajoutait quelque force à la démonstration.

Mais nous demandons aussi à Dieu pour les défunts la lumière, c'est-à-dire de ne pas souffrir que leurs âmes habitent dans les ténèbres. Cette demande n'aurait rien d'inacoutumé pour les membres de la primitive église qui lisaient journellement dans leurs cimetières des inscriptions telles que les suivantes qui en ont été tirées pour être placées au musée du Vatican.

DOMINE NE QUANDO ADVMBRETVR
SPIRITVS VENERIS DE FILIIS IPSEIVS
QVI SVPERSTITIS SVNT BENEROSVS
PROJECTVS.

« Seigneur, ne laissez pas l'âme de notre mère Vénus séjourner dans les ténèbres. Ceux de ses fils qui lui ont survécu Venecosus et Projectus ont érigé ce monument. »

AETERNA TIBI LVX TIMOTHEA IN ☧
QVAE VIXIT ANN. XIII MENS VIII IN PACE
. . . OS VII ID. AVG.

« Que la lumière éternelle luise sur toi dans le Christ Timothea Elle a vécu treize ans et neuf mois (et mourut) en paix (elle fut ensevelie deposita) le septième jour avant les Ides d'Août. »

Les dernières formes de prières pour les morts qui ont été par nous empruntées au missel demandent pour eux la paix et le repos et que le Seigneur

veuille bien admettre les défunts dans la société de ses saints, elles se retrouvent si fréquemment dans les inscriptions des catacombes qu'il n'est pas nécessaire de fatiguer nos lecteurs en multipliant les exemples. On peut en dire autant d'une autre prière pour les morts que nous avons conservé dans les cérémonies et offices de l'enterrement, et qui était peut-être plus ordinairement répétée que toutes les autres dans les épitaphes ; c'est le souhait que le défunt « vive en Dieu : » *Bivas* ou *Bibas in Deo*, *in Deo Christo*.

ζησαις, ou ζησης ἐν Θεῳ ἐν Θεῳ Κυριῳ Χριστῳ. dans une inscription cependant, cette prière prend une forme un peu différente.

ZOSIME VIVAS IN NOMINE XTI

« Zozime puisses-tu vivre dans le nom du Christ. »

Nous nous y arrêtons parcequ'elle sert en quelque sorte de transition entre les inscriptions que nous avons déjà citées et ces deux épitaphes très remarquables.

RVTA OMNIBVS SVBDITA ET AFFABILIS
BIBET IN NOMINE PETRI IN PACE ☧.

« Ruta soumise et affable envers tout le monde vivra, au nom de Pierre, dans la paix du Christ.

VIVAS IN NOMINE LAVRENTII

« Puisses tu vivre au nom de Laurent. »

Nous ne voulons pas rechercher présentement la valeur précise de ces expressions, *Vivas in nomine,* soit qu'elles s'appliquent au Christ soit qu'elles s'appliquent à ses saints, nous prétendons seulement faire remarquer que l'Eglise de nos jours ne fait que répé-

ter les paroles que nous retrouvons aux catacombes, lorsqu'auprès du lit de mort de chacun de ses enfants fidèles elle dit à l'âme prête à s'envoler: « sors de cemonde » non seulement « au nom de Dieu le Père tout puissant qui t'a créée: au nom de Jésus Christ Fils du Dieu vivant qui t'a rachetée: au nom du saint Esprit qui t'a été donné » mais encore: « au nom des anges et des archanges, au nom des saints apôtres et des évangélistes, au nom des saints martyrs et des confesseurs » etc.

Il semble donc à peine possible de rencontrer une seule phrase usitée par l'Eglise dans ses offices pour les morts et les mourants qui n'ait été pour ainsi dire anticipée par les chrétiens des quatre premiers siècles dans leurs inscriptions funéraires. Poursuivons donc, et cherchons si ces mêmes monuments ne nous offriront pas quelques témoignages en faveur d'un autre article de notre sainte religion souvent mis en question ; l'invocation des saints. Il est évident que les premiers chrétiens priaient pour les morts demandaient-ils aussi aux morts de prier pour eux ? Les deux dernières inscriptions que nous avons rapportées semblent établir une sorte de rapport entre le repos et le bonheur des défunts et les noms d'un apôtre d'un martyr, St Pierre et St Laurent. Mais il en existe d'autres où le soin de l'âme du défunt est plus évidemment confié à quelque serviteur favorisé de Dieu qui ayant combattu avant lui le bon combat était déjà entré dans le lieu du repos.

DOMINA (1) BASSILA COMMANDAMVS TIBI
CRESCENTINVS ET MICINA FILIA NOSTRA
CRESCEN . . . QVE VIXIT MEN. X ET DES . .

« Nous Crescentius et Micina nous vous recommandons oh S Bazile notre fille Crescentina qui a vécu dix mois et . . jours. »

Une autre inscription trouvée également dans le cimetière de S Bazile, appelé maintenant catacombe de S Hermès présente la même pensée :

AVRELIVS GEMELLVS QVI BIXIT AN. . .
ET MESES VIII DIES XVIII MATER FILIO
CARISSIMO BENEMOERENTI FECIT IN PA. . .
COMMANDO BASSILA INNOCENTIA GEMELLI.

« Aurelius Gemellus qui vécut ans et huit mois et dix-huit jours. Sa mère a fait ceci pour son fils très cher, bien méritant (il repose) en paix. Je te recommande oh Bazilla l'innocence de Gemellus. »

Ces invocations ne s'adressaient pas seulement à des saints ou à des martyrs d'une grande notoriété, une multitude de tombes particulières portent des inscriptions semblables dans lesquelles on demande aux morts leurs prières pour les parents qui leur survécurent. Prudence qu'on appelle ordinairement le plus ancien poète chrétien met en scène dans une ses hymnes une mère qui dit à son fils au moment où on le conduit au martyre :

« Vale ; ait, dulcissime,

(1) Les mots Dominus et Domina étaient employés dans les anciennes inscriptions, là ou nous dirions aujourd'hui : Sanctus ou sancta.

Et cum beatus regna Christi intraveris.

Memento matris, jam patrone ex filio. »

« Adieu mon fils bien aimé! quand vous serez entré dans la gloire des royaumes du Christ souvenez-vous de votre mère et soyez alors mon patron comme vous êtes maintenant mon fils. »

Prudence en écrivant ces paroles profitait il des libertés qu'on accorde à un poète et dépassait-il les strictes limites de l'orthodoxie chrétienne? ou bien ne faisait-il qu'exprimer sous une forme plus poétique, des pensées et des pratiques familières à tous les membres de la grande famille chrétienne? Descendons pour le savoir dans la catacombe de St Nérée et Achillée et cherchons à apprendre quelque chose de la foi et des mœurs de ceux qui y furent ensevelis. Voici un fragment d'épitaphe latine elle nous apprend que la personne dont elle devait perpétuer la mémoire mournt au mois de juin et se termine par ces paroles, les seules de toute l'inscription, conservées intactes.

VIBAS IN PACE ET PETE PRO NOBIS

« Puisses-tu vivre en paix et prier pour nous. »

Tout auprès se trouve une autre épitaphe en langue grecque elle rappelle une certaine Augenda ensevelie le treizième jour avant les calendes de juin;

Ceux de ses parents et de ses amis qui lui survécurent placèrent sur sa tombe une inscription qui est, presque mot pour mot, la traduction en langue grecque de celle que nous venons de citer:

ZHCAIC EN KΩ KAI EPΩTA ΥΠΕΡ HMΩN.

« Puisses tu vivre dans le Seigneur et prier pour nous. »

Visitons ensuite la galerie lapidaire du Vatican et la collection d'inscriptions du Latran et comme toutes celles qui y sont réunies appartiennent aussi à une haute antiquité nous pourrons y poursuivre nos recherches concernant les usages de la primitive Eglise sur ce point.

Les exemples suivants peuvent suffire à établir la solidité de notre réponse.

ANATOLIVS FILIO BENEMERENTI FECIT
QVI VIXIT ANNIS VII MENSIS VII DIE
BVS XX ISPIRITVS TVVS BENE REQVIES
CAT IN DEO PETAS PRO SORORE TVA.

« Anatolius a fait ceci pour son fils bien méritant qui a vécu sept ans, sept mois et vingt jours. Puisse ton esprit reposer heureusement en Dieu prie pour ta sœur. »

AVRELIVS AGAPETVS ET AVRELIA
EELICISSIMA ALVMNE FELICITATI
DIGNISSIMÆ QVE VICSIT ANIS XXX ET VI
ET PETE PRO CELSINIANV CONJVGEM

« Aurelianus Agapete, et Aurelia Felicissima à leur très excellente fille adoptive Felicitas qui vécut trente six ans et priez pour votre mari Celsinianus. »

PETE PRO PARENTES TVOS
MATRONATA MATRONA
QVE VIXIT AN. I DI LII.

« Priez pour vos parents Matronata Matrona qui vécûtes un an et cinquante deux jours. »

ΔΙΟΝΥϹΙΟϹ ΝΗΠΙΟϹ ΑΚΑΚΟϹ ΕΝΘΑΔΕ
ΚΕΙΤΕ ΜΕΤΑ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ ΜΝΗϹΚΕϹΘΕ
ΔΕ ΚΑΙ ΗΜΩΝ ΕΝ ΤΑΙϹ ΑΓΙΑΙϹ ΥΜΩΝ
ΠΡΕΥΧΑΙϹ ΚΑΙ ΤΟΥ ΓΑΥΨΑΤΟϹ ΚΑΙ
ΓΡΑΨΑΝΤΟϹ.

« Denis enfant innocent repose ici avec les saints; Souvenez-vous de nous dans vos saintes prières, de moi qui ai gravé, et de moi qui ai écrit. (cette inscription) »

GENTIANVS FIDELIS IN PACE QVI VIX
IT ANNIS XXI MENSS VIII DIES
XVI ET IN ORATIONIS TVIS
ROGES PRO NOBIS QVIA SCIMVS TE IN ☧

« Gentianus fidèle en paix qui vécut vingt et un an, huit mois et seize jours. Priez pour nous dans vos prières parceque nous vous savons (être) dans le Christ. »

De peur de lasser nos lecteurs, nous nous abstiendrons de rapporter un plus grand nombre d'inscriptions semblables que nous avons vues et copiées, car il est certainement impossible qu'on se refuse à accepter les témoignages que rendent celles que nous avons données. Cependant de crainte qu'on ne nous objecte qu'elles ne prouvent après tout que la superstition et l'extravagance d'individus sans caractère public et sans instruction, qui les ont tracées, joignons y le témoignage d'un des plus anciens Papes, témoignage gravé sur un monument semblable aux autres et placé dans un lieu très apparent. On peut

voir dans la basilique de Sainte Agnès hors des murs une épitaphe composée pour cette sainte, par le pape St Damase au IV°. siècle et placée par lui sur sa tombe, il y donne quelques détails sur son martyre, puis il finit en invoquant son assistance, en ces termes:
« Ut Damasi precibus faveas, precor, inclita martyr. »

« Je te prie ô noble martyre d'aider les prières de Damase. »

Le même vénérable pontife a également composé une épitaphe pour la tombe de sa sœur Irène (morte religieuse à l'âge de vingt ans), elle se termine par ces mots:

. . . . . « Nostri reminiscere, Virgo
Ut tua per Dominum prostet mihi facula lumen. »
« Souviens-toi de moi, ô Vierge, afin qu'avec l'aide de Dieu, ton flambeau m'éclaire. »

Nous croyons avoir indiqué les points principaux sur lesquels les inscriptions sépulcrales des catacombes jettent une grande clarté, car s'il y a d'autres parties de la doctrine chrétienne, plus importantes par elles mêmes qui peuvent puiser à la même source de précieux témoignages, les inscriptions qui les leur fournissent demandent une étude plus détaillée et plus savante que celle qu'il nous était possible de comprendre dans les limites du présent ouvrage. Les épitaphes que nous avons transcrites sont claires et simples et s'expliquent d'elles-mêmes; nous n'avons donc plus rien à y ajouter, si ce n'est que le plus grand nombre, et particulièrement celles qui ont le plus d'importance, appartiennent aux premiers temps

du christianisme. Mais il faut que nos lecteurs attendent pour avoir les preuves de cette assertion, et pour connaître d'autres épitaphes rendant témoignage aux sacrements de l'Eglise, aux dogmes de la sainte Trinité, et à d'autres mystères de la foi, la publication que prépare mon savant ami M[r] le chevalier de Rossi, elle comprendra toutes les inscriptions chrétiennes de Rome des six premiers siècles.

Ce que nous en avons dit suffira pour donner à nos lecteurs quelqu'idée de la haute valeur de ces précieux restes de l'antiquité chrétienne et de l'intérêt qu'ils offrent en leur qualité de témoins de l'antiquité de notre foi, nous nous sommes plutôt occupés, ainsi que l'exigeait d'ailleurs notre plan général, de les examiner au point de vue archéologique, qu'au point de vue théologique et nous avons ainsi passé sous silence, bien des questions qu'ils résolvent par des preuves irrécusables; nous n'avons pu cependant négliger entièrement tout un côté du sujet qui nous occupe, tant pour satisfaire les enfants de l'Eglise que pour instruire ceux qui cherchent la vérité. Les catacombes Romaines furent découvertes au seizième siècle au milieu du bruit et de la violence des controverses théologiques; les passions des hommes parlaient alors trop haut pour leur permettre d'écouter une voix qui sortait de tombeaux creusés bien des siècles auparavant. A une époque où les traditions des monuments les plus respectables de l'antiquité étaient brutalement mises en question, et appelées à produire de nouveau leurs certificats d'origine comme

si l'adhésion de tant de siècles n'avait plus aucune valeur, on ne pouvait s'attendre à ce que les mêmes hommes consentissent à admettre le témoignage de monuments, à la fois les plus anciens et les plus nouveaux, puisque si d'un côté ils appartenaient aux huit premiers siècles, ils venaient seulement d'être remis en lumière. Il était réservé à notre époque de reconnaître le haut degré d'intérêt qui leur est propre, et si ce petit volume pouvait aider à les faire apprécier, et porter ceux qui en ont l'occasion à les étudier davantage, il n'aurait pas été écrit inutilement.



COLLECTION

D'INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES

AU PALAIS DU LATRAN.

Pendant que ces feuilles sont sous presse, on travaille à réaliser précisément ce que les protestants et le Docteur Maitland ont supposé déjà fait, comme nous l'avons vu au commencement du présent chapitre; C'est-à-dire que l'on réunit un choix des inscriptions les plus intéressantes et les plus importantes, au point de vue scientifique.

Cette Collection formée par les soins du chevalier de Rossi, est disposée dans une des galeries de la cour du Palais du Latran, tout près du musée chrétien. Elle reste toujours assez incomplète un grand nombre de monuments ayant été dispersé, perdu, ou recueilli dans des collections particulières qui remontent à des époques plus ou moins récentes, et dont le chevalier de Rossi ne peut disposer, comme celles des cloitres de St Paul, de St Grégoire, de St Laurent hors des murs, des portiques de St Marc, Ste Marie in Trastevere, ou des musées du collège Romain etc. Ce n'en sera pas moins une réunion très précieuse de monuments lapidaires; ils ont été rangés et classifiés dans un tel ordre et avec une méthode si parfaite, que la disposition même qu'ils ont reçue deviendra pour ceux qui voudront les étudier un

*

aide et un secours des plus efficaces. Voici en quelques mots la disposition adoptée.

Les inscriptions sont rangées les unes au dessous des autres, entre les pilastres qui soutiennent les arcades des galeries et forment ainsi autant de colonnes qui portent chacune un numéro d'ordre. Voici comment la classification a été réglée:

I-II. Le chevalier de Rossi a voulu y réunir les inscriptions chrétiennes qui forment en quelque sorte des monuments publics ou appartiennent d'une manière indirecte à des monuments publics; par ex. on y trouve des *ex voto* offerts à Ste Agnès, St Sébastien, et autres martyrs; on y remarque un *fac simile* de l'inscription si intéressante de St Damase dont l'original est conservé dans les souterrains de St Pierre.

III. Contient quelques inscriptions Damasiennes et entr'autres une copie récente de l'une de ces inscriptions, copie à la quelle sont ajoutés certains vers du Pape Virgilius dans lesquels ce pontife explique comment l'original de St Damase s'est perdu, de telle sorte qu'il a fallu le recopier. Il est facile de voir que les caractères de cette reproduction sont loin d'avoir la pureté et la beauté des caractères Damasiens.

IV-V-VI-VII. Inscriptions à dates rendues certaines, grâce à l'indication des noms des consuls. Le chevalier de Rossi a pris soin de traduire ces dates consulaires et d'indiquer les années suivant l'ère chrétienne, de telle sorte que chacun peut se rendre compte de leur importance.

VIII. Inscriptions contenant des paroles qui peuvent donner quelqu'indication sur les dogmes chrétiens. On doit particulièrement s'arrêter à celles qui manifestent la croyance à la divinité de N. S. J. C. *in Christo Deo*, *in D. Christo*: etc. etc. puis à celles qui datent des martyrs, et d'autres saints et témoignent ainsi de la dévotion des chrétiens envers les saints.

IX. Comprend celles qui renferment quelqu'invocation en suffrage des morts. C'est là qu'on peut retrouver toutes les prières aujourd'hui en usage, *pro defunctis*.

X-XI. Nous représentent les titres des divers ordres de la Hiérarchie ecclésiastique: Evèques, Prêtres, Diacres, etc. etc. Jusqu'aux accolytes, *Fossores. Notari* etc. etc.

XII. Les titres que portaient les chrétiens *laiques*, c. a. d. non ecclésiastiques, veuves ou Vierges consacrées à Dieu, fidèles, catéchumènes, néofites etc.

XIII. Titres des différents chrétiens selon leur état dans le siècle. Dignités militaires, emplois civils etc.

XIV. et XV. Symboles et dogmes chrétiens. En premier lieu ceux qui se rapportent à Dieu ; Jésus enfant, le Bon Pasteur, le poisson etc. puis celles qui se rapportent aux âmes saintes, telles que la colombe portant une branche d'olivier, des oiseaux qui se désaltèrent au calice de la félicité éternelle, etc.

XVI. Symboles dont la signification est en dehors des choses de la religion mais qui expriment le

métier ou la profession qu'exerçait le défunt : marmorarius, faber, ferrarius etc.

Les autres colonnes ne sont point encore remplies. Il semble qu'elles soient destinées à recevoir des inscriptions classifiées au point vue de la topographie des différents cimetières.

FIN.

EXCURSION

A

OSTIE.

EXCURSION

A

OSTIE.

A la fin du second chapitre de l'ouvrage qui précede, Monsieur Northcote indique les grandes améliorations introduites dans la direction des travaux exécutés dans les catacombes pendant le pontificat de Pie IX.

Depuis ce règne, les excavations sont effectivement entreprises à un point de vue scientifique élevé, avec une sagesse, une perspicacité qui ont déja donné des fruits précieux, prémices et gages des résultats futurs.

Mais en fait d'archéologie ce ne sont pas seulement les catacombes qui ont été l'objet de l'active sollicitude du gouvernement pontifical. Les travaux accomplis pendant les dix ans qui se sont écoulés depuis le retour de Pie IX dans ses états, ont probablement été sous ce rapport et dans cette période, sans égaux dans le monde. Qu'il suffise de citer les déblaiemonts de la Via Appia, la plus célèbre des anciennes voies romaines, ceux de la Voie Latine, ceux du forum etc. La dévotion du Vicaire de J. C. pour les souvenirs des premiers temps du christianisme et pour les tombes des premiers martyrs n'a donc pas fait tort à l'étude des antiquités profanes; cette étude au contraire en a retiré une nouvelle vie. De grands travaux s'accomplissent à Ostie: ils vont

faire sortir de terre une véritable rivale de Pompeï et d' Herculanum. Si les ruines de ces deux villes présentent des maisons particulières et même des objets de ménage dans un état merveilleux de conservation, Ostie a pour elle la valeur historique et artistique de ses monuments. On commence à circuler librement dans les rues de la cité qui vit sortir de son port les flottes romaines; on marche sur les pavés foulés par les pieds de St Augustin et de Ste Monique.

On poursuit simultanément des travaux de dessèchement dans les marais voisins, où une machine à à vapeur, la première peut être qui ait été bénie par un Pape, élève tour à tour les eaux stagnantes pour les rejeter à la mer et les eaux de la mer pour les amener aux salines, entreprise due à l'antique industrie d'ANCUS MARTIUS qui reconstruisit Ostie aux lieux mêmes où Enée, débarquant dans le Latium, avait fondé TROIA NOVA. L'archéologie et l' agriculture entreront donc en même temps en possession de magnifiques domaines à l'embouchure du Tibre.

Tout cela ne peut manquer d'attirer de plus en plus les visiteurs à Ostie. Beaucoup d'entre ceux qui tenteront cette excursion trouveront avec plaisir à la fin de ce volume des extraits de l' *Octavius de Minutius Felix* et des Confessions de *St Augustin* dont la lecture répand sur ces lieux un singulier charme. Après avoir parcouru les cimetières des premiers chrétiens, n'est ce pas chose merveilleusement touchante que de se promener sur les bords de la mer avec

les contemporains de *St Callixte*, de *St Urbain*, de *St Anthère* de *St. Cornèille* et des martyrs du troisième siècle ? Malgrè les mutilations qu'elles ont subies; ces statues éparses conservent encore une noblesse antique. La vie semble soulever leurs draperies, et l'on croit voir parfois cette image de Sérapis que Cécilius salue « en portant sa main à la bouche et la baisant selon l'usage du vulgaire superstitieux, » hommage superstitieux sans doute dans son objet, mais dont l'humble chrétien de ces rivages garde l'usage en sa forme si naturelle au cœur de l'homme, qui honore « non des pierres taillées en idoles » mais l'image des saints dont il sait qu'il doit implorer la protection et imiter les vertus.

Les souvenirs de St Augustin se présentent dès le départ de Rome, en passant devant la *Bocca della verità* où la tradition place l'école du grand docteur. Tout le monde connait les Confessions mais tout le monde ne les pas lues; et ceux la mêmes qui les ont lues nous pardonneront d'avoir recueilli à la fin de ce volume des extraits, qui sur place deviennent d'un intèrêt plus vif et frappent davantage Ceci soit dit comme une sorte de justification de l'addition faite au livre de Monsieur Northcote, livre dont la publication n'a été entreprise que par le désir de fournir un aliment de plus aux émotions que les souvenirs de Rome chrétienne font naître dans le cœur.

NOTICE

SUR MINUTIUS FÉLIX.

(Hist. Ecclés. de Rohrbacher T. V. liv. 28.)

Dans la persécution de Sévère, il se vit quelque chose de plus étonnant encore que la conversion du soldat Basilides, des juges, qui avaient fait torturer plus d'une fois des chrétiens, se firent chrétiens eux-mêmes. De ce nombre fut Minutius Félix et son ami Octavius. Ils étaient avocats de profession, mais remplissaient souvent les fonctions de juges ou d'assesseurs. Comme avocats, ils défendaient sans scrupule les incestueux, les sacriléges, les parricides; pour les chrétiens, ils ne croyaient pas même pouvoir les entendre, tant ils étaient prévenus des calomnies qu'on répandait contre eux. Comme juges, ils les condamnaient aux plus cruelles tortures, non pour leur faire avouer les crimes qu'on leur imputait, mais pour leur faire nier qu'ils fussent chrétiens. S'en trouvait-il quelqu'un de faible, que la douleur rendit apostat, ils lui applaudissaient aussitôt, lui devenaient favorables, comme si en disant qu'il n'était plus chrétien, il se fût purgé de tous les crimes dont on le supposait coupable. Malgré tant de préventions et d'aveuglement, ils ouvrirent enfin les yeux à la lumière. Amis insépara-

bles, et dans les folles amours de la jeunesse, et dans les études d'une même profession, ils le furent encore dans leur conversion au christianisme. Leur amitié était si intime, qu'ils semblaient n'avoir qu'une âme en deux corps.

Félix demeurait à Rome, où il s'était rendu célèbre. Un jour Octavius, qui demeurait ailleurs, quitta sa femme, ses enfants en bas âge pour venir voir son ami . . . .

. . . .

Laissons lui faire lui même la narration de cette visite et du voyage d'Ostie qui, placée au commencement de son célèbre discours, en est le préambule.

EXTRAIT DE L'OCTAVIUS

DE M. MINUTIUS FÉLIX.

I. Lorsque, livré à mes réflexions, je me retrace les moment, écoulés avec mon cher et fidèle Octavius, j'éprouve un tel ravissement que je me figure, en quelque sorte, être revenu à ces temps heureux, et non me les rappeler par le souvenir. Son image, en se dérobant à mes yeux, ne s'est que plus profondément gravée dans mon cœur et dans tous mes sens. Pourrais-je ne pas avoir un éternel regret de la perte d'un homme si parfait et si religieux? Son amitié pour moi était si vive que, dans les bagatelles comme dans les affaires sérieuses, sa volonté était toujours d'accord avec la mienne: vous auriez cru qu'un même

esprit nous animait tous deux ; lui seul fut le confident de mes faiblesses et le complice de mes égarements ; mais, quand je passai de la nuit profonde de l'erreur au grand jour de la Sagesse et de la Vérité, il ne dédaigna pas de m'accompagner, et, ce qui est bien plus glorieux, il marcha devant moi. En me rappelant ainsi les différentes époques d'une vie que nous consacrions l'un et l'autre à l'amitié, ma mémoire s'est arrêtée principalement sur l'admirable discours qu'il tint à Cécilius pour le désabuser des vaines superstitions dont il était imbu, et lui faire embrasser la vraie religion.

II. Octavius était venu à Rome, non seulement pour affaire, mais encore dans le dessein de me voir; il n'avait pas craint d'abandonner sa maison, sa femme et ses enfans qui étaient alors dans cet âge innocent où ils sont le plus aimables, et où leur langue encore mal exercée commence à articuler ces demi mots que leur imperfection même rend si doux à notre oreille. Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai à l'arrivée inoppinée d'un ami si cher: elle fut d'autant plus grande, que je ne l'attendais pas. Après avoir donné deux jours aux épanchements du cœur, et nous être fait le récit de ce qui nous était survenu durant notre séparation, nous résolûmes d'aller à Ostie, ville charmante, parce que j'espérais que lès bains de mer seraient pour moi un remède non moins agréable que salutaire. Une douce température avait alors succédé aux chaleurs de l'été, et les vacances d'automne me permettaient de m'éloi-

gner du barreau. Nous partîmes donc à la pointe du jour pour nous rendre à la mer, en suivant le rivage; nous y respirions un air pur et vivifiant, et nous prenions l'innocent plaisir de faire céder mollement le sable fin sous l'empreinte de nos pas; tout-à-coup, Cécilius, qui nous avait accompagnés, apercevant une statue de Sérapis, porte sa main à la bouche et la baise selon l'usage du vulgaire superstitieux.

III. Alors Octavius s'adressant à moi : « Pourquoi souffrez-vous, me dit-il, qu'un homme, votre » compagnon inséparable, partage l'aveuglement » d'une multitude ignorante, et que, dans un si » beau jour, il aille se prosterner devant des pier- » res taillées en idoles, arrosées de libations et cou- » ronnées de fleurs? La honte d'un pareil égarement, » vous ne l'ignorez pas, rejaillit autant sur vous » que sur Cécilius. » Pendant qu'Octavius me parlait ainsi, nous avions déjà traversé la ville et atteint les libres côtes de la mer. Les ondes y venaient battre doucement la plage, et avaient étendu le sable de manière à en faire un lieu de promenade. Comme la mer n'est jamais absolument tranquille, même lorsque les vents sont apaisés, elle nous offrait alors, non des vagues tumultueuses écumantes, mais des flots faiblement agités que nous aimions à voir s'approcher de nous, se jouer à nos pieds, se replier ensuite, et se confondre dans l'humide élément. Nous avancions peu à peu, et nous suivions tranquillement les légères sinuosités du rivage. Octavius

nous racontait diverses histoires qui avaient trait à la navigation et nous faisaient oublier la longueur du chemin. Dès que nous nous aperçûmes que le plaisir de l'entendre nous avait entraînés trop loin, nous revînmes sur nos pas. Arrivés à l'endroit où les barques sont tenues à sec, nous vîmes des enfants qui s'amusaient à faire des ricochets; ce jeu consiste à choisir des cailloux applatis par les vagues: on se courbe, et on les lance horizontalement; jetés doucement, ils glissent et nagent sur le dos de la mer, ou bien, poussés avec plus de force, ils coupent légèrement la surface de l'eau, s'élèvent et bondissent sur les flots. L'enfant dont le caillou parvient le plus loin et fait le plus de sauts, remporte la victoire.

IV. Octavius et moi, nous prenions le plus grand plaisir à ce spectacle; mais Cécilius, loin de sourire à l'ardeur de ces enfants, n'y faisait pas la moindre attention: inquiet, silencieux, solitaire, et, pour ainsi dire, séparé de nous, son visage annonçait en lui je ne sais quelle douleur secrète. Qu'avez-vous? lui dis-je; qu'est devenue cette gaîté qui ne vous abandonnait pas même dans les affaires les plus graves? Ce que vous a dit Octavius, me répondit-il, m'a piqué au vif: il ne vous a taxé d'insouciance à mon égard, qu'afin de me faire indirectement le reproche d'être un homme ignorant; mais je n'en resterai point là, j'aurai satisfaction entière, et s'il veut entrer en lice avec moi qui suis de la secte qu'il attaque, il verra bientôt qu'il est plus aisé de

disputer entre amis, que de se livrer à une discussion sérieuse où l'on suive la méthode des philosophes. Allons nous asseoir sur ce parapet qui défend les bains et s'avance en jetée dans la mer : nous pourrons, en nous délassant des fatigues du chemin, argumenter plus à notre aise. Nous acceptâmes sa proposition, et ils me firent mettre au milieu d'eux, non par respect ou par cérémonie, car toujours l'amitié nous trouve ou nous rend égaux, comme arbitre, afin que séparant les deux antagonistes, je fusse plus à portée de les entendre. Alors Cécilius commença en ces termes . . . . . .

Ici se termine la description d'Ostie par un visiteur du troisième siècle. Elle ne saurait manquer d'intéresser les touristes du dix neuvième ; ceux qui désireraient lire en son entier l'OCTAVIUS peuvent recourir à l'excellente traduction de l'abbé de Gouraj, à laquelle nous avons emprunté le passage cité plus haut. L'octavius s'y trouve placé à la suite de l'apologétique de Tertullien. (Texte latin en regard.) (1. Vol. in 8. Lyon chez Rivoire 1825).



EXTRAITS DES CONFESSIONS

DE SAINT AUGUSTIN.

LIVRE V.

§. VIII.

IL VA A ROME MALGRÉ SA MÈRE.

C'est donc par une disposition de votre providence, qu'il me fut persuadé d'aller à Rome, pour y enseigner de préférence ce que j'enseignais à Carthage. Et d'où me vint cette persuasion? je ne manquerai pas de vous le confesser, parce qu'ici les abîmes de vos secrets, et la présence permanente de votre miséricorde sur nous, se découvrent à ma pensée et sollicitent mes louanges. Je ne me laissai pas conduire à Rome par l'espoir que m'y promettaient mes amis, de considération et d'avantages plus grands, quoique de telles raisons fussent alors toutes-puissantes sur mon esprit; mais la plus forte, la seule même qui me décida, c'est que j'avais ouî dire que la jeunesse y était plus studieuse, plus patiente de l'ordre et de la répression; qu'un maître n'y voyait jamais sa classe insolemment envahie paz des disciples étrangers à ses leçons, et que les siens même n'y étaient admis que sur sa permission.

Rien d'ailleurs n'est comparable à la honteuse et brutale licence des écoliers de Carthage. Ils forcent

l'entrée des cours avec fureur, et leur démence effrontée bouleverse l'ordre que chaque maître y établit dans l'intérêt de ses disciples. Ils commettent, avec une impudente stupidité, mille insolences que la loi devrait punir, si elles ne comptaient sur le patronage de la coutume. Malheureux, qui font, comme licite, ce qui sera toujours illicite devant votre loi éternelle; qui croient à l'impunité, déjà punis par leur cécité morale, et souffrant incomparablement plus qu'ils ne font souffrir. Ces brutales habitudes dont, écolier, j'avais su me préserver, maître, j'étais contraint de les endurer. Voilà ce qui m'attirait où un témoignage unanime m'assurait qu'il ne se passait rien de semblable.

Mais vous, « mon espérance et mon héritage dans la terre des vivants, » vous m'inspiriez ce désir de migration pour le salut de mon âme, vous prêtiez des épines à Carthage pour m'en arracher, des charmes à Rome pour m'y attirer, et cela, par l'entremise de ces hommes, amateurs de cette vie morte, les uns m'étalant leurs insolences, les autres leurs vaines promesses, et, afin de redresser mes pas, vous vous serviez en secret de leur malice et de la mienne. Ces perturbateurs de mon repos étaient possédés d'une aveugle frénésie; ces fauteurs de mes espérances n'avaient de goût que pour la terre; et moi, qui détestais à Carthage une réalité de misère, je poursuivais à Rome un mensonge de félicité.

Mais pourquoi sortir d'ici et aller là? vous le saviez, mon Dieu, sans m'en instruire, sans en instruire

ma mère, à qui mon départ déchira l'âme, et qui me suivit jusqu'à la mer. Elle s'attachait à moi avec force, pour me retenir ou pour me suivre; et je la trompai, sous le prétexte de ne pas abandonner un ami prêt à faire voile au premier vent favorable. Et je mentis à ma mère, et à quelle mère! et je pris la fuite. Vous m'avez pardonné dans votre miséricorde; vil et souillé, vous m'avez préservé des eaux de la mer, pour m'amener à l'eau de votre grâce, qui, en me purifiant, devait sécher ces torrents de larmes dont ma mère marquait chaque jour la place des prières qu'elle versait pour moi. Et comme elle refusait de s'en retourner sans moi, je lui persuadai, non sans peine, de passer la nuit dans une chapelle dédiée à saint Cyprien, peu distante du vaisseau. Cette même nuit, je partis à la dérobée, et elle demeura à prier et à pleurer. Et que vous demandait-elle, mon Dieu, avec tant de larmes? de ne pas permettre mon voyage. Mais vous, dans la hauteur de vos conseils, touchant au ressort le plus vif de ses désirs, vous n'avez tenu compte de sa prière d'un jour, pour faire de moi selon sa prière de chaque jour.

Le vent souffla, il emplit nos voiles, et déroba le rivage à nos regards. Elle vint le matin au bord de la mer, folle de douleur, remplissant de ses plaintes et de ses cris votre oreille inexorable à ce désespoir; et vous m'entraîniez par la main de mes passions, où je devais en finir avec elles, et votre justice meurtrissait du fouet de la douleur sa charnelle tendresse. Elle aimait ma présence auprès d'elle comme

une mère, et plus que beaucoup de mères; et elle ne savait pas tout ce que vous lui apprêtiez de joies par cette absence. Elle ne le savait pas. Et de là, ces pleurs, ces sanglots, ces angoisses qui accusaient un reste de l'hérédité coupable d'Ève; elle cherchait en pleurant ce qu'elle avait enfanté dans les pleurs. Mais après s'être répandue en plaintes sur ma fraude et ma cruauté, elle se remit à vous prier pour moi, rentra dans son intérieur, tandis que je voguais vers Rome.

§. IX.

IL TOMBE MALADE. PRIÈRES DE SA MÈRE.

Et une maladie, terrible châtiment du corps, m'y attendait; et déjà je m'acheminais vers l'enfer, chargé de tout ce que j'avais commis de crimes contre vous, contre moi, contre les autres, fardeau sinistre qui aggravait encore ce lien d'iniquité originelle qui «nous fait tous mourir en Adam.» Vous ne m'en aviez encore remis aucun en Jésus-Christ, et sa croix n'avait pas encore rompu ce contrat d'inimitié que mes péchés avaient formé entre vous et moi. Et l'eût-il rompu avec ce fantôme de croix que je rêvais? Aussi fausse que me semblait la mort de sa chair, aussi véritable était celle de mon âme; et aussi vraie qu'était la mort de sa chair, aussi fausse était la vie de mon âme qui se refusait à cette créance. Et la fièvre redoublait, et je m'en allais, et je périssais. Où pouvais-je

aller, en m'en allant ainsi, sinon aux supplices du feu dignes de mes œuvres, selon l'ordre de votre vérité? Et elle ne le savait pas, et elle priait pour moi, loin de moi. Mais vous, partout présent, où elle était, vous l'écoutiez, et où j'étais, vous aviez pitié de moi, et vous me rendiez la santé du corps quand ce cœur sacrilége était encore malade. Car dans ce péril extrême, je ne songeais pas au baptême; enfant, j'étais bien meilleur, alors que je le demandai à la pitié de ma mère, ainsi que mon souvenir vous l'a confessé.

Mais j'avais grandi pour ma honte, et je riais, dans ma folie, des conseils du médecin céleste qui ne m'a pas permis de mourir ainsi d'une double mort. Cette blessure au cœur de ma mère eût été incurable. Non, je ne puis dire tout ce qu'elle avait d'âme pour moi, et combien plus de souffrances lui coûtait le fils de son esprit que l'enfant de sa chair. Oh! non, je ne sais pas comment elle eût guéri, si ma mort, une mort éternelle, eût traversé les entrailles de son amour. Et où seraient allées tant de prières, vives, fréquentes, continuelles, qui ne cherchaient que vous? Eussiez-vous méprisé, Dieu des miséricordes, le cœur contrit et humilié d'une veuve chaste, sobre, exacte à l'aumône, rendant tout hommage et tout devoir à vos saints, ne laissant passer aucun jour sans participer à l'offrande de votre autel; matin et soir, assidue à votre Eglise, non pour engager de vaines causeries avec les vieilles, mais pour vous entendre dans vos paroles, pour être entendue de vous dans ses prières?

Et ces larmes, qui ne vous demandaient ni or ni

argent, aucun bien passager ou périssable, mais le salut de l'âme de son fils, auriez-vous pu les mépriser? Auriez-vous donc rebuté celle que votre grâce faisait votre suppliante? Oh! non, Seigneur, vous lui étiez présent, vous l'entendiez, vous agissiez dans l'ordre de votre prédestination immuable. Loin, loin de moi ce doute impie, que vous pussiez la tromper par ces visions, par ces réponses, dont j'ai rappelé les unes, omis les autres, qu'elle gardait toutes dans la foi de son cœur, et que sa prière vous représentait sans cesse comme des billets souscrits de votre sang. Miséricorde infinie! vous remettez leurs dettes à vos débiteurs, et vous voulez bien pourtant les reconnaître pour créanciers de vos promesses! . . . . .

. . . .

. . . .

LIVRE IX.

§. IV.

SON ENTHOUSIASME A LA LECTURE DES PSAUMES.

Enfin le jour arriva où j'allais être de fait libre de ma profession, comme déjà je l'étais en esprit. Et je fus libre. Et le Seigneur affranchit ma langue comme il avait affranchi mon cœur. Et je vous bénissais avec joie en allant à cette villa (1) avec tout

(1) S. Augustin parle ici de la Villa Cassiacum où son ami Rebridius l'avait invité à passer les Vacances.

ce qui m'était cher. Comment j'y employai des études déjà consacrées à votre service, mais qui, dans cette halte soudaine, soufflaient encore la superbe de l'école, c'est ce que témoignent les livres de mes conférences dans l'intimité, et mes entretiens solitaires en votre présence, et les lettres que j'écrivais à Nebridius absent. Mais le temps suffirait-il à rappeler toutes les grâces dont vous m'avez alors comblé? Et puis il me tarde de passer à des objets plus importants.

Ma mémoire me rappelle à vous, Seigneur, et il m'est doux de vous confesser par quels aiguillons intérieurs vous m'avez dompté, comment vous m'avez aplani en abaissant les montagnes et les collines de mes pensées, comment vous avez redressé mes voies obliques et adouci mes aspérités; et comment vous avez soumis Alypius, le frère de mon cœur, au nom de votre Fils unique, Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dont son dédain repoussait le nom de mes écrits. Il aimait mieux y respirer l'odeur des cèdres de la philosophie, déjà brisés en moi par le Seigneur, que l'humble végétation de l'église, ces herbes salutaires, mortelles aux serpents.

Novice à l'amour pur, quels élans, mon Dieu, m'emportaient vers vous en lisant les psaumes de David, cantiques fidèles, hymnes de piété qui bannissent l'esprit d'orgueil! et je partageais les loisirs de ma retraite avec Alypius, catéchumène comme moi, et avec ma mère, qui ne pouvait me quitter, femme ayant la foi d'un homme, et, avec le calme

de l'âge, la charité d'une mère, la piété d'une chrétienne.

De quels élans m'emportaient vers vous ces psaumes, et de quelle flamme ils me consumaient pour vous! Et je brûlais de les chanter à toute la terre, s'il était possible, pour anéantir l'orgueil du genre humain! Et ne se chantent-ils pas par toute la terre? et qui peut se dérober à votre chaleur?

Quelle violente et douloureuse indignation m'exaltait contre les Manichéens, et quelle commisération m'inspiraient leur ignorance de ces mystères, de ces divins remèdes, et le délire de leur fureur contre l'antidote qui leur eût rendu la raison! J'eusse voulu qu'ils se fussent trouvés là, près de moi et m'écoutant à mon insu, observant et ma face et ma voix, quand je lisais le psaume quatrième, et ce que ce psaume faisait de moi: « Je vous ai invoqué, et vous m'avez entendu, Dieu de ma justice; j'étais dans la tribulation, et vous m'avez dilaté. Ayez pitié de moi, Seigneur, exaucez ma prière. » Que n'étaient-ils là, m'écoutant, mais à mon insu, pour qu'ils n'eussent pas lieu de croire que ce fût à eux que s'adressaient tous les traits dont j'entrecoupais ces paroles! Et, en effet, j'eusse autrement parlé, me sentant écouté et vu; et quand j'eusse parlé de même, ils n'eussent pas accueilli ma parole comme elle partait en moi et pour moi, sous vos yeux, de la tendre familiarité du cœur.

Je frissonnais d'épouvante, et j'étais enflammé d'ésperance, et je tressaillais vers votre miséricorde,

ô père! Et mon âme sortait par mes yeux et ma voix, quand, s'adressant à nous, votre esprit d'amour nous dit: « Fils des hommes, jusques à quand ces cœurs appesantis? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » N'avais-je pas aimé la vanité? n'avais-je pas cherché le monsonge? Et cependant, Seigneur, vous aviez exalté déja votre saint, « le ressuscitant des morts, et le plaçant à votre droite, » d'où il devait faire descendre le consolateur promis, l'Esprit de vérité; et déjà il l'avait envoyé; mais je ne le savais pas.

Il l'avait envoyé, parce qu'il était déjà glorifié, ressuscité des morts et monté au ciel. « Car, avant la gloire de Jésus, l'Esprit n'était pas encore donné. » Et le prophète s'écrie: « Jusques à quand ces cœurs appesantis? Pourquoi aimez-vons la vanité et cherchez-vous le mensonge? Apprenez donc que le Séigneur a exalté sont saint. » Il s'écrie: Jusques à quand? —Il s'écrie: Apprenez!—Et moi, dans ma longue ignorance, j'ai aimé la vanité, j'ai cherchè le mensonge! C'est pourquoi j'écoutais en frémissant, je me souvenais d'avoir été un de ceux que ces paroles accusent. J'avais pris pour la vérité ces fantômes de vanité et de mensonge. Et quels accents forts et profonds retentirent encore dans la douleur de mes souvenirs! Oh! que n'ont-ils été entendus de ceux qui aiment encore la vanité et cherchent le mensonge! Peut-être en eussent-ils été troublés, peut-être eussent-ils vomi leur erreur; et vous eussiez exaucé les cris de leur cœur élevés jusqu'à vous; car c'est de

la vraie mort de la chair qu'est mort celui qui intercède pour nous.

Et puis je lisais: « Entrez en fureur, mais sans pécher. » Et combien étais-je touché de ces paroles, ô mon Dieu, moi qui avais appris à m'emporter contre mon passé pour dérober au péché mon avenir! Et de quel juste emportement, puisque ce n'était point une autre nature, race de ténèbres, qui péchait en moi, comme le prétendent ceux qui « thésaurisent contre eux la colère, pour ce jour de colère, où la justice sera révélée! »

Et mes biens n'étaient plus au dehors, et ce n'était plus dans ce soleil que je les cherchais de l'œil charnel. Ceux qui cherchent leur joie hors d' eux-mêmes se dissipent comme la fumée, et se répandent comme l'eau sur les objets visibles et temporels, et leur famélique pensée n'en lèche que les images. Oh! s'ils se fatiguaient de leur indigence, en disant: « Qui nous montrera le Bien! » Oh! s'ils entendaient notre réponse: « La lumière de votre visage, Seigneur, s'est imprimée dans l'homme! » Car nous ne sommes pas cette lumière qui éclaire tout homme, mais nous sommes éclairés par vous, pour devenir, de ténèbres que nous étions, lumière en vous.

Oh! s'ils voyaient cette lumière intérieure, éternelle, que je frémissais, moi, qui déjà la goûtais, de ne pouvoir leur montrer, m'eussent-ils apporté leur cœur dans des yeux détournés de vous, en me disant: « Qui nous montrera le Bien? » Car c'est là, c'est dans la chambre secrète où je m'étais emporté

contre moi-même; où, pénétré de componction, je vous avais offert l'holocauste de ma caducité, et inauguré mon renouvellement au sein de votre espérance; c'est là que j'avais commencé de savourer votre douceur, et que mon cœur avait reçu votre joie. Et je m'écriais à la vérité de cette lecture, sanctionnée par le sens intérieur. Et je ne voulais plus me diviser dans la multiplicité des biens terrestres, bourreau et victime du temps, lorsque la simple éternité me mettait en possession d'un autre froment, d'un autre vin, d'une autre huile.

Et le verset suivant arrachait à mon cœur un long cri: « Oh! dans sa paix! oh! dans lui-même! » ô bienheureuse parole! « En lui je prendrai mon repos et mon sommeil! » Et qui nous fera résistance quand l'autre parole s'accomplira: « La mort est engloutie dans la victoire. » Et vous êtes cet être fort qui ne change pas; et en vous le repos oublieux de toutes les peines; parce que nul autre n'est avec vous; parce qu'il ne faut pas se mettre en quête de tout ce qui n'est pas vous. Mais vous m'avez affermi, Seigneur, dans la simplicité de l'espérance.

Je lisais, et brûlais, et ne savais quoi faire à ces morts sourds, parmi lesquels j'avais dardé ma langue empoisonnée, aboyeur aveugle et acharné contre ces lettres saintes, lettres distillant le miel céleste, radieuses de votre lumière; et je me consumais d'indignation contre les ennemis de cette Écriture, quand je me rappelais les scandaleuses vacances de ma vie passée.

Mais je n'ai pas oublié et ne tairai point l'aiguillon de votre fouet, et l'admirable célérité de votre miséricorde: vous me torturiez alors par une cruelle souffrance de dents; et le mal était arrivé à un tel excès, que, ne pouvant plus parler, il me vint à l'esprit d'inviter mes amis présents à vous prier pour moi, ô Dieu, maître de toute santé. J'écrivis mon désir sur des tablettes, et je les leur donnai à lire. A peine la prière eut-elle fléchi nos genoux, que cette douleur disparut. Mais quelle douleur! et comment s'évanouit-elle? Je fus épouvanté, je l'avoue, Seigneur, mon Dieu; non, de me vie je n'avais rien éprouvé de semblable. Et cette foi ne me laissa pas en sécurité sur mes fautes passées, que le baptême ne m'avait pas encore remises.

§. V.

IL FAIT CONNAÎTRE PUBLIQUEMENT SA RÉSOLUTION.

Les vacances étant écoulées, je fis savoir aux citoyens de Milan qu'ils eussent à chercher pour leurs enfants un autre vendeur de paroles, parce que j'avais résolu de me consacrer à votre service, une poitrine souffrante et une respiration gênée m'interdisant d'ailleurs l'exercice de ma profession. J'instruisis par lettres votre serviteur, le saint évêque Ambroise, de mes erreurs passées et de mon présent désir, lui demandant quel livre de vos Écritures je devais lire de préférence pour me préparer à l'immense grâce

que j'allais recevoir. Il m' ordonna le prophèse Isaïe, sans doute comme le plus clair révélateur de l'Évangile et de la vocation des païens. Mais, dès les premières lignes, ne pouvant pénétrer le sens et pensant que le reste me serait également inintelligible, j'en remis la lecture au temps où je serais plus aguerri à la parole du Seigneur.

§. VI.

IL RECOIT LE BAPTÊME AVEC ALYPIUS SON AMI, ET ADEODATUS SON FILS. GÉNIE DE CET ENFANT. SA MORT.

Le temps étant venu de m'enrôler sous vos enseignes, nous revînmes de la campagne à Milan. Alypius voulut renaître en vous avec moi; il avait déjà revêtu l'humilité nécessaire à la communion de vos sacrements; intrépide dompteur de son corps, jusqu'à fouler pieds nus ce sol d'Italie couvert de glaces (1), prodige d'austerité. Nous nous associâmes l'enfant Adeodatus, ce fils charnel de mon péché, nature que vous aviez comblée. A peine âgé de quinze ans, il surpassait en génie des hommes avancés dans la vie et dans la science.

Ce sont vos dons que je publie, Seigneur mon Dieu, Créateur de toutes choses, et puissant Réfor-

(1) S. Augustin revenait d'Afrique. Le climat de Milan est souvent très froid. Il n'est pas à hiver où la neige et la glace ne couvrent le sol de la Lombardie.

mateur de nos difformités. Car il n'y avait en cet enfant de moi que le péché; et s'il était élevé dans votre crainte, c'est vous qui me l' aviez inspiré, nul autre. Oui, ce sont vos dons que je publie. Il est un livre écrit par moi, intitulé « le Maître; » mon interlocuteur, c'est cet enfant; et les réponses faites sous son nom sont, vous le savez, mon Dieu, ses pensées de seize ans. Il s'est révélé à moi par des signes plus admirables encore. Ce génie-là m'effrayait. Et quel autre que vous serait l'artisan de tels chefs-d'œuvre ?

Vous avez bientôt, de cette terre, fait disparaître sa vie; et je me souviens de lui avec sécurité; son enfance, sa première jeunesse, rien de cet être ne me laissant à craindre pour lui. Nous nous l'associâmes comme un frère dans votre grâce, à élever sous vos yeux; et nous reçûmes le baptême, et le remords inquiet de notre vie passée prit congé de nous. Et je ne me rassasiais pas en ces premiers jours de considérer avec délices les profondeurs de votre conseil pour le salut du genre humain. A ces hymnes, à ces cantiques célestes, quel torrent de pleurs faisaient jaillir de mon âme violemment remuée les suaves accents de votre Eglise! Ils coulaient dans mon oreille, et versaient votre vérité dans mon cœur; ils soulevaient en moi les plus vifs élans d'amour; et mes larmes roulaient, larmes salutaires!

§. VII.

DÉCOUVERTE DES CORPS DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS.

L'Eglise de Milan venait d'adopter cette pratique consolante et sainte, ce concert mélodieux des voix et des cœurs fraternels. Il y avait à peu près un an, Justine, mère de l'empereur Valentinien, séduite par l'hérésie des Ariens, persécutait votre Ambroise. Le peuple fidèle passait les nuits dans l'Eglise, prêt à mourir avec son évêque, votre serviteur; et ma mère, votre servante, voulant des premières sa part d'angoisses et de veilles, n'y vivait que d'oraisons. Nous-mêmes, encore froids à la chaleur de votre Esprit, nous étions frappés de ce trouble, de cette consternation de toute une ville. Alors, pour préserver le peuple des ennuis de sa tristesse, il fut décidé que l'on chanterait des hymnes et des psaumes, selon l'usage de l'Eglise d'Orient, depuis ce jour continué parmi nous, et imité dans presque toutes les parties de votre grand bercail.

C'est alors que vous révélâtes en songe à votre évêque le lieu qui récélait les corps des martyrs Gervais et Protais. Vous les aviez conservés tant d'années à l'abri de la corruption, dans le trésor de votre secret, sachant le moment de les produire, pour mettre un frein à la fureur d'une simple femme, mais d'une femme impératrice. Retrouvés et exhumés,

on les transfère solennellement à la basilique épiscopale, et les possédés sont délivrés des esprit immondes, de l'aveu même de ces démons; et un citoyen très-connu, aveugle depuis plusieurs années, demande et apprend la cause de l'enthousiasme du peuple, il se lève, il prie son guide de le conduire à ces pieux restes. Arrivé là, il est admis à toucher avec un mouchoir le cercueil où reposaient ces morts saintes et précieuses à votre regard. Il touche, porte le linge à ses yeux; ses yeux s'ouvrent. Le bruit en court sur l'heure; tout s'anime du vif éclat de vos louanges; et le cœur de la femme ennemie, sans être rendu à la santé de la foi, n'en fut pas moins réprimé dans ses fureurs de persécution.

Grâces à vous, mon Dieu! et d'où avez-vous rappelé mes souvenirs, pour que je révélasse, à votre gloire, ce grand évènement que mon oubli passait sous silence? Et cependant, « lorsque tout exhalait ainsi la fragrante odeur de vos parfums, » nous ne courions pas après vous! Et c'est ce qui faisait couler de mes yeux, à cette heure, une telle abondance de larmes en écoutant vos cantiques. J'avais soupiré si longtemps après vous, et enfin je respirais tout l'air qui peut entrer dans cette chaumière d'argile.

O vous « qui rassemblez sous le même toit les « cœurs unanimes, » vous nous avez alors associé un homme jeune encore, de notre municipe, Evodius, officier de l'empereur, converti et baptisé avec nous, qui avait quitté l'épée du siècle pour ceindre la vôtre. Réunis, décidés à vivre dans une communauté

de résolutions saintes, nous cherchions le lieu propice au dessein de vous servir : et retournant ensemble en Afrique, nous étions à l'embouchure du Tibre quand je perdis ma mère.

J'abrège, j'ai hâte d'arriver. Recevez mes confessions, mon Dieu, et les actions de grâces que je vous rends, même en silence, de tant de faveurs sans nombre. Mais je ne tairai point tout ce que mon âme engendre de pensées sur votre servante, dont la chair m'a engendré au temps et le cœur à l'éternité. Ce n'est pas son opulence, mais vos libéralités répandues sur elle, que je veux publier. Car elle n'était pas elle-même l'auteur de sa vie, l'auteur de son éducation. C'est vous qui l'avez créée ; son père et sa mère ne savaient pas quelle œuvre se produisait par eux. Et qui l'éleva dans votre crainte? La verge du Christ, la conduite de votre Fils unique dans une maison fidèle, membre sain de votre Eglise.

Et elle ne se louait pas tant du zèle de sa mère à l'instruire, que de la surveillance d'une vieille servante qui avait porté son père tout petit, ainsi que les jeunes filles ont coutume de porter à dos les petits enfants. Ce souvenir, sa vieillesse, la pureté de ses mœurs, lui assuraient, dans une maison chrétienne, la vénération de ses maîtres, qui lui avaient commis la conduite de leurs filles. Son zèle répondait à tant de confiance; elle était, au besoin, d'une sainte rigueur pour les corriger, et toujours d'une admirable prudence pour les instruire. Hors les heures de leur modeste repas à la table de leurs pa-

rents, fussent-elles dévorées de soif, elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau, prévenant une habitude funeste, et disant avec un grand sens: Vous buvez de l'eau aujourd'hui, parce que le vin n'est pas en votre pouvoir; mais, quand vous serez dans la maison de vos maris, maîtresses des celliers, vous dédaignerez l'eau, sans renoncer à l'habitude de boire.

Par ce sage tempérament de préceptes et d'autorité, elle réprimait les avides désirs de la première jeunesse, et elle réglait la soif même de ces jeunes filles à cette mesure de bienséance qui exclut jusqu'au désir de ce qu'elle ne permet pas. Et néanmoins, c'est l'aveu que votre servante faisait à son fils, le goût du vin s'était glissé chez elle. Quand ses parents l'envoyaient, suivant l'usage, comme une sobre enfant, puiser le vin à la cuve, après avoir baissé le vase pour le remplir, et avant de le verser dans un flacon, elle en goûtait un peu, de l'extrémité des lèvres, tentation bientôt vaincue par la répugnance. Car cela ne venait pas d'un honteux penchant: c'était ce vif entrain du premier âge, ce bouillonnement d'espiéglerie que le poids de l'autorité apaise dans les jeunes cœurs.

Or, ajoutant chaque jour goutte à goutte, «parce que le mépris des petites choses amène insensiblement la chute,» elle était tombée dans l'habitude de boire avec plaisir, à petite coupe presque pleine. Où était alors cette vieille gouvernante si sage? où étaient ces austères défenses? Eh! quel remède pos-

sible contre une maladie cachée, si votre science salutaire, ô Seigneur, ne veillait sur nous? En l'absence de son père, de sa mère, de tout ce qui prenait soin d'elle, vous, toujours présent, qui avez créé, qui appelez à vous, et par la voie même des hommes de perversité, opérez le bien pour le salut des âmes, que fîtes-vous alors, ô mon Dieu? par quel traitement l'avez-vous guérie? N'avez-vous pas tiré d'une autre âme un sarcasme froid et aigu, invisible acier dont votre main, céleste opérateur, trancha vif cette gangrène? Une servante qui l'accompagnait d'ordinaire à la cuve, se disputant un jour, comme souvent il arrive, avec sa jeune maîtresse, seule à seule, lui lança ce reproche avec l'épithète effrontée et sanglante d'ivrognesse. Elle, percée de ce trait, voit sa laideur, la réprouve et s'en dépouille. Tant il est vrai que si les amis corrompent par la flatterie, les ennemis corrigent souvent par le reproche; et votre justice ne leur rend pas suivant leur action, mais suivant leur volonté; car, dans sa colère, cette servante ne voulait que piquer sa maîtresse et non la guérir. Aussi le fit-elle en secret, soit que le temps et le lieu de la querelle en eussent ainsi décidé, soit qu'elle craignît elle-même un châtiment pour une révélation si tardive.

Mais vous, Seigneur, providence du ciel et de la terre, qui faites dériver à votre usage le lit profond du torrent et réglez le cours turbulent des siècles, c'est par la démence d'une âme que vous avez guéri l'autre, afin que cet exemple instruise quiconque

attribuerait à un ascendant personnel l'influence décisive d'une parole salutaire.

§. VIII.

VERTUS DE SAINTE MONIQUE.

Formée à la modestie et à la sagesse, plutôt soumise par vous à ses parents que par eux à vous, à peine nubile, elle fut remise à un homme qu'elle servit comme son maître; jalouse de l'acquérir à votre épargne, elle n'employait pour vous prouver à lui d'autre langage que sa vertu. Et vous la rendiez belle de cette beauté qui lui gagna l'admiration et le respectueux amour de son mari. Elle souffrit ses infidélités avec tant de patience que jamais nuage ne s'éleva entre eux à ce sujet. Elle attendait que votre miséricorde lui donnât avec la foi la chasteté. Naturellement affectueux, elle le savait prompt et irascible, et n'opposait à ses emportements que calme et silence. Aussitôt qu'elle le voyait remis et apaisé, elle lui rendait à propos raison de sa conduite, s'il était arrivé qu'il eût cédé trop légèrement à sa vivacité.

Quand plusieurs des femmes de la ville, mariées à des hommes plus doux, portaient sur leur visage quelque trace des sévices domestiques, accusant, dans l'intimité de l'entretien, les mœurs de leurs maris, ma mère accusait leur langue et leur donnait avec enjouement ce sérieux avis, qu'à dater de l'heure où lecture leur avait été faite de leur contrat de

noces, elles avaient dû le regarder comme l'acte authentique de leur esclavage, et ce souvenir de leur condition devait comprimer en elles toute révolte contre leurs maîtres. Et comme ces femmes, connaissant l'humeur violente de Patricius, ne pouvaient témoigner assez d'étonnement qu'on n'eût jamais ouï dire qu'il eût frappé sa femme ou que leur bonne intelligence eût souffert un seul jour d'interruption, elles lui en demandaient l'explication secrète, et elle leur enseignait le plan de conduite dont je viens de parler. Celles qui en faisaient l'essai avaient lieu de s'en féliciter ; celles qui n'en tenaient compte demeuraient dans le servage et l'oppression.

Sa belle-mère, au commencement, s'était laissé prévenir contre elle sur de perfides insinuations d'esclaves; mais désarmée par une patience infatigable de douceur et de respects, elle dénonça d'elle-même à son fils ces langues envenimées qui troublaient la paix du foyer, et sollicita leur châtiment. Lui, se rendant à son désir et à l'intérêt de l'union et de l'ordre domestique, châtia les coupables au gré de sa mère; et elle promit pareille récompense à qui, pour lui plaire, lui dirait du mal de sa belle-fille. Cette leçon ayant découragé la médisance, elles vécurent depuis dans le charme de la plus affectueuse bienveillance.

Votre fidèle servante dont le sein, grâce à vous, m'a donné la vie, ô mon Dieu, ma miséricorde, avait encore reçu de vous un don bien précieux. Entre les dissentiments et les animosités, elle n'in-

tervenait que pour pacifier. Confidente de ces propos pleins de fiel et d'aigreur, nausées d'invectives dont l'intempérance de la haine se soulage sur l'ennemie absente en présence d'un amie, elle ne rapportait de l'une à l'autre que les paroles qui pouvaient servir à les réconcilier.

Cette vertu me paraîtrait bien insignifiante si une triste expérience ne m'eût appris combien est infini le nombre de ceux qui, frappés de je ne sais quelle contagieuse épidémie de péchés, ne se contentent pas de rapporter à l'ennemi irrité les propos de l'ennemi irrité, mais en ajoutent encore qu'il n'a pas tenus, quand, au contraire, l'esprit d'humanité ne doit compter pour rien de s'abstenir de ces malins rapports qui excitent et enveniment la haine, s'il ne se met en devoir de l'éteindre par de bonnes paroles, ainsi qu'elle en usait, docile écolière du maître interieur. Enfin elle parvint à vous gagner son mari sur la fin de sa vie temporelle, et le croyant ne lui donna plus les mêmes sujets de chagrin que l'infidèle.

Elle était aussi la servante de vos serviteurs. Tous ceux d'entre eux de qui elle était connue vous louaient, vous glorifiaient, vous chérissaient en elle, parce qu'ils sentaient votre présence dans son cœur, attestée par les fruits de sa sainte vie. « Elle n'avait eu qu'un mari ; elle avait acquitté envers ses parents sa dette de reconnaissance et gouverné sa famille avec piété ; ses bonne œuvres lui rendaient temoignage. » Ses fils, qu'elle avait nourris, elle les enfantait autant de fois qu'elle les voyait s'éloigner de vous. Enfin,

quand nous tous, vos serviteurs, mon Dieu, puisque votre libéralité nous permet ce nom, vivions ensemble avant son sommeil suprême dans l'union de votre amour et la grâce de votre baptême, elle nous soignait comme si nous eussions été tous ses enfants, elle nous servait comme si chacun de nous eût été son père.

§. IX.

ENTRETIEN DE SAINTE MONIQUE AVEC SON FILS A OSTIE SUR LE BONHEUR DE LA VIE ÉTERNELLE.

A l'approche du jour où elle devait sortir de cette vie, jour que nous ignorions et connu de vous, il arriva, je crois, par votre disposition secrète, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous étions descendus, au port d'Ostie. C'est là que, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous attendions le moment de la traversée.

Nous étions seuls, conversant avec une ineffable douceur et dans l'oubli du passé, dévorant l'horizon de l'avenir, nous cherchions entre nous, en présence de la Vérité que vous êtes, quelle sera pour les saints cette vie éternelle « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » Et nous aspirions des lèvres de l'âme aux sublimes courants de votre fontaine, « fontaine de vie

qui réside en vous, afin que, pénétrée selon sa mesure de la rosée céleste, notre pensée pût planer dans les hauteurs.

Et nos discours arrivant à cette conclusion, que la plus vive joie des sens dans le plus vif éclat des spendeurs corporelles, loin de soutenir le parallèle avec la félicité d'une telle vie, ne méritait pas même un nom, portés par un nouvel élan d'amour vers Celui qui est, nous nous promenâmes, par les échelons des corps, jusqu'aux espaces célestes d'où les étoiles, la lune et le soleil nous envoient leur lumière; et montant encore plus haut dans nos pensées, dans nos paroles, dans l'admiration de vos œuvres, nous traversâmes nos âmes pour atteindre bien au-delà de cette région d'inépuisable abondance où vous rassasiez éternellement Israël de la nourriture de vérité, et où la vie est la sagesse créatrice de ce qui est, de ce qui a été, de ce qui sera; sagesse incréée, qui est ce qu'elle a été, ce qu'elle sera toujours; ou plutôt en qui ne se trouvent ni avoir été ni devoir être, mais l'être seul, parce qu'elle est éternelle; car avoir été et devoir être exclut l'éternité.

Et en parlant ainsi dans nos amoureux élans vers cette vie, nous y touchâmes un istant d'un bond de cœur, et nous soupirâmes en y laissant captives les prémices de l'esprit, et nous redescendîmes dans le bruit de la voix, dans la parole qui commence et finit. Et qu'y a-t-il là de semblable à votre Verbe Notre-Seigneur, dont l'immuable permanence en soi, renouvelle toutes choses?

Nous disions donc: Qu'une âme soit en qui les révoltes de la chair, le spectacle de la terre, des eaux, de l'air et des cieux fassent silence, qui se fasse silence à elle-même ; qu'oublieuse de soi, elle franchisse le seuil intérieur, songes, visions fantastiques, toute langue, tout signe, tout ce qui passe venant à se taire ; car tout cela dit à qui sait entendre : Je ne suis pas mon ouvrage ; celui qui m'a fait est celui qui demeure dans l'éternité ; que cette dernière voix s'évanouisse dans le silence après avoir élevé notre âme vers l'auteur de toutes choses, et qu'il parle lui seul, non par ses créatures, mais par lui-même, et que son Verbe nous parle, non plus par la langue charnelle, ni par la voix de l'ange, ni par le bruit de la nuée, ni par l'énigme de la parabole ; mais qu'il nous parle lui seul que nous aimons en tout, qu'en l'absence de tout il nous parle ; que notre pensée, dont l'aile rapide atteint en ce moment même l'éternelle sagesse, immuable au-dessus de tout, se soutienne dans cet essor, et que, toute vue d'un ordre inférieur cessant, elle seule ravisse, captive, absorbe le contemplateur dans ses secrètes joies ; qu'enfin la vie éternelle soit semblable à cette fugitive extase qui nous fait soupirer encore ; n'est-ce pas la promesse de cette parole : « Entre dans la joie de ton Seigneur ? » Et quand cela ? Sera-ce alors que « nous ressusciterons tous, sans néanmoins être tous changés ? »

Telles étaient les pensées, sinon les paroles, de notre entretien. Et vous savez, Seigneur, que ce jour même où le monde avec tous ses charmes nous pa-

raissait si bas, elle me dit: «Mon fils, en ce qui me regarde, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je? pourquoi y suis-je encore? J'ai consommé dans le siècle toute mon espérance. Il était une seule chose pour laquelle je désirais séjourner quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu me l'a donné avec surabondance, puisque je te vois mépriser toute félicité terrestre pour le servir. Que fais-je encore ici?»

§. X.

DERNIÈRES PAROLES DE SAINTE MONIQUE.

Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas bien, mais à cinq ou six jours de là la fièvre la mit au lit. Un jour, dans sa maladie, elle perdit connaissance et fut un moment enlevée à tout ce qui l'entourait. Nous accourûmes: elle reprit bientôt ses sens, et nous regardant, mon frère et moi, debout auprès d'elle, elle nous dit comme nous interrogeant: «Où étais-je? » Et à l'aspect de notre douleur muette: « Vous laisserez ici votre mère! » Je gardais le silence et je retenais mes pleurs. Mon frère dit quelques mots exprimant le vœu qu'elle achevât sa vie dans sa patrie plutôt que sur une terre étrangère. Elle l'entendit, et, le visage ému, le réprimant des yeux pour de telles pensées, puis me regardant: « Vois comme il parle, » me dit-elle; et s'adressant à tous deux: «Laissez ce corps partout, et que tel souci ne vous

trouble pas. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur partout où vous serez. »

Nous ayant témoigné sa pensée comme elle pouvait l'exprimer, elle se tut, et le progrès de la maladie redoublait ses souffrances. Alors, méditant sur vos dons, ô Dieu invisible, ces dons que vous semez dans le cœur de vos fidèles pour en récolter d'admirables moissons, je me réjouissais et vous rendais grâces au souvenir de cette vive préoccupation qui l'avait toujours inquiétée de sa sépulture, dont elle avait fixé et préparé la place auprès du corps de son mari, parce qu'ayant vécu dans une étroite union, elle voulait encore, ô insuffisance de l'esprit humain pour les choses divines! ajouter à ce bonheur, et que l'on dît parmi les hommes qu'il lui avait été donné, après un voyage d'outre mer, qu'une même terre couvrît leur poussière conjugale.

Quand donc ce vide de son cœur avait-il commencé d'être comblé par la plénitude de votre grâce? Je l'ignorais, et cette révélation qu'elle venait de faire ainsi me pénétrait d'admiration et de joie. Mais déjà, dans notre entretien à la fenêtre, ces paroles: « Que fais-je ici? » témoignaient assez qu'elle ne tenait plus à mourir dans sa patrie. J'appris encore depuis qu'à Ostie même, un jour, en mon absence, elle avait parlé avec une confiance toute maternelle à plusieurs de mes amis du mépris de cette vie et du bonheur de la mort. Admirant la vertu que vous aviez donnée à une femme, ils lui demandaient si elle

ne redouterait pas de laisser son corps si loin de son pays: « Rien n'est loin de Dieu, répondit-elle, et il n'est pas à craindre qu'à la fin des siècles il ne reconnaisse pas la place où il doit me ressusciter. » Ce fut ainsi que, le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de sa vie et la trente-troisième de mon âge, cette âme pieuse et sainte vit tomber ses chaînes corporelles.

§. XI.

DOULEUR DE SAINT AUGUSTIN.

Je lui fermai les yeux, et dans le fond de mon cœur affluait une douleur immense prête à déborder en ruisseaux de larmes, et mes yeux, sur l'impérieux commandement de l'âme, ravalaient leur courant jusqu'à demeurer secs, et cette lutte me déchirait. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, l'enfant Adeodatus éclata en sanglots: nous le réprimâmes; il se tut.

C'est ainsi que ce que j'avais en moi d'enfance, et qui voulait s'écouler en pleurs, était réprimé par la voix virile du cœur et se taisait. Car nous ne pensions pas qu'il fût juste de mener ce deuil avec les lamentations qui accompagnent d'ordinaire les morts crues malheureuses ou sans réveil. Mais sa mort n'était ni malheureuse, ni entière. Nous en avions pour garants sa vertu, sa foi sincère et les raisons les plus certaines.

Qu'est-ce donc qui me faisait si cruellement souf-

frir au fond de moi, sinon la rupture soudaine de cette habitude, tant douce et chère, de vivre ensemble, blessure vive à mon âme? Je me félicitais toutefois du témoignage qu'elle m'avait rendu jusque dans sa dernière maladie, quand, souriante à mes soins, elle m'appelait bon fils, et redisait avec l'affection la plus tendre qu'elle n'avait jamais entendu de ma bouche un trait dur ou injurieux lancé contre elle. Et pourtant, ô Dieu notre créateur, cette respectueuse déférence était-elle en rien comparable au service d'esclave qu'elle me rendait? Aussi, c'était le délaissement de cette grande consolation qui navrait mon âme, et ma vie se déchirait, qui n'était qu'une avec la sienne.

Quand on eut arrêté les pleurs de cet enfant, Évodius prit le Psautier et se mit à chanter ce psaume, auquel nous répondions tous: « Je chanterai, Seigneur, à votre gloire, vos miséricordes et vos jugements. » Apprenant ce qui se passait, un grand nombre de nos frères et de femmes pieuses accoururent, et pendant que les funèbres devoirs s'accomplissaient suivant l'usage, je me retirai où la bienséance voulait, avec ceux qui ne jugeaient pas convenable de me laisser seul.

Je dis alors quelques paroles conformes à la circonstance; je cherchais avec le baume de vérité à soulager mon martyre, connu de vous, et qu'ils ignoraient, attentifs à mes discours et me croyant insensible à la douleur. Mais moi, à votre oreille, où nul d'eux ne pouvait entendre, je gourmandais la mol-

lesse de mes sentiments, et je fermais le passage au cours de mon affliction, et elle me cédait un peu, et elle revenait à l'instant avec une fureur nouvelle, sans toutefois forcer la barrière des larmes, le calme du visage ; seul, je savais tout ce que je refoulais dans mon cœur. Et comme je m'en voulais de laisser tant de prise sur moi aux accidents humains, cette fatalité de votre justice et de notre misère, ma douleur elle-même était une douleur; j'étais livré à une double agonie.

Le corps porté à l'église, j'y vas, j'en reviens, sans un larme, pas même à ces prières que nous versâmes au moment où l'on vous offrit pour elle le sacrifice de notre rédemption, alors que le cadavre est déjà penché sur le bord de la fosse où on va le descendre ; à ces prières même, pas une larme ; mais, tout le jour, ma tristesse fut secrète et profonde, et, l'esprit troublé, je vous demandais, comme je pouvais, de guérir ma peine, et vous ne m'écoutiez pas, afin sans doute que cette seule épreuve achevât de graver dans ma mémoire toute la force des liens de la coutume pour retenir l'âme même qui ne se nourrit plus de la parole de mensonge.

J'imaginai d'aller au bain, ayant appris qu'ainsi les Grâces l'avaient nommé comme bannissant les inquiétudes de l'esprit. J'y vais, et je le confesse à votre miséricorde, ô Père des orphelins, j'en sors tel que j'y suis entré. Il n'avait point fait transpirer l'amertume de mon cœur.

Et puis je m'endormis, et à mon réveil, je sentis

ma douleur bien diminuée; et seul au lit, je me rappelai ces vers de votre Ambroise, que je sentais si véritables :

« O Dieu créateur, modérateur des cieux, qui jetez sur le jour le splendide manteau de la lumière, répandez sur la nuit les grâces du sommeil, afin que le repos rende au labeur ordinaire les membres épuisés, soulage les fatigues de l'esprit, et brise le joug inquiet de l'affliction. »

Et peu à peu je rentrai dans mes premières pensées sur votre servante, et me rappelant son pieux amour pour vous, et pour moi cette tendresse prévenante et sainte qui tout à coup me manquait, je goûtai la douceur de pleurer en votre présence sur elle et pour elle, sur moi et pour moi. Et je donnai congé à mes pleurs, jusqu'alors retenus, de couler à loisir; et soulevé sur ce lit de larmes, mon cœur trouva du repos, entendu de vous seul, et non pas d'un homme, juge superbe de ma douleur.

Et maintenant, Seigneur, je vous le confesse en ces lignes. Lise et interprète à son gré qui voudra. Et celui-là, s'il m'accuse, comme d'un péché, d'avoir donné à peine une heure de larmes à ma mère, morte pour un temps à mes yeux, ma mère qui m'avait pleuré tant d'années pour me faire vivre aux vôtres, qu'il se garde de rire; mais que plutôt, s'il est de grande charité, lui-même vous offre ses pleurs pour mes péchés, à vous, Père de tous les frères de votre Christ.

§. XII.

IL PRIE POUR SA MÈRE.

Aujourd'hui, le cœur guéri de cette blessure que l'affection charnelle rendait peut-être trop vive, je répands devant vous, mon Dieu, pour cette femme, votre servante, de bien autres pleurs; pleurs de l'esprit frappé des périls de toute âme « qui meurt en Adam. » Il est vrai que, vivifiée en Jésus-Christ, elle a vécu dans les liens de la chair de manière à glorifier votre nom par sa foi et ses mœurs ; mais toutefois je n'oserais dire que, depuis que vous l'eûtes régénérée par le baptême, il ne soit sorti de sa bouche aucune parole contraire à vos préceptes. Et n'a-t-il pas été dit par la vérité, votre fils : « Celui qui appelle son frère insensé est passible du feu ? » Et malheur à la vie même la plus exemplaire, si vous la scrutez dans l'absence de la miséricorde. Mais, vous, vous ne recherchez pas nos fautes à la rigueur, nous avons le confiant espoir de trouver quelque place dans votre indulgence. Et d'autre part, quel homme, en comptant ses mérites véritables, fait autre chose que de compter vos dons ? Oh ! si les hommes se connaissaient, « comme celui qui se glorifie se glorifierait dans le Seigneur ! »

Ainsi donc ô ma gloire ! ô ma vie ! ô Dieu de mon cœur ! mettant à part ses bonnes œuvres, dont je vous rends grâces avec joie, je vous prie à cette heure pour les péchés de ma mère; exaucez-moi, au nom du

Médecin suspendu au bois infâme, qui aujourd'hui, assis à votre droite, « sans cesse intercède pour nous. » Je sais qu'elle a fait miséricorde, et de toute son âme « remis la dette aux débiteurs. » Remettez-lui donc la sienne ; et s'il en est qu'elle ait contractée, tant d'années durant qu'elle a vécu après avoir reçu l'eau salutaire, remettez-lui, Seigneur, remettez-lui, je vous en conjure ; « n'entrez pas avec elle en jugement. Que votre miséricorde s'élève au-dessus de votre justice ! » Vos paroles sont véritables, et vous avez promis aux miséricordieux miséricorde. Et vous leur avez donné de l'être, « vous qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié, et faites grâce à qui il vous plaît de faire grâce. »

Et n'auriez-vous pas déjà fait ce que je vous demande? je le crois ; mais encore, agréez, Seigneur, cette offrande de mon désir. Car aux approches du jour de sa dissolution, elle ne songea pas à faire somptueusement ensevelir, embaumer son corps ; elle ne souhaita point un monument particulier ; elle se soucia peu de reposer au pays de ses pères ; non, ce n'est pas là ce qu'elle nous recommanda ; elle exprima ce seul vœu, que l'on fit mémoire d'elle à votre autel. Elle n'avait laissé passer aucun jour de sa vie sans assister à ses mystères ; elle savait bien que « là se dispensait la sainte victime par qui a été effacée la cédule qui nous était contraire, et vaincu l'ennemi qui, dans l'exacte vérification de nos fautes, cherche partout une erreur, et ne trouve rien à redire en l'auteur de notre victoire. » Qui lui rendra son sang innocent?

Qui lui rendra le prix dont il a payé notre délivrance? C'est au sacrement de cette rédemption que votre servante a attaché son âme par le lien de la foi.

Que personne ne l'arrache à votre protection; que, ni par force, ni par ruse, le lion-dragon ne se dresse entre elle et vous. Elle ne dira pas qu'elle ne doit rien, de peur d'être convaincue par la malice de l'accusateur, et de lui être adjugée; mais elle répondra que sa dette lui est remise par celui à qui personne ne peut rendre ce qu'il a acquitté pour nous sans devoir. Qu'elle repose donc en paix avec l'homme qui fut son unique mari, qu'elle servit avec une patience dont elle vous destinait les fruits, voulant le gagner à vous.

Inspirez donc, Seigneur, mon Dieu, inspirez à vos serviteurs, mes frères, vos enfants, mes maîtres, que je veux servir de mon cœur, de ma voix et de ma plume, tous tant qu'ils soient qui liront ces pages, inspirez-leur de se souvenir, à votre autel, de Monique, votre servante, et de Patricius, dans le temps son époux, dont la chair, grâce à vous, m'a introduit dans cette vie; comment? je l'ignore : qu'ils se souviennent, avec une affection pieuse, de ceux qui ont été mes parents à cette lumière défaillante, mes frères en vous, notre Père, et en notre mère universelle, mes futurs concitoyens dans l'éternelle Jérusalem, après laquelle le pélérinage de votre peuple soupire depuis le départ jusqu'au retour . . . .

Extrait de la Traduction de Mr Moreau, ouvrage couronné par l'Académie Française.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

IMPRIMATUR

Fr. Thomas M. Larco O. P. S. P. A. M. Socius.

IMPRIMATUR

Fr. A. Ligi Bussi Archiep. Iconiensis Vicesgerens.